

Irún - 1936



I

Les Harmonistes Associés du Hasard

Paseo Colon

Assis à la terrasse d'un bar de la célèbre avenue d'Irun, le juge don Javier Gonzalo, son frère Eduardo et leur ami Iñigo Larunari-Atxeari buvaient un café qu'ils allaient bientôt arranger avec la liqueur que le serveur venait de déposer sur la table.

Iñigo s'autorisa une rasade de cet infect Cognac espagnol car pour rien au monde, il n'aurait manqué ce fugace moment de bonheur qui venait agrémenter la fin d'une journée de travail. Il devait bien être le seul irundar à penser que ce breuvage dispensait un quelconque plaisir. Et s'il n'avait jamais bu de Cognac français, il avait transformé le liquide ambré en Cognac espagnol alors il s'y tenait.

Café, *copa, puro*, cette association faisait partie d'un rituel qu'Iñigo aimait à partager avec ses amis, Eduardo et Javier Gonzalo.

Quant à don Javier Gonzalo, sa seule qualité de juge l'avait élevé rapidement dans la hiérarchie du parti mais comme notre homme avait besoin de fortifier ses attaches basques, l'opportuniste Javier Gonzalo aimait s'afficher en compagnie d'Iñigo Larunari-Atxeari car ce dernier possédait les clefs sacrées de la très fermée aristocratie basque.

Pourtant le juge Javier Gonzalo avait épousé une authentique basquaise. Ce savant mélange fait de matérialité intéressée et de spiritualité de bas étage avait pesé lourd dans le choix faussement amoureux du juge qui voulait absolument se débarrasser de son déshonorant statut de *maqueto*.

Don Javier Gonzalo traitait à présent d'égal à égal avec l'élite de la société basque depuis qu'il avait été adoubé officiellement. Et c'est au moment où il s'apprêtait à lancer sa carrière politique qu'il venait d'apprendre que des généraux rebelles préparaient un nouveau *pronunciamiento*.

Il était inquiet, très inquiet, car ce coup de force risquait de balayer ses ambitions s'il avait le malheur de se tromper de camp au moment de la proclamation officielle, sachant que son parti avait choisi le camp de la République aussi surprenant qu'il y paraisse.

Pour oublier cette contrariété, Javier Gonzalo avala la liqueur qui allait lui brûler cet estomac qui le faisait tant souffrir.

Javier Gonzalo était un homme irritable qui haïssait à peu près tout le monde. Et si l'on ne devinait rien de ses incessants tourments lorsque qu'on le croisait dans la rue, c'est tout simplement parce qu'il arrivait à masquer sa douleur derrière une composition agréable qu'accentuait un visage de papier glacé parfaitement lisse.

Ses quêtes insensées le minaient mais il était incapable de se raisonner, tant ses réflexions étaient parasitées par une pensée malsaine qui ne percevait que l'oscillation simpliste entre le bien et le mal. Et comme il ignorait tout de la notion de bien, lui qui ne connaissait que le mal, ne voyait que le mal, il souffrait en permanence !

Si don Javier Gonzalo tolérait son frère, c'était tout bonnement parce que c'était son frère. S'il supportait la présence à ses côtés d'Iñigo Larunari-Atxeari, c'était aussi parce que son ami de façade avait une femme qui le faisait rêver.

Ces deux bonnes raisons le voyaient jouer les âmes charitables à la terrasse de ce bar quelconque.

Cette comédie lui permettait d'entretenir un semblant d'affection avec ce frère qui le vénérât, et d'espérer une prochaine invitation de la part d'Iñigo. En vérité, il exécrait les deux hommes. Ces sentiments lui provoquaient en permanence de graves crises que n'arrivaient plus à calmer café, digestif ou autres breuvages alcoolisés.

Don Javier était un homme vil. Un sale hypocrite doté d'un authentique lâche qui s'était spécialisé dans la courbette de convenance puisque personne ne trouvait grâce à ses yeux. Il ne comprenait toujours pas pourquoi Iñigo, fils d'un des plus riches industriels basques qui possédait un des fleurons des aciéries biscariennes, avait tout abandonner parce qu'il ne s'entendait pas avec sa marâtre.

Don Javier n'en était toujours pas revenu lorsque Iñigo lui avait conté sa séparation définitive avec sa famille.

Tout abandonner : pouvoir, puissance, argent pour une simple brouille avec la nouvelle femme de son père !

Don Javier n'aurait jamais cru qu'un homme sain d'esprit puisse envisager ce dérapage vers l'absurde. Vraiment cet Iñigo ne valait pas grand-chose. Aucun homme sérieux ne galvaude honneur et puissance au détriment d'une illusion que ne cessent de brandir la populace, les faibles et les perdants, illusion plus communément appelée liberté.

Depuis l'évocation de cette stupide dérobade, Javier méprisait ce basque authentique qui avait tout de même réussi le tour de force de fasciner la belle navarraise. Mais, là aussi, c'était un mystère.

Car, comment un basque, originaire du Guipúzcoa, avait-il pu batifoler du côté de la Navarre sans enfreindre le code d'honneur du PNV qui n'acceptait pas les mélanges régionaux ?

Et lui, pauvre don Javier, qui s'obligeait à respecter au mieux ces règles établies par les caciques du PNV. Lui, qui avait attendu tant d'années avant d'être accepté dans ce cercle très fermé alors que cet Iñigo se permettait de galvauder les tables de la loi basque, tout ça parce qu'il possédait les marques indélébiles de cette race supérieure qui se considère comme élue. Trop injuste pour le magistrat espagnol qui avait été obligé de se prostituer pour passer sous les fourches caudines de ces tordus de basques.

Depuis son entrée sur la pointe des pieds dans ce cercle très fermé, il cherchait le moyen le plus simple pour se débarrasser de son fantôme basque asexué.

Deux idées lui étaient venues à l'esprit. Il imaginait transférer son épouse dans un couvent quelconque d'Espagne où elle aurait tout le temps de prier pour sauver cette âme noire que ne cessait de ronger sa pitoyable conscience.

La seconde était plus audacieuse puisqu'il devait corrompre un médecin véreux qui aurait bien besoin de son indulgence dans des affaires qu'il s'appropriait à traiter, afin que ce dernier signe le certificat d'internement de la bigote basque. Il hésitait encore même s'il savait que son statut de juge lui garantissait une impunité évidente dans les deux cas. Il fallait attendre la suite des événements politiques avant de finaliser le moindre projet.

En attendant, il continuait de coucher à côté de doña Carmen, cette morte vivante qui avait déjà à son actif un bon millier de chapelets d'avance pour le repos futur de son âme.

Et elle, pauvre folle, qui s'était transformée en une esclave modèle pour mieux le servir et favoriser son ascension sociale. Don Javier n'était pas homme à s'apitoyer sur le sort minable de cette épouse de circonstance. Il se devait de profiter de sa puissance mais il ne devait surtout pas se leurrer, il entendait la rumeur persistante de la calle basque se répandre dans son dos.

Mais un jour viendrait où il les mettrait tous à genoux, tous ceux qui avaient eu le malheur de le faire tourner en bourrique avant le sacre définitif. Ils viendraient le supplier tous ces chiens de basques.

En attendant, il se devait de prolonger cette phase courtisane, où simagrées, compliments et louanges étaient de rigueur, pour masquer sa véritable identité. Don Javier qui était un redoutable faussaire, percevait ces derniers jours une évolution positive dans le regard des élites basques qui n'avaient cessé jusque-là de se moquer des gesticulations de ce *converso*.

Fort de ce postulat, don Javier veillait à ne pas froisser la susceptibilité de cette oligarchie seigneuriale qui attachait tant d'importance au mythe fondateur de l'Euzkadi, la patrie des basques. Et jusqu'à présent, la tactique avait été payante car on ne lui connaissait pas d'opposition déclarée parmi les caciques du PNV. Mais les dernières nouvelles en provenance de Pampelune l'amenaient à réviser toute sa stratégie. On disait que le général Mola s'apprêtait à attaquer le nord de l'Espagne. Il se reprochait son faible discernement dans cette histoire pour avoir trop longtemps cru que Mola était un général républicain. Pour faire bonne figure et chasser provisoirement ce prochain avis de tempête, il commanda une nouvelle tournée du breuvage alcoolisé. Iñigo hésitait car il savait qu'Ana ne supportait pas ces longs moments d'errance. Ne voulant pas froisser son ami, le *Miquelete* accepta l'invite. Eduardo en fit de même pour ne pas déclencher l'ire de son frère.

Iñigo était soucieux car lui aussi avait eu vent de l'agitation militaire qui gagnait les casernes du nord de l'Espagne. Le *Miquelete* était un policier basque discipliné et à ce titre, il se devait de servir la République espagnole.

Pourtant le carliste historique aurait pu à tout moment rejoindre le camp des factieux. Un véritable dilemme pour cet être non violent qui s'était fourvoyé dans le métier des armes après son retrait du monde des affaires.

Il avait eu la chance d'entrer dans ce corps de police basque puisqu'il était originaire de la province du Guipúzcoa.

Par la suite, il avait gravi tous les échelons avant de devenir un des rares *Alférez* de ce corps d'élite. Mais cet homme brillant, à défaut d'être volontaire ou audacieux, voyait bien que l'univers de tranquillité qu'il avait bâti ici-même à Irun serait emporté par la lame de fond qui s'annonçait. Ana, trois enfants de huit, neuf et quatorze ans ; un statut basque à défendre cela faisait beaucoup de complications pour cet homme paisible qui se noyait dans une goutte d'eau dès qu'il s'agissait de gérer du concret et du quotidien.

Pouvait-il envisager une éventuelle fuite chez les carlistes ? La rébellion qui s'organisait n'avait pas hésité à le contacter eu égard à son rang de sous-officier.

S'il avait accepté, Ana ne l'aurait pas supporté. Elle s'emportait dès que l'on abordait ce sujet. Elle traitait cette racaille de *requetés* carlistes des pires noms d'oiseaux, son propre frère compris depuis qu'il avait rejoint cette horde sauvage de fous furieux. Iñigo plongeait ses lèvres dans le délicieux ou l'horrible breuvage brun, c'est selon, avant de commander une dernière tournée car il avait le sentiment qu'il ne boirait *una copa* et ne fumerait un *puro* avant bien longtemps à Irun.

*

Pendant ce temps, Ana s'affairait dans la cuisine de leur petit appartement. Elle préparait des chipirons à l'encre. Elle s'en serait bien passée mais Celso, leur cousin venait de lui en apporter lors de sa dernière visite qui remontait à deux jours.

Celso tenait un restaurant chic dans le quartier San Pedro à Pasajes et lorsqu'il avait un surplus de pêche à écouler, il ne manquait pas une occasion de ravitailler les cousins de Saint Sébastien mais aussi ceux d'Herrera et d'Irun.

Ana l'aimait bien. Certes elle avait joué à fond son rôle d'entremetteuse en présentant Paquita à ce célibataire endurci, mais aurait-elle joué la même partition si elle avait su que derrière le masque sans fard du paisible restaurateur se cachait l'impitoyable patron de la police politique basque aux ordres du ministre de l'Intérieur officieux d'Euzkadi ?

Mais comment Ana aurait-elle pu imaginer que cet homme affable était une peinture politique qui officiait dans l'ombre ?

Elle avait simplement noté un semblant d'agacement chez Celso lorsqu'elle avait évoqué son beau pays navarrais avant que la conversation ne revienne sur les petits secrets de la cuisine basque.

Elle effaça l'image du restaurateur pour se concentrer sur sa propre recette qu'elle maîtrisait aussi bien que le maître-queux de Pasajes.

Dans une poêle culottée, elle faisait revenir dans de l'huile d'olive les tentacules des calamars avec les oignons. Ce mélange s'enflamma en grésillant lorsqu'Ana ajouta le sel, l'ail, le piment et une pointe d'Armagnac. Ce vieil Armagnac était un cadeau de sa filleule devenue la riche épouse de don Jaime de Las Rondas. Ana conservait précieusement l'eau de vie hors d'âge qu'elle n'utilisait que pour les très grandes occasions. Et ces chipirons à l'encre allaient en marquer une, elle le pressentait.

La poêle retirée du feu, elle commença à farcir les calamars dont les coffres avaient été préalablement gonflés à la chaleur. Une fois les calamars farcis, elle les ferma avec une pique en bois avant de poursuivre.

Dans une *cazuela* en terre cuite, elle les disposa dans un fond d'huile d'olive et de tomate écrasée qui en cuisant se colorerait de l'encre noire du calamar. Il ne restait plus qu'à laisser mijoter le tout en faisant attention à la cuisson pour éviter que le calamar n'éclate.

Elle avait ajouté de la tomate pour épaissir la sauce car les gamins adoraient plonger le pain légèrement rassis dans cette encre mélangée de tous les sucs de la mer et de la terre.

Julia, sa sœur, qui avait travaillé dans un restaurant chic de Saint Sébastien, considérait que c'était une hérésie de mettre de la tomate dans des chipirons à l'encre.

Lors de son séjour en salle, elle avait eu vent d'une rumeur qui disait que certains cuisiniers basques peu scrupuleux allaient même jusqu'à ajouter de la farine pour épaissir la sauce ce qui était un véritable crime culinaire qui ne pouvait que dénaturer ce fameux plat des pêcheurs basques.

lors que les chipirons à l'encre commençaient à répandre leur odeur caractéristique dans la cuisine, Ana appela Diego et Pablo les deux aînés afin qu'ils récupèrent Andoni qui jouait dans la rue avec son ami de toujours, Telesforo, le fils du juge sans cœur.

Ana était soucieuse, car les événements qui s'annonçaient arrivaient à grands pas, et comme toutes les mères, elle pensait d'abord à ses enfants. Il fallait qu'elle en discute ce soir avec Iñigo.

Mais que faisait-il ? Est-ce qu'il discutait encore avec cet horrible juge qui se prenait pour un cacique alors qu'il n'était qu'un vulgaire parvenu, tout juste bon à faire des grimaces.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait décelé toute la duplicité du personnage et elle se demandait bien ce que pouvait lui trouver son Iñigo, lui, si prévenant, si bien élevé. Décidément son Iñigo aurait toujours la tête dans les nuages.

Lorsque les deux gamins arrivèrent à l'entrée de la cuisine, elle leur demanda tout simplement d'aller chercher Andoni. Diego et Pablo s'exécutèrent. Dans le square déserté par les mamans et leurs bébés à cette heure de la journée, Andoni et Telesforo taquinaient un vrai ballon de football. Ces deux gamins malingres se donnaient à fond dans cette partie qui n'avait pas encore choisi son vainqueur.

Et pour une fois que le ballon pouvait vivre sans effrayer les bonnes demoiselles gardiennes d'angelots basques, ils auraient été bien bêtes de s'en priver. Andoni et Telesforo déterminaient alors les limites d'un terrain afin de faire jouer onze joueurs de la Real contre onze de l'Athletic dans un espace réduit.

Les deux équipes pouvaient se livrer à fond avec leurs caractéristiques propres. Comme Andoni était un attaquant flamboyant et Telesforo un solide défenseur, alors forcément, les deux équipes basques avaient le style de leur principal et unique joueur.

Comme les deux gamins étaient doués, leurs confrontations n'en étaient plus qu'incertaines. Telesforo s'approcha des cages d'Andoni qui eut un moment d'absence, l'avant-centre de la Real en profita pour marquer son premier but.

Etonné de voir la défense de l'Athletic aussi absente, Telesforo l'interpella :

– Tu rêves ou quoi ?

– Non, euh, enfin oui, ..., je pensais à ce que j'avais entendu à la maison.

– Et qu'est-ce que tu as entendu à la maison qui te transforme en passoire ?

– Tu crois que ça peut t'intéresser ?

– Dis toujours.

– L'autre soir, j'ai écouté mes parents qui disaient que les choses allaient mal. Jusque-là rien d'extraordinaire car tous les parents disent la même chose. Mais plus inquiétant, j'ai entendu dire que Carmelo, le frère de maman, était un chef de l'armée carliste. Et maman a pleuré. Papa n'a rien dit. Et puis lorsque maman a cessé de pleurer, elle a expliqué que depuis qu'il avait rejoint les carlistes, Carmelo disait des choses horribles sur les basques. C'est pour ça que maman ne voyait plus son frère. Papa a dit que si on parlait de *requetés* carlistes, là, je n'ai pas trop compris, ça voulait dire qu'on risquait d'avoir la guerre !

– Ah, tu crois ? La guerre ?

– Je ne sais pas ! Mais si j'ai pris un but à cause de ça, c'est que ça doit être très grave.

Andoni ne connaissait pas son oncle Carmelo. Et comment aurait-il pu imaginer qu'en entraînant les *requetés* dont il avait la charge dans les *Barderas*, il voulait détruire le pays de la famille Larunari-Atxeari ? Détruire sa propre famille ? Impossible à cet âge-là d'imaginer qu'une guerre pouvait interdire à tout jamais ces paisibles joutes footballistiques !

Carmelo, lui, se fichait bien de répandre le malheur, de tuer, de violer, il se préparait à la guerre. C'était son métier. Il apprenait aux jeunes écervelés qui l'entouraient les raisons de cet apprentissage mortuaire ou criminel qu'ils devaient bientôt maîtriser à la perfection avant de partir à la conquête des provinces basques. Tous ces jeunes gens allaient se battre afin que renaisse le royaume de Navarre mais avant, il fallait abattre la République. Carmelo leur dispensait les bases du bon soldat qui allait tuer ces Rouges bouffeurs de curés mais aussi ces sales basques qui avaient trahi la cause des navarrais.

Carmelo avait rompu toute relation avec les Larunari-Atxeari depuis longtemps. Il avait décidé de ne plus croiser la route d'un chef de l'armée d'occupation, qui plus est, avait été un soldat de la garde d'honneur d'Alphonse XIII, marque indélébile d'infamie à ses yeux.

Andoni n'avait pas tout compris de ces bribes de discussion qui, en y réfléchissant, avaient été la conséquence du but encaissé alors qu'au départ ce n'était qu'un tir anodin.

Parvenus à l'entrée du square, ses deux grands frères ne permirent pas à la partie de reprendre. Diego donna le coup de sifflet final :

– Andoni, on vient te chercher ! Il faut aussi que l'on raccompagne Telesforo chez lui. Maman ne veut pas que vous rentriez trop tard. Elle a des choses sérieuses à nous dire. Allez, on file.

Andoni comprit que l'heure de la négociation d'une éventuelle prolongation ou d'une séance de tirs au but était passée. Il râlait à cause de ce but encaissé bêtement qui lui coûtait le match nul alors que jusqu'à la minute fatidique, il avait parfaitement muselé Telesforo. Pourquoi avait-il vu surgir l'ombre fugace du gentil frère de sa mère devenu par la suite si méchant ? Mystère ! Bah, il se reprendrait dès demain. Il ramassa le ballon sous le banc qui servait de cage et suivit ses deux frères.

Les quatre gamins se dirigèrent vers l'appartement des Gonzalo, presque voisin de celui des Larunari-Atxeari. Arrivés à bon port, Andoni serra la main de Telesforo de manière surprenante. Ce geste inhabituel troubla Telesforo qui ne comprit pas mais Diego ne laissa pas Andoni lui expliquer la raison. L'aîné des Larunari-Atxeari le guida vers le chemin du retour laissant Telesforo en plan sur le pas de la porte

Iñigo avait enfin retrouvé les siens. Il salua les enfants. Après avoir retiré son arme de service, il se dirigea vers la salle de bains, se lava les mains, regarda longuement la baignoire puis revint s'asseoir à sa place. Iñigo ne parlait pas beaucoup.

Il laissait son temps de parole à sa femme qui s'empressait de le récupérer car elle parlait pour deux. De temps à autre, Diego intervenait pour poser une question, Andoni aussi, mais le reste du temps la maman avait la primeur. Sans ouvrir la bouche, Iñigo passait quelques consignes à ses trois garçons à l'aide de ses mains interminables de fonctionnaire basque qui n'avait jamais tenu ni une truelle ni une pelle. Il les utilisait comme un marionnettiste, en associant au manège de ses longs doigts un regard bien précis sur l'objet désiré afin que les gamins ou Ana exécutent l'ordre mimé.

Ana qui n'avait pas oublié les durs travaux de la ferme lui disait gentiment qu'il avait des mains de pianiste ou de fainéant comme tous ceux de sa classe qui avaient exploité tant de basques et d'espagnols dans les aciéries familiales.

Iñigo hochait la tête en signe d'approbation même s'il pensait n'avoir aucune responsabilité dans cet état de fait. Il était né oisif et il avait fini par se persuader que son destin lui tracerait une voie tranquille et linéaire. Si Dieu avait permis aux gens riches d'être riches au milieu de tous ces pauvres, il pensait comme beaucoup de gens qu'il rétablirait ces injustices dans un autre monde après la mort.

Et puisque les curés basques le disaient en euskara, il n'allait pas contester ces évidences à l'inverse de sa femme qui remettait tout en cause. Il soupira, se secoua légèrement pour ne pas se laisser gagner par un engourdissement normal après avoir ingurgité autant de *copas*.

Il se réveilla définitivement en voyant l'arrivée du plat de chipirons qu'Ana déposa au centre de la table. Et même si Iñigo était un tout petit mangeur, il était, malgré tout, un fin gourmet, puisque là aussi ses origines de classe lui avaient permis de manger un large éventail de choses fines.

Son plat préféré restant les fameuses *angulas* qu'il continuait à déguster chez le cousin Celso. Quelle bonne idée avait eu le grand gaillard de Pasajes d'épouser sa chère Paquita ! Et comme les deux hommes avaient sympathisé, Celso n'oubliait jamais d'inviter le *Miquelete* lorsqu'il cuisinait le merveilleux alevin transporté par le Gulf Stream nourricier.

Toutes les civelles qui avaient échappé aux pièges landais et basques finissaient entre les mailles étroites des pêcheurs ou des clandestins de cette chasse nocturne à la lanterne.

Ana lui servit les deux premiers chipirons. Il ferma les yeux pour mieux humer ce parfum unique. Car avant de connaître Iñigo, Ana ne pouvait imaginer qu'elle deviendrait un jour cette cuisinière basque spécialiste de la pêche biscayenne. Ana servit à tour de rôle les garçons avant de s'asseoir, chose qu'habituellement elle ne faisait pas, puisque la navarraise avait adopté les codes hiérarchisés de la société basque. Mais malgré les apparences, c'était elle la patronne de cette famille traditionnelle.

Depuis ce matin, elle évaluait les conséquences prévisibles de ce conflit qui s'annonçait entre les provinces basques et la Navarre.

Les rancœurs ayant exacerbé une haine incompréhensible, tout retour en arrière était désormais illusoire. En cinq ans, on était passé de la franche poignée de main au bras d'honneur. La fuite de la petite famille à l'étranger lui semblait être la solution la plus simple mais le sort de son Iñigo l'inquiétait.

Pour le reste, elle en était sûre, la guerre n'allait pas tarder à arriver. On n'arme pas impunément les gens sans arrière-pensées. Sans être au fait des choses militaires, elle voyait bien qu'Irun comme toutes les villes frontalières, était une ville stratégique. Si les carlistes attaquaient le nord de l'Espagne, ils fonceraient dans cette direction pour fermer la frontière, c'était une évidence.

Toute la journée, elle avait pesé le pour et le contre mais à présent sa décision était prise. Avant de l'annoncer aux garçons, elle aurait souhaité soumettre son choix à son mari même si elle savait pertinemment que son cher et tendre époux était incapable de prendre des décisions. Elle avait opté pour un départ dans le pays voisin qui n'aimait pas beaucoup les étrangers. Elle se repassa rapidement son scénario pour voir si un dernier coup de théâtre pouvait au dernier moment infléchir le cours de l'histoire.

D'après elle, les fascistes étaient en position de force puisque le camp républicain était un amalgame trop hétéroclite.

Trop de différences entre les républicains modérés d'un côté et ces anarchistes qu'elle ne connaissait pas mais qu'elle considérait comme trop violents, trop intransigeants pour que l'Espagne puisse vivre en harmonie.

De l'autre côté, les curés, les seigneurs, les militaires et leurs troupes coloniales et ses frères de cette Navarre fière et stupide, les phalangistes, cela faisait beaucoup d'adversaires.

La violence était devenue quotidienne. Elle eut une pensée pour son petit frère chéri Carmelo qui s'était trompé de camp et n'avait cessé de gober l'endoctrinement carliste.

Ses grands frères lui avaient dit que le gentil Carmelo était devenu un loup enragé qui commandait des paysans ou des moines soldats, et qui n'attendait que l'ordre de marche pour en découdre avec les basques et les républicains. Il prêchait puis convertissait des âmes pures pour les transformer en soldats.

La guerre qui s'annonçait allait briser à tout jamais le lien familial. Elle bloqua difficilement la larme qui menaçait de trahir ses sentiments dans ces moments dramatiques car elle se devait d'être forte avant l'annonce de cet exil forcé. Une autre possibilité : se réfugier dans la famille en Navarre ? Elle avait essayé d'évaluer les chances de ce scénario mais elle avait renoncé.

Ses parents avaient mis au monde six garçons et quatre filles dans la ferme familiale d'Ituren. Le village se nichait dans une vallée secrète barrée par des collines dont certaines avec le temps s'étaient transformées en montagne comme le Mendaur. Les pentes très sévères des collines navarraises rendaient les travaux agricoles particulièrement pénibles. Malgré ce handicap, tous les enfants avaient participé avec bonheur au développement économique de la ferme. Mais au fur et à mesure qu'ils grandissaient, les enfants quittaient la bulle autarcique pour découvrir le monde avec plus ou moins de bonheur.

De ce fait, la ferme d'Ituren était revenue à Rufino, l'aîné des garçons mais Ana n'y avait plus remis les pieds depuis son départ.

Elle n'avait pas non plus envisagé un retour de la petite famille dans les parois secrètes de la Navarre, ni à Ituren, ni chez les cousins à Donamaria, ni même à Oitz où d'autres cousins tenaient l'auberge sur la place centrale, à côté du mur à gauche qui venait d'être construit par un autre de ses cousins, maçon de son état.

Ses deux autres frères, deux forces de la nature, s'étaient exilés en France en 1927. Dionisio et José travaillaient pour les chemins de fer près d'une ville proche de la capitale de la France. Et même s'ils n'étaient que des travailleurs émigrés, considérés comme tels par des autochtones gangrenés par un racisme insidieux depuis que leurs gamins s'étaient fait *trouer la paillasse* en 14-18, ils ne se préoccupaient que très peu de cette situation. Ils remplaçaient cette main d'œuvre trop tôt disparue car ils étaient taillés pour les travaux de force. Comme tout bon étranger qui se respecte, italien, polonais ou espagnol, ils se devaient d'être dociles, s'ils voulaient bénéficier de la mansuétude du patron en échange de papiers officiels. Ana l'avait compris lors de son long séjour en France.

Ses deux frères s'échinaient pour le grand capital sans se poser de questions. Ils avaient quitté la ferme pour vivre à l'étranger. Ils étaient tous les deux célibataires et malgré leur petit salaire et leur redoutable coup de fourchette, ils arrivaient à faire des économies. Ana savait que si elle échouait dans son projet, elle pourrait toujours compter sur leur aide et leur soutien.

Enfin Maria, la sœur aînée avait épousé un riche négociant bordelais qui s'était entiché de la petite espagnole au grand dam de sa famille qui n'avait pas supporté cette trahison. La fille de Maria, en épousant un autre riche vigneron, avait largement influencé le destin d'Ana. En effet en devenant la demoiselle de compagnie de sa filleule qui était marié au très puissant don Jaime, Ana avait vécu en France deux bonnes années, apprenant la langue du pays et les bonnes manières de la riche société bordelaise.

Elle avait découvert les capitales de l'Europe toujours malades de cette violence que la dernière guerre mondiale avait exacerbée. Et au milieu de ce tourbillon de paillettes, Ana avait rencontré le beau militaire qui gardait le roi d'Espagne Alphonse XIII, le grand et timide Iñigo, qui avant de devenir un *Miquelete* était un soldat de sa majesté en raison de sa grande taille et de sa prestance naturelle. La fin de la belle aventure s'était terminée sur une note joyeuse pour Ana lorsqu'elle s'en vint à quitter les fastes de la bourgeoisie bordelaise. Malgré l'éloignement, Eugénie n'oubliait pas sa tante et elle ne manquait pas une occasion de marquer son attachement en lui adressant de gentilles attentions. Ana avait écarté la piste bordelaise car elle avait compris qu'il était impossible d'avoir une vie harmonieuse en venant de milieux aussi disparates.

Maria, sa propre sœur, aujourd'hui décédée n'avait jamais pu s'adapter à sa nouvelle condition de parvenue. L'ennui l'avait tuée dans le vignoble girondin car les gens qui l'entouraient sans la voir ne pensaient qu'à ces fichus grains de raisin que l'on convertissait par avance en espèces trébuchantes.

Le désespoir de ce pays triste à mourir à en être trop riche l'avait rapidement gagnée. Mais en bonne navarraise, elle s'était tue et à force de penser à l'ermite de la *Trinidad* qui avait vécu dans son refuge au sommet du Mendaur, elle était devenue aussi famélique que lui. Eugénie dans son univers de paillettes ne se rendit même pas compte qu'elle avait suicidé vivante sa mère en lui imposant ce déracinement sans amour.

Il lui restait une dernière opportunité si elle voulait rejoindre la France mais elle la gardait en réserve car elle voulait à tout prix éviter de solliciter son frère, don Julian qui officiait comme prêtre du côté de Pau. Elle avait fini par prendre la bonne décision, il ne lui restait plus qu'à l'annoncer.

Les trois gamins plongeaient religieusement leurs frimousses dans leurs assiettes. Andoni secoua ses boucles et regarda sa mère.

Elle lui sourit, d'un sourire inhabituel, qui le laissa pensif. Pour ne pas se laisser attendrir, Ana tourna la tête, se saisit de la bouteille de *Chacoli* et remplit le verre vide d'Iñigo. Iñigo aimait bien le vin blanc aigrelet de Guetaria mais il appréhendait la fin de la journée car le mélange Cognac espagnol – Chacoli dépassait largement ses doses quotidiennes supportables.

Tout était à présent clair dans sa tête, elle voulait mettre à l'abri ses trois enfants. La France lui semblait être la meilleure destination. Elle solliciterait Celso pour le transfert en France des principaux bagages.

Le dépôt se ferait chez les cousins d'Espelette.

La fin du repas s'annonçant, elle n'allait pas tarder à rompre le charme. Elle fit signe à Iñigo que le moment était venu, moment qu'il redoutait tant, moment qu'il avait différé toute la journée :

– Diego, Pablo, Andoni, écoutez-moi bien ! Ce que je vais vous dire à présent est de la plus haute importance. Ce n'est ni facile à expliquer ni à comprendre surtout pour des enfants mais dès que j'en aurai fini, il n'y aura pas de retour en arrière. Vous êtes nés en Espagne, vous alliez devenir basques mais comme la guerre est annoncée au Pays basque, en Navarre et en Espagne même si ne sont que des rumeurs, nous allons quitter ce pays. Vous serez à tout jamais des exilés, des parias car nous allons nous réfugier en France, vous trois, avec moi. Papa reste en Espagne, il ne peut pas nous suivre, il serait considéré comme un déserteur en France.

Comme elle ne voulait pas leur laisser le temps de poser des questions, même si elle avait aperçu Diego se tortiller sur sa chaise, elle se devait de leur dire la vérité, toute la vérité.

Lorsqu'un drame d'une telle violence fait basculer une vie agréable d'enfant ou d'adolescent dans les affres d'un mauvais roman d'aventures, Ana ne pouvait se contenter d'invoquer l'irréversible sans un début d'explication :

– L'armée, celles des généraux espagnols et celle de votre oncle est sur pied de guerre. La guerre, ce sont des bombardements, des morts, des innocents, des enfants qui meurent.

Les militaires, eux, savent faire mourir les autres pour continuer à se faire la guerre. Je ne veux pas vous voir mourir, vous êtes trop jeunes. La seule façon d'échapper à la mort est la fuite. Nous habitons à quelques kilomètres de la frontière, nous allons en profiter. La suite est imprévisible mais c'est notre seule chance de nous en sortir. Papa fera son devoir, de militaire. Maintenant que tout est dit, il faut faire vite. Préparez le minimum d'affaires, nous n'avons que quelques jours devant nous. Nous allons organiser notre départ. Andoni, pour toi la rue, c'est terminé ! Notre départ doit rester secret, je vous expliquerai pourquoi plus tard. Diego, tu n'auras même pas l'occasion de retrouver tes livres de classe. Voilà ce que je voulais vous dire avant que vous n'alliez au lit, n'oubliez pas vos prières, même si je sais à présent que ce Dieu n'a pas de cœur puisqu'il s'apprête à nous abandonner, adressez vos prières à la Vierge, elle aura peut-être pitié de nous.

Diego avait mille questions à poser mais il n'osait pas car sa maman avait été très claire. Il n'y avait pas d'autre alternative. Les mots d'exil, paria, réfugiés résonnaient dans sa tête comme les tambours de la *tamborada* de Saint Sébastien. Pablo séchait ses larmes et demandait des explications à son petit frère pour voir si ce dernier avait compris ce qui pour lui restait encore bien mystérieux. Andoni calmement lui répondit qu'ils quittaient définitivement Irun pour partir très vite en France parce que la guerre allait tout détruire. Pablo ouvrit la bouche comme un poisson puis se ravisant soupira très fort pour empêcher les larmes de revenir. Andoni ne pleurait pas, il n'y avait pas de raison mais Pablo, le dur, se remit à pleurer. Les garçons finirent par rejoindre leurs lits sous la direction d'Ana qui leur claqua une bise à chacun avant de redescendre retrouver Iñigo.

Soucieux, Iñigo attendit que les enfants soient couchés pour écouter Ana lui détailler son projet. L'abandon du bel appartement ne se ferait qu'après la fuite de la famille pour ne pas alimenter la rumeur. Les meubles seraient acheminés par Celso dans la limite des capacités du camion.

Avec les enfants, ils traverseraient la montagne basque à pied pour rejoindre la ferme de ses cousins. Ana avait discuté de son plan avec Celso qui avait compris l'enjeu même si pour lui le transfert à pied n'était peut-être pas nécessaire. Mais comme la navarraise avait insisté, Celso lui avait dessiné un itinéraire en ajoutant le nom de tous les villages qui s'alignaient le long des cols et des sommets stratégiques que la jeune équipée était susceptible de trouver en cas d'erreur d'orientation. Comme Ana parlait merveilleusement l'euskara, le soutien des basques du Nord irait de soi en cas d'imprévu, du moins l'imaginait-elle.

Le passage de la frontière à travers la montagne paraissait la solution la plus évidente. Celso avait fini par se ranger à ses arguments. Il lui devait bien ça. Mais si Ana changeait d'avis, elle devait le prévenir rapidement afin qu'il annule le transfert en France via les pêcheurs de la côte.

– Et après ?, demanda Iñigo.

– Après, si tout se passe bien et il n'y a pas de raison, je ferai étape chez les cousins. Puis j'aviserai lorsque je rencontrerai mon frère à Jurançon. Il pourra m'héberger quelques mois mais il n'ira pas au-delà. J'aurai pu aller chez ma nièce mais je n'ai pas voulu la déranger. Quant à toi, ne reste pas dans cet appartement vide, rejoins ta caserne. Maintenant que tout est joué, tu vas devoir t'engager. Tu es basque alors ce n'est pas le moment de trahir. Mais lorsque la guerre sera là, je te demande de ne pas jouer les héros, ce que tu ne sais pas faire car tu es un homme foncièrement bon. Fais ton devoir, sans excès, pense aux enfants et à moi bien sûr, j'ai besoin de toi. Tu n'as pas le droit de m'abandonner dans ce pays qui ne nous aime pas et parfois nous méprise. Tu dois croire que je suis forte, mais non. Je suis une femme et j'ai besoin de toi. Tes enfants aussi.

Iñigo prit doucement Ana dans ses bras. Ils restèrent longuement enlacés, sans bouger, car l'heure n'était ni aux effusions ni aux transports de joie.

Ils voulaient prolonger cet instant car ils savaient qu'ils partiraient bientôt tous les deux vers l'inconnu. Iñigo se dégagea pour s'allonger. Il venait à peine de prendre conscience de la violence du choc événementiel. Rien ne serait plus comme avant. Il essaya tant bien que mal de relier les événements entre eux pour comprendre comment la situation s'était détériorée aussi rapidement.

D'un côté, les militaires étaient prêts à en découdre avec le peuple qui s'était encanaillé avec ces syndicalistes rouges. Les militaires allaient reprendre le pouvoir pour le redonner à ceux qui l'avaient perdu dans les urnes. De l'autre, la République avait de drôles de soutiens : des Rouges, des Sans-Dieu, des êtres violents. Lorsqu'il était en garnison à Madrid, Iñigo avait appris que les Rouges russes avaient liquidé tous les membres de la famille royale. A cela s'ajoutait la question basque puisque les basques allaient se battre entre eux. Il n'arrivait pas à réaliser que de véritables catholiques, d'authentiques basques, alliés hier, ennemis aujourd'hui, allaient s'entretuer.

Plus personne n'était capable d'arrêter cette folie meurtrière. Il suait à grosses gouttes. Son rythme cardiaque s'était accéléré. Il tournait et tournait dans le lit car le policier non violent ne se voyait pas évoluer dans ce tourbillon. Oui, Ana avait raison de fuir avec les enfants en France. Quant à lui, il savait que seules les personnes nées sous une bonne étoile allaient s'en tirer. La dernière guerre mondiale qui avait épargné l'Espagne n'avait été qu'un long chapelet d'atrocités. C'est Ana qui le sortit de ce mauvais moment :

– Tu n'arrives pas à dormir ? lui demanda-t-elle doucement.
– J'ai peur, lui répondit Iñigo, non pas pour moi ou pour toi mais pour nous tous, pour notre petite famille. La guerre civile qui s'annonce va devenir une tragédie car les morts s'inscrivent pendant des siècles et des siècles dans les histoires de famille. Alors tu transmets à tes enfants la haine, la rancune et la vengeance, c'est horrible. Pour vous, c'est sûr, vous devez quitter ce beau pays, mais crois-moi, si je survis à ces événements, je ne m'en remettra pas !

J'avais choisi la liberté pour ne pas avoir à dire merci à mon père mais le destin en a décidé autrement. Je porte à nouveau les chaînes d'un soldat perdu. Si j'avance je vais vers le feu et donc vers la mort, si je reste sur place mon supérieur m'abattrà pour refus d'obéissance et si je fuis, un gendarme français m'arrêtera et me reconduira à la frontière et je serai fusillé. Dans tous les cas c'est la mort qui m'attend, elle me sera donnée par des fous furieux qui se repaissent du sang de leurs ennemis. Le problème, c'est qu'une Espagne aussi violente ne peut que se noyer dans le sang, il n'y a pas d'autre issue à ce déchaînement de folie. Je vais essayer de survivre, Ana, mais ça sera difficile, la chance finit toujours pas te trahir au profit d'une balle perdue et dans ces cas-là, il n'a y pas de deuxième vie. Après ton départ, je rejoindrai la caserne de San Sébastian et ensuite je confierai ma ligne de vie au Seigneur. A lui d'être beau joueur, mais je ne vois pas pourquoi il me ferait grâce de son amitié plutôt qu'à ton frère le carliste bien en cours auprès du Christ.

Iñigo avait besoin de se rassurer mais aussi d'éliminer cette sueur aigre qu'il ne supportait pas. Il descendit à la cuisine, se mouilla le visage et but une longue rasade d'eau fraîche.

Irun - 20 juillet 1936 - 1 heure du matin.

Celso et Antonio, le frère d'Ana s'affairaient dans l'appartement vide avant de charger le plus discrètement possible le camion Renault que Celso avait acheté en France.

Les deux ombres descendaient et remontaient les deux étages sans bruit. La ville dormait paisiblement ou faisait semblant, en attendant les prochaines heures. Le chargement de la camionnette bouclé, Celso donna un pistolet Ruby à Antonio puis mit le sien sur le siège avant d'en déposer deux autres à l'arrière.

Le camion roulait lentement lors de la traversée les derniers faubourgs puis il se dirigea vers la France après avoir doublé les derniers postes de garde.

Celso n'utilisa qu'une seule fois la fameuse carte officielle qui dispensait ses interlocuteurs de poser des questions indiscretes.

Un jeune milicien lui demanda s'il ne craignait pas de tomber sur les carlistes mais Celso lui répondit que les principales troupes se trouvaient encore à Santesteban. Mais au lieu de prendre la direction de la frontière située à deux kilomètres de là, le camion bifurqua en direction de la Navarre.

Pourquoi ? Parce que Celso avait décidé de passer par la montagne au risque de faire le coup de feu avec des *requetés*, plutôt que de répondre à d'embarrassantes questions au passage de la frontière.

Au retour de son périple, Celso avait décidé d'emprunter la route de la mer comme un bon mareyeur basque qui devait acheter du poisson à Hendaye. Cela suffirait à tromper la vigilance toujours douteuse des gardiens de la frontière que Celso considérait comme des intrus puisqu'ils opéraient en territoire basque au service de puissances colonisatrices.

Celso était un militant de la cause basque aux idées claires, mais dans son restaurant il évitait d'en faire état.

Lorsque le sujet était abordé par ses clients qui l'interpellaient pour connaître son avis, au lieu de répondre, il souriait. Accompagnant sa non réponse d'un simple rictus qui laissait croire à l'assistance qu'il était complètement niais ou tout simplement un indic' de la police espagnole. Désarmés par cet angélisme de façade, les clients revenaient à l'essentiel, à savoir, le commentaire du oui-dire, entendu de source sûre, chez la cousine de la sœur de Monsieur le Député qui avait déjeuné en bonne compagnie chez l'évêque de Bilbao.

Et Celso s'amusait de ces remarques politico-sociales qui volaient à peine au ras du beau carrelage que lui avait posé son beau-frère. Mais il ne perdait pas une miette de ce babil sans queue ni tête car cette écoute discrète ou naïve lui permettait de capter en retour les conséquences sociales de la politique de son parti.

Le militant de la cause basque se devait d'être l'homme plus discret, le plus énigmatique possible. C'était une taupe basque et comme toutes les taupes, il n'évoluait que dans l'ombre.

Un véritable espion qui n'attendait que la régularisation républicaine de l'Euzkadi pour être officiellement intronisé.

Aujourd'hui, il n'était que le bras armé du PNV, membre d'une organisation secrète qui devait régler violemment le compte des espagnolistes qui se mettraient en travers de l'indépendance de l'Euzkadi puis cette foutue guerre s'était invitée.

Celso avait reçu l'ordre de poursuivre sa mission et comme il bénéficiait d'une certaine autonomie, il ne rendait compte de ses actes qu'à son patron.

Pour le reste il avait une dette morale envers Ana et il allait s'en acquitter. Grâce à Ana, il avait rencontré Paquita, l'amour de sa vie, à un âge déjà avancé. Rien que pour ce miracle, il paierait en conséquence ce cadeau de la providence.

Avant le début de la guerre, il profitait aussi des visites qu'il rendait à la petite famille Larunari-Atxeari pour surveiller discrètement les agissements du juge Gonzalo puisque les deux familles étaient presque voisines.

Mais son patron venait de lui confier une nouvelle mission : trouver des preuves du double jeu de ce *maqueto* trop tôt converti. Il avait déjà humé le parfum de la forfaiture du juge que ses narines expertes avaient décelée lors de leur unique rencontre pas si inopinée que ça.

Le Juge Gonzalo avait-il déjà basculé dans le camp des factieux ? Il verrait ça à son retour de France. Les deux missions se télescopaient mais ces traîtres navarraïes n'attendraient pas qu'il les mène à bien, Celso devait aller vite.

Antonio le sortit brusquement de sa rêverie en désignant les lumières de San Marcial. Le fort était un endroit stratégique qui attendait fébrilement la déferlante carliste en provenance des Peñas de Haya.

Celso hocha la tête pour signaler à son compagnon qu'il avait saisi sa remarque. Il avait prévu de rouler jusqu'à Vera de Bidassoa qu'il contournerait avant de rejoindre Echalar. S'ils croisaient des carlistes sur la route, il faudrait en découdre.

Mais à cette heure de la nuit, il n'était pas trop inquiet. Ensuite, si tout se passait bien, le Renault emprunterait les pistes montagnardes avant de descendre secrètement en France.

Le camion fonçait dans la nuit bien éclairée par une lune estivale. La mécanique était solide, donc il n'y avait aucun souci à se faire de ce côté-là. Celso engagea la conversation avec Antonio pour éliminer toute la tension qu'ils avaient accumulée depuis que les deux hommes avaient entrepris leur déménagement nocturne. Celso s'adressa à Antonio en castillan car il ignorait que le navarrais parlait parfaitement l'euskara :

– Antonio, sais-tu te servir d'un pistolet ?

– Oui, répondit le navarrais, j'ai bien failli être un *requeté*, mais mourir pour un roi qui n'en finit pas de perdre sa couronne et surtout ses guerres, et pour un Christ-Roi qui les laisse se dérouler, très peu pour moi. Si j'avais pu, je serai resté à la ferme mais elle ne nourrit pas ses enfants. Je vais en France comme mes frères, pour fuir cette guerre fratricide. Je trouverai bien de l'embauche dans une ferme. Pour le pistolet, pas de souci, s'il faut tirer, je tirerai...

– Bien, ajouta Celso, car à partir de Vera, il est fort possible que nous croisions des avant-gardes de *requetés*. Dans ce cas, la manœuvre sera simple mais elle demande beaucoup de sang froid car lorsque le piège sera éventé, il faudra être très réactif. Je t'explique : comme de bons marchands que nous sommes, nous nous rendons en France pour vendre notre marchandise. Lorsqu'on va nous demander le but de cette balade suspecte, on tire. Quatre pistolets en action, cela nous donne une vingtaine de coups d'avance avant de changer les chargeurs. Tous les coups doivent être rapides et précis. Tu m'as dit que tu t'en sentais capable mais je te rappelle que tu vas tuer des frères ou des cousins afin de permettre à ta sœur de sauver une partie de ses affaires. Crois-tu que le jeu en vaille la chandelle ? Moi, je n'ai pas d'état d'âme, car même si ceux qui vont mourir ne m'ont rien fait, ils se sont mis au service de mes ennemis. Alors qu'ils étaient basques ! Ils vont payer à la place de leurs maîtres. J'en suis désolé, mais je n'ai pas le choix, mais toi ?

– C'est comme ça, je vais tuer des navarraïns ou mourir s'ils sont plus rapides que moi. C'est bon Celso, je suis prêt, passe à la suite.

– Bien. A l'entrée de Vera, je vais mettre les phares et je vais rouler normalement. On arme les Ruby. Si nous rencontrons des *requetés*, pas de panique, on les laisse approcher le plus près du camion, en gardant notre calme. On assure avec un large sourire afin qu'ils viennent à notre rencontre en toute confiance. Antonio, si tu le connais, tu peux siffler l'hymne d'*Oriamendi*, cela aidera au subterfuge. Ensuite on passe à l'action avant qu'ils ne se rendent compte de leur méprise. Bon, tout est en ordre ? On roule tranquillement jusqu'à Vera. Surveille la montagne, je jette un œil du côté Bidassoa.

Le camion filait dans la nuit épaisse sur cet axe désert. Mais cette quiétude trompeuse masquait le prochain incendie qui ne manquerait pas d'embraser ce territoire perdu dans une guerre fratricide.

Celso dépassa Erlaitz le dernier bastion d'Irun qui s'apprêtait à subir les premiers assauts de l'armée carliste. Les forts qui protégeaient la ville seraient-ils assez solides pour résister à cette invasion fasciste ? La Junte le pensait ...

Celso s'interrogeait car même s'il connaissait bien l'histoire des défaites carlistes qui avaient engendré une grande frustration chez ces paysans dépossédés de leur roi et de leurs *fueros*, il ne comprenait pas. Il se demandait pourquoi leurs chefs avaient refusé de ratifier le statut d'Estella préférant s'allier aujourd'hui avec leurs pires ennemis, des militaires espagnols ? Quelle absurdité ! Il secouait la tête et Antonio s'en aperçut. Et lorsque il lui demanda ce qui le préoccupait, Celso, qui ne souhaitait pas aborder ce sujet avec un navarraïns dont le frère était un soldat majeur de l'armée carliste, répondit vivement à l'interrogation de son compagnon de route :

– Je me suis laissé gagner par le cauchemar politique mais il faut rapidement revenir à la réalité. Nous arrivons au pont d'Endarlatza, là où la route change de rive. Jette un œil, il est fort possible que le pont soit gardé car nous arrivons chez toi en Navarre, Antonio !

Antonio perçut l'allusion mais il ne répondit pas à Celso. Il n'avait pas à se défendre puisqu'il ne se sentait pas agressé. Certes, il était navarrais, certes, Ituren, son village natal, se trouvait à environ une trentaine de kilomètres de là. Son frère était un chef carliste mais il avait fait un choix et il s'y tiendrait. S'il croisait un carliste, il le descendrait sans état d'âme, il ne cherchait pas à justifier son choix, non, ce qui l'intriguait même s'il n'était qu'un simple paysan, c'était l'attitude de ce drôle de personnage qui l'accompagnait car on ne se promène pas impunément avec des armes neuves à peine sorties des ateliers d'Eibar ? Antonio ferma les yeux et s'enfonça dans le siège du camion pour réveiller ses instincts de chasseur.

Le camion ralentit à l'entrée du pont mais il n'y avait pas âme qui vive. Les derniers points lumineux laissaient la place à un éclairage lunaire largement suffisant. Le ronronnement régulier du moteur était un gage d'assurance dans cette aventure qui pourrait révéler une succession de chausse-trappes puisque les deux hommes évoluaient à présent en territoire ennemi. Encore deux kilomètres, et le camion atteindrait Vera. Comme convenu, Celso appliqua son plan en allumant les feux de route. Les deux hommes redoublèrent de vigilance. Mais la traversée du village se passa sans incident. À cette heure de la nuit, personne ne s'inquiéta d'un vague ronronnement. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les carlistes n'avaient pas encore posté d'hommes dans le village stratégique placé entre la France et l'Espagne, ou selon Celso, entre la Navarre et l'Euzkadi.

À la sortie du village, Celso prit la direction d'Echalar. Les deux hommes étaient extrêmement tendus car le véhicule était une cible parfaite pour un tireur embusqué.

Jusqu'à Echalar, il ne se passa rien, pas l'ombre d'un carliste. Mais cela ne durerait pas car les troupes carlistes descendaient ou remontaient vers Irun, premier objectif militaire des factieux.

Le camion entra dans les faubourgs du petit village dont l'entrée était gardée par deux sentinelles qui venaient de s'assoupir près de leur guérite. Celso arrêta le camion. Les deux hommes descendirent dans la rue.

Les deux carlistes n'eurent pas le temps de comprendre que la guerre avait débuté qu'ils reçurent en même temps un coup violent sur la tête qui les assomma. Celso et Antonio amortirent leur chute en les retenant avant qu'ils ne s'affaissent bruyamment. Celso ramassa les deux bérets des carlistes et en enveloppa son Ruby.

Puis il ouvrit la vareuse du soldat et tira dans le ventre du carliste. Il recommença cette opération et tua le second. Les deux hommes remontèrent dans le camion et poursuivirent la traversée du village endormi qui trouverait au petit matin les cadavres morts. Stupide, pensa Antonio, de mourir de cette façon !

A aucun moment, il n'avait imaginé que Celso allait les achever car il ignorait qu'il avait affaire à un authentique *gudari*. Les deux jeunes *requetés* payaient là l'agression des nationalistes.

Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cet acte délibéré car deux autres carlistes sortaient précipitamment de la mairie d'Echalar surpris par cette arrivée aussi intempestive que surprenante, tant les camions de marchandise se faisaient rares dans cette région montagneuse. Ils n'en finissaient plus de s'habiller afin de contrôler de façon décente et professionnelle ce drôle de convoi.

Comme l'avait deviné Celso, un camion à cette heure-là de la nuit, il était déjà deux heures et demi du matin, ayant franchi le poste de garde, ne pouvait être que celui d'un marchand navarrais ou à la limite celui d'un contrebandier. Mais il fallait que le caporal *requeté* enquête sur cette affaire afin d'alimenter son rapport signalant une intrusion nocturne à sa hiérarchie qui n'aurait pas manqué une occasion de railler le soldat en cas de manquement aux consignes. Ayant fini de s'habiller, ni lui, ni son compagnon n'eurent le temps de comprendre pourquoi des navarrais, dont l'un deux sifflait l'hymne sacré, pouvaient sortir deux armes et les diriger dans leur direction. Les deux Ruby claquèrent en même temps et les deux hommes s'écroulèrent fauchés à bout portant.

Antonio et Celso se précipitèrent à l'intérieur de la mairie car ils se doutaient bien que d'autres carlistes allaient débouler dans la rue prêts à en découdre cette fois-ci.

Au bout d'une vingtaine de secondes, deux autres carlistes sortirent de leur tanière, suivis à distance d'un homme grassouillet, qui avait drapé sa dignité officielle dans une belle robe de chambre de soie.

Mais les deux carlistes, qui visiblement ignoraient les règles militaires d'une sortie protégée furent abattus dès qu'ils furent à découvert. Les deux hommes tournoyèrent en l'air lâchant leur fusil et reçurent une deuxième salve avant de s'écrouler au sol. Celso était un tireur redoutable et Antonio découvrait comment on pouvait donner la mort aussi facilement.

Mais avant que le village ne s'éveille complètement, Celso dicta rapidement ses ordres à Antonio :

– Occupe-toi de la baudruche et vérifie qu'il ne reste pas de soldats dans la mairie, je te couvre. Fais vite avant que les curieux ne se demandent pourquoi le village a déplacé sa fête annuelle en pleine nuit.

Antonio s'exécuta. Il rattrapa sans difficulté le maire d'Echalar et le descendit sans hésitation avant qu'il ne parvienne à se réfugier à l'intérieur de la salle du conseil. Il attendit un court instant, pour reprendre son souffle et écouter les différents bruits de la bâtisse. Comme il ne percevait que les violents coups de semonce de son cœur, il se replia en restant attentif au moindre bruit que le silence général ne manquerait pas d'amplifier. Il abandonna la mairie en marchant à reculons et en prenant soin de pointer le pistolet en direction des escaliers.

Celso couvrait sa retraite. Puis les deux hommes s'engouffrèrent dans le camion. Celso appuya à fond sur l'accélérateur pour sortir de la nasse que constitueraient les ruelles étroites du village si un habitant patriote avait dans l'idée de les bloquer avec une charrette ou tout autre équipement un tant soit peu volumineux. Le camion venait de bifurquer derrière l'église au moment où quelques lumières chancelantes cherchaient à percer le mystère de ces coups de feu nocturnes. Celso ne perdit pas son sang-froid, et il lança sans hésiter le Renault dans l'étroit chemin coincé entre les deux murets de pierre.

La ridelle droite couina légèrement mais le véhicule s'arracha à l'étreinte de pierre. Un arrêt brutal à cet endroit du village aurait été dramatique car toute la population réveillée serait intervenue. Par chance le camion ronronna après s'être échappé du piège.

Plus haut la piste s'élargissait et Celso décida de ralentir pour adopter une vitesse de croisière plus en rapport avec l'état de la route.

Le début de l'été 36 ayant brûlé toute la végétation, le véhicule lourdement chargé passait sans encombre les larges ornières asséchées. Il dépassa une ferme supposée abandonnée, mais l'intervention bruyante d'un chien signalant leur passage rappela aux deux hommes qu'ils devaient rester sur leurs gardes. Et si le coq avait chanté, le fermier s'était réveillé, le bruit insolite s'était évanoui dans le silence de cette nuit éclairée. Le village alerté par tout ce tintamarre découvrait le carnage. Le doute changea de camp le temps d'une nuit. Il fallait prendre des mesures et prévenir les autres villages de l'attaque d'un commando basque, la garnison de Vera de Bidassoa, mais aussi les troupes que l'on supposait basées à Lesaca.

Dans un premier temps, Celso avait choisi de suivre la route la plus directe pour rejoindre la France par le col de Lizuniaga mais au bout de quelques kilomètres, il abandonna cet axe évident pour emprunter les pistes secrètes qui traversaient la montagne afin de relier des fermes solitaires les unes aux autres. Connaissait-il ces pistes qui faisaient tanguer le camion lorsque les roues avant plongeaient dans les ornières ou y allait-il au culot ? Antonio lui posa la question :

– Tu es souvent passé par là ?

– Aucun souci Antonio, j'ai parcouru à pied tous les chemins entre Echalar et Zugarramurdi lorsque j'étais gamin. J'allais en vacances chez ma tante à Zugarramurdi, une vieille sorcière bien dans la lignée de cette confrérie célèbre dans toute la vallée. On y mangeait très bien dans son hôtel et j'ai d'ailleurs copié quelques recettes de la vieille chouette. Mais j'ai longtemps marché seul dans la montagne et je dormais dans les cabanes de bergers, en haut de Peña Plata dans les fortifications des guerres carlistes.

Moi aussi, Antonio, j'ai été carliste comme tout bon nationaliste basque. Je connais tout de cette histoire dramatique pour notre pays puisqu'elle a fini par séparer deux grandes familles de notre peuple. Mais en ce temps-là, je ne voyais que de belles choses dans ces coins reculés où seuls les moutons, les bergers et les vautours parvenaient à vivre en harmonie. Encore que les bergers n'étaient pas toujours tendres entre eux si jamais une bête d'un autre village avait le malheur de paître en dehors des accords ancestraux. Comme si un mouton pouvait deviner que les " deux pattes " qui les surveillaient avaient pu signer des accords les autorisant à brouter de l'herbe sur telle pâture et non sur celle de la voisine. La piste que nous suivons est assez large pour nous mener jusqu'aux premières fermes de Zugarramurdi. Là, il faudra repérer un endroit discret qui nous mènera aux portes de Sare et ensuite direction Espelette. Si jamais nous rencontrions des carlistes dans la montagne, nous devons aviser, j'ai d'autres pistes en réserve mais je veux éviter de croiser des douaniers ou des gendarmes français. D'ailleurs à ce propos, recharge les Ruby !

Antonio avait besoin de comprendre :

– Tout à l'heure, ..., je t'ai vu tuer de sang-froid ces pauvres gars qui ont eu la malchance de se trouver là, à ce moment-là. J'étais loin de l'image du gentil Celso si bon et si généreux que m'avait dressée ma sœur. Tu m'as fait froid dans le dos ajouta Antonio.

– Ecoute Antonio!, tu savais très bien que la traversée du village était minutée. Et en cas d'accrochage, la moindre erreur nous aurait été fatale. Au-delà de ça, puisque tu vas quitter l'Espagne, la Navarre et l'Euzkadi, je vais te confier un secret que je te demande de garder pour toi, ainsi tu comprendras mieux qui je suis. Je suis *Ernio*, responsable de la police politique du PNV. Je travaille dans l'ombre puisque pour les basques, je ne suis que le patron d'un restaurant à Pasajès. En pour tout te dire, mon chef m'a confié une autre mission et celle-là doit rester secrète. Grâce à ta sœur, j'ai eu la chance de vivre une romance avec ma tendre Paquita.

Ta sœur m'a ouvert les yeux car jusqu'à l'heure j'avais la tête vissée dans mes plats ou dans des réunions secrètes, j'ai découvert l'amour sur le tard. Mon patron est au courant du paiement de ma dette sentimentale. Il ne voulait pas que je l'accomplisse mais je lui ai servi les arguments politiques qui l'ont convaincu. Or, Antonio, je ne devais pas me faire tuer, pour aller jusqu'au bout de ma mission. Je ne devais laisser aucun doute sur une éventuelle attaque frontale d'un commando basque justifiant ce massacre en plein cœur du territoire navarrais. Donc, je n'ai pas hésité une seconde à assassiner les sentinelles et à te faire liquider le maire d'Echalar. Je suis comme tous les politiques, un fervent adepte de cette stupide maxime : la fin justifie les moyens et lorsque j'ai choisi d'épouser la cause basque, cette maxime est devenue mienne. Les regrets ou les interrogations, je les laisse se débrouiller avec ma conscience, et crois-moi, elle a du boulot pour ordonner ce micmac en ce début de guerre civile dont nous les basques nous nous serions bien passés. Mais après ce périple, je redeviendrai le gentil Celso, le prévenant Celso, l'adorable Celso. Je suis désolé Antonio de t'avoir fait connaître le " révolutionnaire basque " prêt à tout pour remplir une mission. Je ne me justifie pas, je te dis tout simplement qui je suis. Je sais, cela te dépasse mais tu n'as pas hésité toi non plus à tuer pour rester un homme libre. Des paysans navarrais, Antonio, des paysans navarrais comme toi qui ont voulu jouer aux soldats au lieu de continuer à traire leurs vaches dans leurs fermes ou à garder leurs moutons dans la montagne. Oui, ils auraient dû continuer à faire du fromage mais pour une raison qui m'échappe, ils ont préféré se battre pour des chimères. Ils sont morts Antonio. Toi, tu es vivant, tu vas continuer à traire des vaches françaises ou des brebis basques et tu vas surtout continuer à vivre. Allez Antonio, ne pense plus, sinon si nous devons sortir à nouveau les Ruby, tu risques d'avoir des tremblements dans la main.

Antonio méditait sur les morts que sa conscience n'allait cesser de lui rappeler. On ne tue pas impunément un homme.

C'était la guerre, d'accord, mais passer d'un état de paix civile à un état de violence autorisée, légalisée même était difficilement compréhensible pour un être aussi doux qu'Antonio.

Il abandonna ses idées noires pour se concentrer sur le voyage périlleux à souhait malgré la « couverture » nocturne et montagnarde car à présent on roulait en plein territoire navarrais. Le camion avançait sans problème le long de cette piste interminable qui se faufilait au milieu des collines qui culminent entre cinq cents et sept cents mètres d'altitude. Le temps ne se pressait pas pour faire tourner les kilomètres. Les deux hommes s'étaient tus depuis une bonne heure. Antonio cherchait dans la nuit claire des lumières suspectes en haut des belvédères et Celso fixait son regard d'aigle sur les deux allées parallèles pour éviter toutes les embûches de ce terrain difficile. De temps en temps, le chargement jouait une courte partition avant de retrouver un équilibre précaire. Mais lorsque la piste se dégradait, Celso ralentissait pour aborder le plus lentement l'obstacle.

La tension était à son maximum même si elle n'était pas encore à son paroxysme. Celso et Antonio n'atteindraient ce niveau qu'à la descente dans la vallée de Zugarramurdi et au passage décisif de la frontière entre les deux Fronts populaires européens. Le véhicule s'immobilisa un court instant au milieu du col dont le nom échappait à Celso. Ce dernier descendit du camion, huma l'air frais de la Navarre, de ce pays qui était la quatrième province de ce pays appelé Euzkadi puis soupira en regardant l'éternelle beauté de toutes ces collines éclairées par une lune débonnaire et une flopée d'étoiles.

Ce col était stratégique mais personne n'avait songé à établir une garde sérieuse. Pourtant il ouvrait les portes de l'Espagne via la Navarre, de la France et de l'Euzkadi mais les carlistes sûrs d'eux avaient délaissé leurs arrières. Quelques hommes étaient sûrement basés près de la frontière et d'autres étaient massés aux frontières de l'Euzkadi. Ce constat était rassurant pour Celso et son déménagement sauvage mais très inquiétant pour la suite des événements dans le Nord.

Il remit le camion en route, il découvrit la piste étroite qui se faufilait de l'autre côté de la vallée, car il ne fallait absolument pas qu'il prenne la voie du collado d'Otchondo. Et dire qu'il avait traversé tout ce paisible territoire dans sa jeunesse.

A l'époque, il était encore carliste dans l'âme et il savait que cette région avait connu de violents affrontements lors de la dernière guerre de 1872 à 1876. Et si le début de la guerre avait tourné à l'avantage des carlistes, les pentes du Mendibil et de Peña Plata avaient tracé le sillon mortuaire des derniers combattants de don Carlos. Et même si la résistance fut farouche dans cette partie de la Navarre puisqu'elle se poursuivit après la reddition officielle du carlisme, elle succomba à son tour sous les assauts sauvages des troupes d'Alphonse XII qui liquidèrent les unes après les autres ces poches disséminées çà et là dans la montagne silencieuse. Celso, le carliste convaincu, se battait contre les carlistes authentiques qui ignoraient tout de ces batailles qui s'étaient déroulées ici même. Antonio, lui, se contrefichait des carlistes et du carlisme même si son propre frère était un grand serviteur de cette cause perdue.

1876 - 1936, soixante ans d'égarement, Celso ne comprenait toujours pas pourquoi son parti si puissant n'avait pas su se montrer plus rassembleur pour construire un Euzkadi plus tolérant et plus ouvert qui aurait dû prendre en compte la passion carliste des navarrais.

Les fascistes espagnols, leurs pires ennemis les avaient retournés comme des crêpes depuis la rupture entre les deux formations basques. Celso enrageait depuis ce jour-là mais la piste ne lui laissait que peu de répit car le précipice ouvrait une gueule béante derrière chaque virage serré. Il allait bientôt atteindre le col d'Urbia au pied du Mendibil.

Quelques hectomètres plus loin, Celso poussa le bras d'Antonio et lui désigna un camp au beau milieu du col :

– Antonio ! Les pistolets, vite, une seule tactique : je fonce et je traverse le col au maximum de la vitesse du Renault.

La piste est plane, ensuite on descend sur Zugarramurdi. Tu te mets à la fenêtre et tu tires sur tout ce qui bouge ou fait mine de nous arrêter !

L'effet de surprise joua à plein et seule une malheureuse sentinelle reçut une balle en pleine poitrine. Les autres carlistes n'eurent pas le temps de dire ouf que la berline fonçait dans la descente vers le dernier village navarrais avant la France.

Et ils n'avaient pas les moyens de poursuivre les assaillants. Celso descendait à présent à vitesse régulière. Il voulait passer la frontière avant que le jour ne se lève pour éviter des rencontres malheureuses avec la douane française ou la gendarmerie locale.

A l'entrée du village, Celso dépassa les premières maisons et bifurqua immédiatement vers la gauche.

Cette piste secrète menait tout droit à la propriété de doña Isabel. Plus loin, la très belle espionne du PNV se précipita à la rencontre du camion qui avait traversé sans encombre les mailles du filet carliste que ces derniers avaient laissé largement ouvert puisque l'armée des *requetés* avait été regroupée la frontière des deux provinces en prévision de la bataille d'Irun. Doña Isabel embrassa Celso et salua Antonio mais le trio ne perdit pas de temps en bavardages inutiles. Un rapide point de la situation politique, la trahison annoncée des démocraties, l'aide internationale à la rébellion, les attermoissements du PNV et du camp républicain pour riposter à l'agression des putschistes, enfin un grand salut avec plein d'encouragements mutuels vinrent mettre un terme à ce colloque improvisé.

Puis doña Isabel ouvrit le passage secret dans sa propriété qui permettait un franchissement clandestin de la frontière.

Le Renault descendait à présent sur Sare. Un peu plus tard ou tôt, le lourd véhicule abordait la dernière rampe qui menait à la ferme des cousins d'Espelette.

Enfin il s'immobilisa dans la cour de la ferme isolée située au pied de Harri Gain. Jean et Dolorès se précipitèrent à la rencontre des deux hommes fourbus. Avant de faire les présentations, Jean demanda à Celso de ranger le véhicule dans la grande grange à l'abri des regards indiscrets même si le risque était minime car il ne passait pas beaucoup de monde à cet endroit. Mais un camion est un sujet de conversation qui peut toujours intéresser une oreille curieuse de la gendarmerie ou de la douane.

Et comme Celso ne repartirait que le lendemain, il valait mieux s'assurer d'une journée complète de repos en évitant le moindre dérangement. Dolorès embrassa son cousin germain et demanda des nouvelles de la famille.

Jean secouait la tête en écoutant Antonio commenter les évènements. Et lorsque Jean insista pour avoir plus de détails sur leur périple, Celso intervint pour conclure par un laconique mensonge :

– Tout s'est très bien passé, le secteur est encore calme mais les choses vont se compliquer. Il était temps de s'activer. Quant à Ana, elle dort avec les gosses chez un pêcheur de Fuentarrabia. Elle traversera la baie de Chingoudy cette nuit ou la nuit prochaine. Il faut compter quatre ou cinq jours de marche avant que la famille n'arrive à la ferme. Je vous laisse une enveloppe que vous lui remettrez à son arrivée. Celle-ci est pour vous, pour le dérangement. Non, cela ne sert à rien de protester. Vous allez avoir de grosses dépenses et cela vous aidera à tenir. Comme c'était convenu, Antonio travaillera dans une ferme voisine. Une dernière chose avant d'aller me reposer, je repars très tôt demain matin pour être au port d'Hendaye aux aurores, il faut donc que nous trouvions le temps de déménager les affaires d'Ana cet après-midi. Tout était dit. Antonio regarda longuement le visage de son compagnon d'aventure. Le politique avait soudainement remplacé l'implacable militant de la cause nationaliste.

Puis instantanément après son intervention, Celso redevint le gentil Celso, l'affable Celso, le prévenant Celso. Les traits tirés de l'impitoyable *gudari* se détendaient. Un sourire enjôleur barrait son visage à présent.

Antonio le dévisagea avant qu'il ne quitte la table, mais Celso qui ne voulait pas entamer un débat avec le navarrais lui signifia d'un geste qu'on en resterait là.

Décidemment cet homme était particulier. Antonio se demandait si des circonstances obligeraient Celso à dévoiler son double jeu ? Malgré la fatigue qui l'envahissait, Antonio ne pouvait se résoudre à clore cette aventure de façon aussi banale. Car dès demain, il retournerait à des travaux ordinaires en attendant l'arrivée d'Ana et des enfants. Celso s'en irait vers un combat dont l'issue était plus qu'incertaine. Comme une évidence, il se rendait compte que c'était la dernière fois qu'il verrait ce drôle de bonhomme. Il se leva pour lui donner l'abrazo. Celso lui rendit la politesse mais il n'ajouta rien. Rompant la scène, Dolorès les mena dans leurs chambres respectives et revint ranger les bols, Jean était déjà reparti s'occuper des bêtes.

La fuite

La lourde barque avait glissé au seul bruit des avirons. Diego avait donné un coup de main au pêcheur basque afin d'accélérer le débarquement. Andoni et Pablo sautèrent à leur tour sur le sable humide. Ana enjamba le montant de l'embarcation.

Le pêcheur fit passer toutes leurs affaires avant que Diego ne l'aide à repousser la barque au large. Il les salua avant de reprendre les avirons, seul Diego lui fit un signe la main.

Ana regarda une dernière fois ce pays qu'elle ne reverrait plus jamais. Elle ne put retenir des larmes. Par chance, il faisait encore nuit et les garçons ne la virent pas pleurer. Après avoir surmonté ce choc émotionnel, elle se jura de ne plus se laisser aller à ce genre d'abandon. Elle se tourna à nouveau vers cet Euzkadi mort-né. Elle respira à fond. L'océan déversait une écume légère à ses pieds, il fallait y aller. La barque avait déjà été mangée par l'horizon. Les garçons s'étaient équipés en silence en chargeant au mieux les sacs sur leurs épaules. Chaque sac contenait le strict minimum mais aussi l'essentiel pour cette traversée.

Les provisions se composaient de pain, de fromage de brebis et de chorizo. Les gourdes en peau de mouton étaient pleines. Chacun possédait une couverture pour la nuit. Ils se mirent en route.

La petite famille se dirigea en ligne droite vers Béhobie pour rejoindre la rive droite de la Bidassoa, Ana voulait éviter les rencontres. Comme tous les fleuves frontaliers, il avait charrié des corps d'innocents, morts pour rien comme d'habitude, et l'histoire allait se répéter puisque le Baztan appartenait aux navarraïes et la Bidassoa aux basques. Encore une ironie de l'appropriation car si les noms étaient différents, c'était bien le même fleuve.

Ana chassa ces idées noires pour se concentrer sur le début de leur aventure lorsqu'elle découvrit le chemin qui longeait le cours paisible du fleuve. Jusque-là tout se passait bien. Et nul ne se préoccupait de l'escapade clandestine des premiers parias de cette guerre qui n'en était encore qu'aux prémices.

Le monde est ainsi fait, pensa Ana, il a fallu que l'histoire tourne une nouvelle page et que cela tombe sur nous. Elle soupira mais n'insista pas. Diego était le seul des trois frères à avoir conscience de la gravité de la situation.

Plus loin, derrière Biriadou, à l'endroit où le fleuve incurve sa course, ils suivirent une piste qui désenclavait une ferme solitaire. Au bout du chemin, un chien agressif leur barrait la route. Il hurlait à la mort et il allait finir par amener tout le village.

La paysanne sortit et lui ordonna en basque de se taire. Ana engagea la conversation dans sa langue maternelle, langue que seul Diego maîtrisait, Pablo et Andoni ne comprenant que l'espagnol.

En quelques mots, Ana expliqua les raisons de cette excursion nocturne et la paysanne compatissante fit entrer les gamins à l'intérieur de la salle commune. Elle leur proposa du lait frais.

Lorsque son mari pénétra à l'intérieur de la pièce, il reçut une volée de commandements qui ne lui laissa même pas le temps d'exprimer un étonnement bien naturel en découvrant trois gamins et une dame attablés autour de la lourde table.

Les gamins rassasiés, Ana remercia ses hôtes pour leur gentillesse mais elle éluda les questions. Même entre compatriotes, la méfiance devait rester de mise, Ana avait bien compris la leçon de Celso. Pas de sentimentalisme, ni de bavardages inutiles tant que la famille ne serait pas à l'abri. A l'abri de quoi ?, se demanda Ana.

Diego remercia à son tour et les deux gamins agitèrent les bras car le grand frère leur avait conseillé de ne pas parler. Ana comprit que la connaissance de la langue basque serait un précieux atout lors de cette traversée.

Le chemin flirtait avec la rive du fleuve, il s'en approchait dangereusement au moment où le jour commençait à se lever.

Pour la première fois, Ana était inquiète car elle avait peur de ne pas trouver la sente tracée sur son plan sommaire.

De l'autre côté de la Bidassoa, une puissante déflagration déchira l'atmosphère. Les quatre sursautèrent, l'explosion ayant eu lieu à quelques hectomètres de là.

Ils ignoraient que le pont d'Endarlatza avait été détruit. Une fumée grisâtre montait dans le ciel d'Euzkadi comme pour annoncer le début de la guerre fratricide. Remis de leurs émotions, Diego aida Ana à déchiffrer le plan. Il la rassura en lui expliquant que la montée ne se trouvait pas bien loin. Et ils finirent par découvrir la sente qui ouvrait le passage secret le long d'un redoutable mur.

Comme les garçons étaient tous les trois des sportifs, ils laissèrent leur maman aborder la pente en premier. Ana retrouva rapidement ses réflexes de montagnarde et elle se mit à grimper à son rythme pour ne pas s'essouffler ou suffoquer tellement c'était raide. Pablo suivait, puis Andoni, Diego fermant la marche.

Trois arrêts furent nécessaires avant d'aborder les derniers mètres qui menaient en douceur au sommet de l'Askopé.

La suite de l'itinéraire fut beaucoup plus agréable. Le chemin remontait toute la ligne de crêtes. Les trois gamins regardaient un paysage de rêve défiler devant leurs yeux encore bien innocents. Andoni avait du mal à comprendre s'il était en balade ou en fuite.

Ana refusait de se tourner vers sa regrettée montagne navarraise pour ne pas se laisser gagner par la mélancolie. Elle regardait droit devant elle la croupe du Mandalé et le triangle effilé de Larrun-Gain.

Elle vérifia sur son plan si les points décrits par Celso correspondaient à la réalité. Elle fut soulagée, son plan de marche était correct. On pouvait prolonger l'aventure en France sans craindre de repasser cette maudite frontière. La traversée montagnarde qui s'annonçait lui redonna le moral car jusque-là, elle avait craint de croiser des militaires espagnols ou des représentants de l'ordre français. Elle appliqua la méthode de lecture d'une carte apprise en accéléré en compagnie de Celso pour orienter son plan.

Elle décida de s'éloigner de la frontière en descendant au pays des moutons. Le plan sommaire indiquait le plateau d'Aire Leku, la montagne de Ciboure et Larrun. Quel était le sens de cette cavale ?

Ana se le demandait car en moins d'une semaine elle était passée de statut de maîtresse femme d'une honorable famille basque à celui d'une fugitive dans un pays qui ignorait tout de sa clandestinité. Absurde comme situation, compliquée aussi car elle se doutait que les basques du Nord ignoraient tout ou presque des événements qui embrasaient déjà la montagne basque.

Un peu plus loin, les quatre fugitifs se retrouvèrent au milieu du plateau d'Aire Leku couvert de peluches blanches qui ressemblaient à des brebis. Pas de berger ni de chien en vue. Où étaient-ils passés ? Les gamins se jetèrent sur leurs morceaux de pain. Ils avaient faim.

Ils étaient tous les trois très calmes et pourtant ils auraient pu poser un tas de questions à leur maman mais le temps était plus à la relaxation qu'à la philosophie. Même Pablo, le plus inquiet des trois ne disait rien. Ils regardaient les brebis poursuivre l'interminable tonte de la pelouse grasse qui occupait le plateau.

Ana ayant besoin d'être rassurée, elle demanda à Diego de l'aider à faire un point topographique. Mais comme Diego avait du mal à interpréter toutes les subtilités du document, il acquiesça à toutes les remarques de sa maman.

Andoni se mit à pleurer, doucement, tout doucement. Il venait de réaliser qu'il évoluait dans un livre d'histoire où tous les personnages étaient des inconnus. Il venait de réaliser qu'il ne reverrait plus Telesforo. Fini, tout était fini, les vacances, l'école, les copains, les fêtes colorées en vert, rouge et blanc, les roulements de tambour. Les petits hoquets se transformèrent en déluge, Pablo intervint :

– Maman, maman, Andoni pleure !

Ana se leva et s'approcha de son dernier garçon. Elle l'enveloppa dans ses bras, tendrement, lui essuya les larmes qui coulaient le long de ses joues :

– Alors Andoni, d'habitude, c'est toi le plus solide !

Mais le petit garçon ne pouvait pas lui répondre, les sanglots étaient encore trop violents. Il se blottit contre sa maman qui lui passa une main dans ses belles boucles noires. Elle lui montra les moutons et les vautours et lui dit tout doucement :

– Tu sais Andoni, cela sera dur, très dur alors chaque fois que tu auras du chagrin, tu devras l'exprimer. Je suis là. Diego, Pablo sont là. Et ne penses pas à Papa, il a d'autres choses à faire. Il viendra plus tard. Mange un peu et bois de l'eau ! Dès que tu seras d'attaque, nous repartirons.

Et lorsque le gamin fut enfin calmé, elle détailla la suite du périple. Dès qu'un abri se présenterait, on s'arrêterait pour se préparer à passer une bonne nuit dans la montagne. Il suffirait d'en repérer une au cœur de la montagne. Après cette longue halte, la marche reprit lentement sans précipitation. Ils traversèrent un ruisseau qui dévalait les pentes du massif. Le sentier était bien tracé mais Ana ne voulait pas trop descendre dans la vallée. Elle obliqua sa course afin de marcher à flanc pour contourner les à-pics d'une montagne dont elle ignorait le nom. Soudain, le long d'un bois de châtaigniers traversé par un petit ruisseau, Ana tomba nez à nez avec la borde qu'elle recherchait. Avant de se l'approprier, elle demanda à Diego de fureter aux alentours pour voir si le berger ne traînait pas dans les parages.

Elle avait bien l'intention de lui demander l'autorisation de passer la nuit dans la cabane. Les deux petits se posèrent naturellement sur les deux grosses pierres qui encadraient l'entrée de cette caverne ovine, façonnée par la main experte du berger montagnard.

Certes c'était un abri de fortune mais il était solide. Les murs étaient montés avec des pierres que la rivière avait charriées après les avoir arrachées de la montagne et roulées avec la complicité ancestrale des éléments naturels qui sculptent la roche pour l'éternité. Le berger malin avait bouché les coins avec une espèce de torchis qui mêlait la fougère écrasée à de la terre rougeâtre. En séchant, ce mélange durci renforçait les parois battues par les vents violents portés par les flots de l'Atlantique. Le toit était constitué de lauzes violines taillées dans la pierre des environs. Il reposait sur une véritable charpente, rustique mais solide. Au fond de la grange, une subtile retenue en pierre taillée permettait de recueillir l'eau de pluie. Des ballots de paille étaient rangés à l'arrière de l'habitable. Quelques ustensiles reposaient sur des étagères en bois ne laissaient subsister aucun doute sur l'activité de la borde. Pourtant le berger n'était pas là. Les écuelles, les sébiles en bois, le chaudron, les planches de bois, tout était propre.

Ana imagina que c'était le jour où le berger descendait au village mais elle se demandait où s'était réfugié le troupeau. Peut-être était-il resté dans la montagne en attendant le retour du maître et de ses chiens ? Cette réflexion lui permit de se détendre car depuis le transfert nocturne et le début de cette fuite, elle était constamment sur ses gardes. Elle avait fini par admettre qu'à cette heure de la journée, le berger ne viendrait plus. Elle installa le camp à sa convenance. Elle se devait d'être rassurante.

Puis elle prit Diego par les épaules pour lui expliquer la situation :

– Diego, écoute-moi. Nous sommes ici, lui dit-elle en dépliant le plan de Celso, cela veut dire que nous avons encore deux ou trois jours de marche dans la montagne avant d'arriver à la ferme des cousins. La journée s'est bien passée. Tu vas descendre le long du ruisseau et tu trouveras un endroit pour vous débarbouiller, tu prendras le morceau de savon dans mon sac.

Je descendrai ce soir, je vais commencer à aménager la borde pour passer une bonne nuit sans déranger les affaires du berger. Allez, appelle tes frères et revenez dès que vous en aurez terminé.

Tout doucement, la nuit avait envahi la bergerie. Les gamins avaient avalé leur repas frugal. Anna avait confectionné trois lits avec de la paille qu'elle avait ensuite recouvert de couvertures de laine dans lesquelles ses fils allaient s'entortiller. Elle avait choisi d'occuper le bat-flanc du berger. Elle avait demandé à ses trois gamins de se coucher tôt pour se lever tôt le lendemain :

– Tout d'abord, je voulais vous féliciter car vous avez très bien marché et vous ne vous êtes jamais plaints. C'est bien, parce que chaque journée qui s'annonce est une nouvelle épreuve. Nous sommes quatre clandestins en fuite dans un pays étranger qui ignore pourquoi nous fuyons notre pays. Nous n'avons pas de papiers, il nous faut éviter les gendarmes. La traversée dans la montagne présente plus d'avantages que d'inconvénients. Même si nous devons nous méfier de tout le monde, la langue basque va nous servir de passeport lorsque nous rencontrerons des bergers. Demain, nous marcherons le plus souvent sur les crêtes. En attendant, vous pouvez aller vous coucher sur les paillasses que j'ai aménagées. Priez en silence, je vais juste voir la montagne changer de couleur et j'irai m'allonger après.

Elle avait dit ça très posément. Et pourtant elle avait très peu de certitudes sur cette fuite sans retour. Elle attendrait d'en savoir un peu plus, plus tard, chez les cousins. En s'éloignant de la borde, elle repensa à la guerre fratricide qui allait anéantir son pays. Son frère allait-il tuer son cher Iñigo ? Son cher Iñigo allait-il devenir une bête féroce ?

Le soleil s'était caché en Navarre, les flancs de la montagne avaient bruni, le vent mauvais venait de la mer. Les feuilles des arbres bruissaient de peur depuis que les suaires mortuaires avaient traversé le golfe de Biscaye en hurlant *Viva la muerte*.

Plus au sud, le vent caressait une dernière fois la douceur du paysage que les bombardements allaient bientôt défigurer. Les animaux eux-aussi paieraient un lourd tribut à la folie des hommes.

Ana avait entendu la montagne gémir en répercutant l'écho des premières escarmouches contre les parois qui dominaient le fleuve.

Et toujours cette onde sinistre qui charriait cette plainte aux oreilles d'Ana qui frissonna de peur malgré le chant continu du ruisseau qui atténuait cette atmosphère angoissante. Ana revint à l'intérieur de la borde qui assurait une bienveillante protection naturelle à sa famille. Les trois enfants étaient déjà allongés sur leur paille. Elle leur fit une bise à chacun. Andoni se redressa, il l'entoura de ses bras pour prolonger un câlin sécuritaire puis se rallongea. Une fois la tournée maternelle achevée, elle se coucha à son tour sur le bat-flanc et la nuit plongea la borde dans le silence.

Mais le silence n'était qu'une illusion car Andoni n'arrivait toujours pas à s'endormir. La lune infiltrait sa blancheur naturelle dans une ouverture de la borde et son faisceau hésitant venait balayer faiblement la litière du gamin. Un courant d'air traversa la borde et caressa la joue de l'enfant. Ce frôlement fut bien agréable.

Andoni écoutait, humait, découvrait. Il percevait des bruits inconnus en essayant de les associer à quelque chose de connu. Feuilles agitées, insectes qui batifolaient dans les herbes rases qui entouraient le refuge, vols de rapaces nocturnes ou de chauve-souris.

C'était une sensation nouvelle qu'il découvrait lui qui était familiarisé avec le bruit de la rue puisque la chambre des garçons donnait de ce côté à Irun. L'ouïe de plus en plus sollicitée auscultait tous les bruits les uns après les autres. Un son inconnu, plus strident ou plus sourd lui procurait un bref sentiment d'inquiétude mais les murs de la borde qui filtraient les intrusions d'un esprit maléfique le rassuraient.

Oui, il vivait pleinement cette sensation de bonheur immédiat contrebalancée par une sourde angoisse qui ne cesserait d'évoluer. Puis il finit par s'endormir, oubliant la guerre, sa fuite dans la montagne.

Les premiers rêves le ramenèrent d'abord dans le fameux square où il driblait encore ce pauvre Telesforo avant qu'un rideau noir ne le transporte dans une bonne nuit de repos.

*

Un soleil estival irradiait la borde. Ana déjà levée et habillée apprécia cette douce chaleur matinale. Elle réveilla ses trois garçons afin qu'ils aillent se débarbouiller. Pendant ce temps, elle remit la borde en ordre pour ne laisser aucune trace de leur passage.

Il ne restait plus qu'à grignoter avant de se mettre en marche. En silence car aucun des trois enfants n'avait envie de parler. Même Diego, le plus bavard des trois se taisait laissant son œil fureter aux alentours pour enregistrer quelques images fugitives de cette fuite en territoire inconnu. Ana était d'humeur joyeuse car elle repensait à cette première journée qui s'était bien passée. Comme elle était superstitieuse, elle n'y voyait que des ondes positives. On ne vient pas du pays d'Ituren sans être imprégné de phénomènes paranormaux qui autorisent la cohabitation spirituelle du paganisme et de la religion. Rassurée, elle dévisagea ses trois garçons qu'elle trouvait beaux malgré leurs airs de vagabonds avant de leur préciser :

– On va se mettre en route mais avant je voudrais voir le parcours avec toi Diego. Tu vois je compte contourner le village de Sare et j'ai besoin que tu me confirmes que je ne me trompe pas.

Diego était un garçon brillant lorsqu'il étudiait à Irun mais la guerre avait ruiné ses ambitions.

Il ne serait jamais avocat.

Il en était persuadé au fur et à mesure que le chemin de l'exil l'éloignait de son pays natal.

Ce matin-là, il se contentait d'assister sa mère, il approuva le plan de marche de sa mère puis revint prendre son chargement. Ana suivait à présent le ruisseau qui descendait des flancs de Ziburu Mendi.

Elle découvrit un sentier bien marqué qui contournait cette montagne. La marche était silencieuse. Andoni et Pablo étaient en pleine forme, ils étaient l'impression d'être en vacances.

Plus loin, Ana s'arrêta près d'une source pointée par Celso au col des Trois Fontaines. Les gamins se désaltèrent et remplirent leurs gourdes respectives.

Là, elle déplia son second document, ce qui lui permit de repérer la colline d'Altxanga qu'elle devait contourner par la gauche. La petite équipée se remit en route le long d'un large chemin qui montait légèrement avant de plonger vers l'immense baie de Saint Jean de Luz.

Diego découvrit un vieux fortin au milieu de la lande et dirigea la famille vers l'étrange construction. Ils pénétrèrent à l'intérieur et furent surpris de la disposition des murs en étoile. Oui, c'était bien un véritable fortin. Pablo et Andoni montèrent sur le marchepied et mimèrent des soldats occupés à tirer sur d'incertains assaillants : Pan ! Pan !, crièrent-ils en direction de leurs ennemis.

Ana n'eut pas envie de les reprendre. Elle se doutait que des hommes s'étaient battus ici-même mais elle ignorait tout de cette énième guerre qui avait laissé en l'état ce fortin en pleine montagne. Elle laissait jouer ses enfants dans l'enceinte militaire pendant qu'elle contemplait la somptueuse baie. Elle ne voulait pas regarder son pays qui allait être dévasté par la folie des hommes. Folie qui risquait de lui enlever son doux Iñigo. Elle ne put retenir ses larmes. Comme elle ne voulait pas que ses enfants la voient pleurer, elle s'éloigna discrètement mais Diego l'interpella :

– Tu vas où maman ?

– Je reviens, dis juste à tes frères qu'ils se ravitaillent légèrement et on descend vers le col que Celso a marqué sur la carte. Lorsqu'elle revint vers la fortification, elle avait eu le temps de sécher ses larmes.

Un peu plus loin, ils traversèrent une voie ferrée qui montait dans la montagne mais aucun train ne circulait à ce moment-là. Tant mieux !, soupira Ana qui se demandait tout de même si la chance n'allait pas finir par tourner.

Elle chassa ses idées noires dans la descente vers le col de Saint Ignace. Autrefois, Ana aurait demandé la protection du saint protecteur des basques, Inigo de Loyola qui avait été canonisé en Saint Ignace dont le col portait le nom. Mais comme elle était persuadée que l'ancien soudard au passé glauque avait choisi le camp des rebelles carlistes, elle ne le sollicita pas.

Et c'est au moment où elle constatait que Dieu et son fils étaient toujours absents lorsqu'on a besoin de leur aide qu'elle aperçut un berger qui surveillait d'un œil distrait son troupeau qui descendait des flancs du Suhalmendi. Se reniant sur le champ, Ana remercia le Seigneur pour son intervention.

Les ayant aperçus dans la descente, le berger alla à leur rencontre :

– Où allez-vous sur cette piste ? Les gens passent rarement par ici !

Ana décida de jouer le jeu de la vérité car il était évident que le berger ignorait tout des événements dramatiques qui se déroulaient à quelques kilomètres de ce coin de paradis situé juste au-dessus du village de Sare.

– Nous allons chez ma cousine qui habite Espelette. Comme les enfants sont en vacances, nous en profitons pour découvrir la montagne basque de ce côté de la frontière, ajouta-t-elle.

Ana et le berger parlaient un basque traditionnel et ils n'eurent pas de mal à se comprendre. Le berger proposa de les guider jusqu'à son cayolar pour leur offrir un peu de ravitaillement. Ana accepta l'invitation. Les enfants eurent droit à une écuelle de lait, une tranche de jambon et un bout de pain, un morceau de fromage de brebis mais il refusa d'être payé. Avant de les abandonner, le berger indiqua à Ana le chemin de la borde de son frère où ils pourraient passer la nuit. Elle était située près du col de Pinodieta que Celso avait noté sur le document :

– Encore merci pour tout. Les enfants auront de quoi raconter au retour des vacances, ajouta-t-elle sans conviction.

Le berger qui avait beaucoup parlé, se contenta de répondre par un salut de la main aux adieux gestuels des quatre fuyards. Le soir, ils s'installèrent dans la borde désertée.

Cette seconde nuit fut bien moins angoissante que la première. Les quatre dormirent du sommeil du juste, comme des gens fatigués par une bonne marche dans la montagne basque.

A quoi rêvaient-ils ? Leurs rêves devaient dériver vers un avenir radieux pour les gamins ou pour un retour à la normalité pour Iñigo et Ana. Mais les rêves ne sont que des rêves, la réalité est tout autre.

*

Après une bonne nuit réparatrice, le soleil toujours aussi matinal à cette époque de l'année sonna le réveil. Et après le classique rituel d'un lever montagnard, la famille fut rapidement sur pied pour aborder la dernière étape pédestre. Il s'agissait de remonter dans la montagne secrète afin de masquer au mieux cette étrange équipée qui aurait pu intriguer la maréchaussée ou le gabelou méfiant car les quatre fuyards ne se trouvaient pas bien loin du village d'Espelette.

Sans hésiter, Diego et Ana abordèrent la pente qui les renvoyait au cœur du pays des moutons, des vautours fauves, des chevaux et des vaches sauvages. Le terrain était difficile, mais ils passèrent les obstacles successifs avant de se retrouver sur la ligne de crêtes. Ils étaient provisoirement en sécurité. Harri Gain dominait les collines environnantes. Dans un premier temps, il fallait contourner la pyramide rocheuse afin de dénicher la piste secrète qui descendait vers la ferme retirée du monde civilisé.

Ana vérifia que ce col qu'ils venaient de passer correspondait à son schéma. Oui, je pense que c'est le bon, murmura-t-elle avant de lancer, les enfants, je crois que nous sommes bientôt arrivés chez les cousins !

Deux heures plus tard, la ferme des cousins était en vue. Ana entrevit une personne courbée au-dessus des légumes qui ne pouvait être que sa cousine. Lorsqu'elle se redressa, Dolorès qui scrutait régulièrement la montagne depuis ce matin, les aperçut à son tour. Elle posa le panier : Jean !, Jean ! Ils arrivent, Ana, les enfants !, dépêche-toi !

Dolorès se précipita vers sa cousine et ses enfants et l'enlaça lorsqu'elle arriva à sa hauteur. Argia et Iluna, les deux labrits de la ferme, foncèrent sur les intrus et Jean eut bien du mal à les arrêter. Argia tournait autour d'Andoni et ce dernier n'en menait pas large mais le labrit ne lui sauta pas dessus. Andoni décida de l'amadouer, se baissa et le pris doucement dans ses bras et lui caressa la tête. Le labrit lui claqua une grosse bise de sa langue râpeuse. Les deux chiens enfin calmés ramenèrent la petite famille en fuite sur le chemin de la ferme.

La ferme de Jean et de Dolorès était une bâtisse basque traditionnelle parfaitement adaptée à ce terrain montagnard. Ana lui trouva un air de ressemblance avec la ferme de ses parents.

Dolorès les invita à pénétrer à l'intérieur de la maison. La pièce centrale baignait dans une fraîche obscurité car Dolorès avait fermé tous les volets de bois pour éviter que la chaleur de ce mois de juillet ne pénètre à l'intérieur. Au centre de la pièce, trônait une lourde table en bois entourée de chaises rempaillées. Sur la droite près de la cuisine, Andoni repéra la grande cheminée au centre de laquelle était suspendue une grosse marmite noire mais il nota que le feu n'était pas allumé. Sur la gauche, un escalier menait à l'étage. Il prit le temps de détailler tout le reste au fur et à mesure que ses yeux apprivoisaient la semi-obscurité : piments en corde, saucisses et jambons de Bayonne enveloppés dans un sac étaient suspendus par des crochets à une poutre qui délimitait le coin cuisine de la pièce centrale. Il eut juste le temps de découvrir le fusil qui était posé au-dessus de la cheminée avant que Jean ne mette un terme à cette exploration :

– On ne vous attendait pas si tôt, même si Celso nous avait dit que vous étiez tous de bons marcheurs ! Vous avez l'air en bonne forme. Bon, pour votre installation, Dolorès va vous expliquer, moi je repars au travail, à ce soir.

Jean sortit de la pièce. Dolorès avait servi de l'eau fraîche. Elle proposa aux enfants de monter à l'étage et de s'installer dans une des deux chambres voisines à la sienne.

La ferme familiale avait été bâtie pour pouvoir loger plusieurs générations mais hélas, Dolorès et Jean n'avaient pas pu avoir d'enfants. Les pièces du haut accueillait plusieurs chambres et le fameux grenier qui permettait de conserver des provisions pour l'hiver. Les trois garçons montèrent se reposer car la chaleur accablante qui régnait avait fait des dégâts dans les organismes juvéniles. Le temps était en train de tourner à l'orage. Andoni s'allongea sur un lit et finit par s'endormir. Pablo hésita puis il fit comme son petit frère, seul Diego descendit et rejoignit les deux cousines dans la cuisine. Comme Ana était une impénitente bavarde, elle profita de ces instants de calme pour raconter à Dolorès les derniers événements dramatiques qui avaient influencé sa décision de fuir à tout jamais ce pays dévasté par la haine, son Pays basque. Dolorès qui n'avait pas droit au chapitre, acquiesçait de temps en temps ou dodelinait de la tête lorsqu'elle ne saisissait pas tout de cet embrouillamini politique :

– Ana, je peux parler devant ton fils ? demanda-t-elle légèrement gênée, en regardant vers ses pieds.

– Oui, car en l'absence d'Iñigo, c'est Diego qui est un peu le chef de famille ! répondit Ana.

– Voilà, par quoi commencer ? Tout d'abord, il faut te dire que Celso a largement payé ton séjour à la ferme. Tu restes tant que tu le souhaites et d'ici là tu auras trouvé une solution acceptable pour toi et tes enfants ...

Et elle se leva, se dirigea vers le buffet massif qui jouxtait la cheminée sur ce pan de mur et prit une sacoche de cuir que lui avait remise Celso à l'attention de Ana.

Lorsqu'elle revint s'asseoir, elle posa la sacoche sur la table et ajouta :

– Tiens, c'est pour toi, de la part de Celso. C'est de l'argent français, il va t'aider pour la suite de votre périple. Au fait, vas-tu rester au Pays basque, partir à Bordeaux ? Tu n'en sais peut-être encore rien ?

Avant de répondre, Ana ouvrit la sacoche de cuir et regarda les drôles de billets français. Il y en avait pour une coquette somme d'argent.

Elle remercia mentalement Celso même si elle savait que l'aide matérielle ne suffirait pas à contourner de façon magique toutes les embuches naturelles qui n'allaient pas manquer de se dresser tout au long de cette fuite irraisonnée ou raisonnable que seule la balance du destin allait faire pencher d'un côté ou de l'autre. Ana referma la sacoche puis la reposa sur la table et répondit à sa cousine :

– Déjà, merci de nous accueillir Dolorès. Jean n'était pas obligé de nous accepter. Nous ne pourrions pas rester trop longtemps car vous risquez d'avoir des ennuis avec les autorités s'ils venaient à apprendre que vous hébergez des étrangers sans papiers. Je pense qu'en septembre, je rejoindrai mon frère à Jurançon où il officie comme prêtre. Comme il n'est pas très enchanté de nous recevoir, j'aviserais là-bas pour étudier la meilleure solution, soit en nous dirigeant vers Bordeaux où j'ai de la famille, soit en allant à Brunoy à côté de Paris où travaillent mes deux autres frères.

– Tu sais Ana, répliqua Dolorès. Celso a payé le séjour mais même s'il ne nous avait rien donné, nous t'aurions accueillie avec grand plaisir. Jean a descendu Antonio dans une ferme dans la vallée du Laxia. Il a été embauché là-bas. Personne n'a posé de questions et comme Antonio parle très bien le basque, les choses se sont faites naturellement. Tu pourrais le rencontrer au marché à Espelette même si cela me paraît risqué. Bah !, on verra plus tard...

Celso, Antonio, Iñigo, Ana égrena les prénoms qui avaient accompagné sa fuite. Reverrait-elle son cousin, son frère et son mari de leur vivant ? Elle réfléchit puis finit par se dire que c'était impossible. Il fallait continuer pour Andoni, Pablo et Diego et ne plus revenir sur ce qui était déjà du passé. Elle changea de sujet :

– Tu vas nous faire visiter la ferme et ensuite tu nous diras ce que nous pouvons faire pour t'aider.

– On va déjà attendre que l'orage passe et ensuite on avisera. Tu peux aller te reposer si tu le souhaites.

Ana monta doucement les escaliers pour ne pas réveiller ses deux garçons endormis et Diego décida de faire le tour de la propriété, toujours sous la surveillance des deux labrits ...

Des flammes envahirent Irun !

Iñigo était cerné de toutes parts alors qu'il remontait la rue de la douane.

Il avait encore avec lui une vieille pétoire.

Comme les balles sifflaient autour de lui, il tirait au hasard mais le vieux fusil s'enrailla.

De rage, il le balança et les dernières balles claquèrent au moment où le feu les chauffa à blanc.

Iñigo ne se coucha pas, il courut, courut, poursuivi par les flammes.

En face de lui, il découvrit la gueule géante d'un canon que Soult avait oublié lors de sa retraite.

Le feu aux fesses et la bouche d'un canon qui s'apprêtait à cracher la mort car la flammèche qui dansait au-dessus du fût n'allait pas tarder à déclencher la mise à feu.

Iñigo s'arrêta un instant.

La mort le harcelait.

Il lui fit face.

Était-il déjà mort ?

Que faire ?

Il avança...

Un coup de tonnerre accompagna la boule de feu. Antoni se redressa brusquement. Le tonnerre avait claqué au moment où une intense lumière envahissait la chambre où se reposaient les deux frères. Il se mit à hurler :

– Maman, maman, vient ! Papa est mort, papa est mort !

Pablo qui s'était aussi réveillé, ne bougeait pas car il était tétanisé.

Ana se précipita, suivie de Dolorès, grimpant les escaliers quatre à quatre. Ana prit le gamin dans ses bras, il était trempé d'une sueur moite. Il lui redit :

– Papa est mort, je viens de le voir !

Mais Ana l'interrompit :

— Ce n'est rien Andoni, tu as fait un cauchemar ! Tu n'as pas pu voir Papa, il est loin d'ici. Tu dormais profondément et tu rêvais. Ce n'est rien, c'est un coup de tonnerre qui t'a réveillé en sursaut. Quand l'orage sera passé, on ira respirer dehors le bon air de la montagne !

Pour un drôle de cauchemar, c'était un drôle de cauchemar, pensa Andoni. Tu rêves que ton papa va mourir et tu entends le canon !

Mais la sensation désagréable était en train de s'estomper au fur et à mesure qu'il reprenait ses esprits.

Celso prouve la trahison du juge Gonzalo

Mais avant il s'était arrêté de très bonne heure à la criée de Saint-Jean-de-Luz. Son restaurant de luxe exigeait un poisson de qualité et il avait l'habitude de ses allers-retours entre les deux pays.

Il gara le camion près du port, pas très loin de la salle des grossistes.

Il négocia du thon, qui lui permettrait de préparer son fameux *marmitako*, acheta des sardines, des calamars et des merlus de ligne qui étaient remarquables aussi.

Il chargea le camion puis revint sur ses pas à la recherche de Ramon, son ami, le pêcheur politique qui le tenait régulièrement au courant des secousses sociales de la flotte basque des deux côtés de la frontière. Aussi étonnant qu'il y paraisse, Ramon était un syndicaliste révolutionnaire condamné à mort par la République espagnole pour avoir participé à la Commune asturienne de 1934. Ramon ne croyait plus aux idées socialistes, l'échec des Asturies l'avait laissé dubitatif sur l'issue d'un combat lorsque la violence guerrière met les deux camps face à face. Et il redoutait que la seconde République subisse le même sort.

Il estimait que les militaires étaient supérieurs dans l'art de tuer des adversaires alors que le courage et la foi des révoltés n'avaient jamais arrêté les balles ou les bombes. Il avait l'habitude de jouer avec la mort car la mort s'accorde souvent avec la liberté lorsque les puissants ont décidé de la confisquer.

Et à ce jour, il avait un coup d'avance. Depuis deux ans qu'il vivait en France, il avait noté que le Pays basque de ce côté de la frontière était maintenu dans un état de latence politique, voulu par de puissants notables qui indiquaient la voie à suivre à cet ancien peuple rebelle. Ramon n'en pouvait plus de voir ces hommes courber la tête avec autant de facilité. Mais comme c'était un clandestin, il se faisait discret car la fielleuse République ne l'avait toujours pas amnistié.

Originaires du même village, l'amitié entre Celso et Ramon avait permis de contourner leurs antagonismes de classe. Le socialiste et le nationaliste commandèrent leurs boissons à une table, un peu à l'écart, dans le café du port.

Ramon trempa ses lèvres dans un verre de blanc de son pays natal alors que Celso se brûlait les siennes dans un café noir :

– La situation d'Irun est très difficile car Mola a concentré toutes ces troupes aux alentours. On vient d'apprendre que les deux bâtiments de guerre annoncés ont rejoint le camp des traîtres alors que l'on nous susurrant à l'oreille que la marine était resté fidèle à la République. Ici les français cherchent des arguments solides pour justifier la fermeture prochaine de la frontière. Adieu l'amitié des Fronts populaires. Le capitalisme anglais est tout puissant, les anglais ne comprennent toujours pas pourquoi les basques ont rejoint le camp des Rouges alors que leurs intérêts économiques les liaient aux intérêts anglais. Et pour moi, qu'est que tu décides ?

– Ecoute Ramon, je retourne dans mon pays tout à l'heure, toi, tu ne bouges pas. Tu continues à te tenir au courant de ce qui se passe ici. Oui, je sais, tu auras tout le temps de te battre contre tes ennemis mais j'ai encore besoin d'un relais en France. Tu as toujours tes faux papiers ?

Le pêcheur maugréa dans sa barbe une réponse inaudible. Celso lui sourit. Il le remercia et paya son dû. Les billets s'étalaient à la vue de tout le monde afin que chacun connaisse le but de cet entretien mercantile et que nul ne s'avise de transformer un banal achat en une ode politique. Devant des yeux curieux qui pouvaient dissimuler dans le vague de la fatigue matinale, de l'envie, de la suspicion ou de l'interprétation, un riche restaurateur payait un pauvre pêcheur, et tout le monde admettait que Ramon avait eu de la chance de vendre une pêche particulière à Celso.

Celso salua l'assemblée, remonta dans le camion car le temps inéluctable filait. Il ne s'arrêta pas à Hendaye, il avait perdu trop de temps et la situation d'Irun l'inquiétait. Mais avant d'enfiler son costume de policier, il devait déposer le poisson au restaurant sans oublier de livrer des sornettes à sa tendre Paquita.

Il eut juste le temps d'embrasser Paquita, de lui dire que tout s'était très bien passé pour Ana mais il ne s'attarda pas car le temps le pressait.

Le temps de se changer, de prendre un des deux Ruby, il se dirigea vers Irun. En entrant dans la ville, Celso ressentit une atmosphère lourde que faisait peser ce début d'insurrection. Des jeunes gens en armes couraient dans tous les sens. Celso fut arrêté deux fois dans sa marche en avant, et par deux fois, il présenta sa fameuse carte de policier qui le préservait de questions embarrassantes.

Il avait croisé des milices hétéroclites que la Junte rassemblait avant de les envoyer à la rencontre des troupes carlistes commandées par le colonel Beorlegui. Il finit par se faufiler au milieu de cette cohue pour rejoindre l'endroit où il devait opérer.

Celso était frappé de voir ces jeunes gens enthousiastes prêts à défendre leur ville mais il était inquiet en découvrant l'équipement plus que léger des combattants. Il délaissa provisoirement la défense d'Irun pour se concentrer sur sa seconde mission, il avait déjà perdu assez de temps. Le redoutable oiseau de proie approchait de la cible qui se situait rue des douanes là où habitait le juge Javier Gonzalo.

Il ouvrit la porte de l'habitation et monta rapidement les marches pour éviter de croiser un voisin. La porte d'entrée de l'appartement du juge étant entrouverte, il la poussa légèrement du pied tout en se saisissant du Ruby. Il traversa le couloir et lorsqu'il pénétra dans le salon, il devina que quelque chose ne tournait pas rond. L'appartement avait été retourné de fond en comble mais il ne parvenait pas à saisir le pourquoi de cette mise en scène. Surprenant même, car il était le seul ou presque à savoir que le juge n'était qu'un sale traître. Il devait poursuivre ses recherches pour essayer de comprendre. Il avait un mal fou à ne pas faire grincer les vieilles planches cirées. Par chance, un tapis couvrait le haut de l'étage.

Et c'est en pénétrant à l'intérieur de la chambre du juge, qu'il découvrit sur le lit le corps ensanglanté de doña Carmen. Sa tête hirsute pendouillait lamentablement dans le vide. La vision était horrible. Malgré un haut le cœur bien compréhensible, Celso trouvait que ce crime odieux ne pouvait pas être le fait du juge car il ne le voyait pas dépecer sa femme de cette façon. Alors que faire ?

Il décida de rendre un peu de dignité à la morte en allongeant le corps et surtout la tête sur le lit en faisant bien attention de ne pas maculer ses habits du sang de la morte. Il eut une pensée pour la défunte qui avait eu la malchance de croiser la route de ce juge abject mais il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions car il entendit un bruit, dans la cuisine lui sembla-t-il.

Il arma le Ruby et descendit l'escalier quatre à quatre, tenant à la main le coussin qu'il s'appropriait à mettre sous la tête de la morte. Il traversa rapidement le salon afin d'intercepter le mystérieux visiteur. Celui-ci avait déjà saisi la poignée de la porte d'entrée lorsque Celso lui intima l'ordre de s'arrêter immédiatement sous peine de lui régler son compte dans la seconde :

– Deux pas en arrière, les mains sur la tête ! Bien, pivote lentement vers moi et mets-toi à genoux.

L'homme s'exécuta. Celso fut tout étonné de découvrir la face violacée d'Alvaro, soldat anonyme du PNV. Revenu de son étonnement, Celso devait trouver le fin mot de l'histoire mais il devait faire vite :

– Alvaro, tu vas devoir répondre à mes questions. Comme tu le sais, nous sommes en guerre. Jusqu'à preuve du contraire, tu es un soldat d'Euzkadi et tu vas donc devoir m'expliquer ta présence dans la maison d'un traître. Ensuite tu m'expliqueras ton implication dans la mort de la femme du juge. Si tu dis la vérité, tu auras la vie sauve, si tu mens, je te descends comme un chien, ici même. Au moindre mouvement, je t'abats. Reste les mains sur la tête et ne bouge pas d'un centimètre, tu restes à genoux ! On commence par la première question : que faisais-tu chez le juge Gonzalo au milieu de ce fatras ?

Alvaro qui ne s'attendait pas à cette rencontre eut du mal à justifier sa présence. Or, il devait trouver une argumentation plausible car l'individu qui se trouvait en face de lui avait été très clair :

– Don Celso, j'ai tué la femme du juge car elle m'a surpris au moment où je lui volais ses bijoux !

Celso ne le quittait pas des yeux bien tout en enfonçant le Ruby dans le coussin qu'il tenait à la main. D'une voix sourde, il le reprit :

– Je crois Alvaro que tu ne m'as pas bien compris, je t'ai demandé de me dire la vérité sur le juge Gonzalo, pas de me raconter une fable.

Et Celso tira dans le gras de la cuisse d'Alvaro. L'onde de choc se dilua dans le coussin. Alvaro se tordait de douleur.

Mais il n'eut pas le temps de se remettre de cette douloureuse surprise que Celso hurla :

— Je t'ai dit, sur les genoux et les mains sur la tête, tu ne comprends pas le basque ? Dernier avertissement ! La vérité ou une courte prière avant d'aller saluer le diable. Je t'écoute !

Alvaro suait à grosses gouttes et souffrait horriblement. Au diable les consignes du juge ! Il devait dire la vérité s'il voulait sauver sa peau.

L'homme qui était en face de lui n'avait plus rien de l'aimable restaurateur du port de Pasajès qu'il avait connu autrefois à la San Martial. Les mots eurent du mal à sortir mais il fallait que son cerveau occupé par l'atroce douleur retrouve un minimum de lucidité :

— Le juge Gonzalo a précipité son départ. Il m'a demandé d'exécuter une dernière mission. Je devais assassiner sa femme de la façon la plus odieuse afin de faire passer ce crime pour crapuleux.

Malgré cette douleur qui devenait intolérable, Alvaro essayait de gagner du temps pour prolonger son histoire. Oui, ajouter le paiement du crime, le vol des bijoux, l'appartement saccagé, oui, oui, il fallait que les mots sortent dans l'ordre sans les précipiter.

La suite de sa courte histoire reposait sur l'intensité verbale de ce montage en instantané. Il se redressa et ajouta : ... je ..., j'ai obéi à ses ordres et au moment où j'allais exécuter la seconde partie du plan, j'ai entendu la porte d'entrée. Je me suis réfugié dans la cuisine.

Celso l'arrêta :

— Bien, tu en as assez dit Alvaro. Tu as menti du début jusqu'à la fin. Je vais t'expliquer brièvement ce qui s'est passé dans cet appartement. Ecoute bien Alvaro et tu me diras si tu es d'accord avec cette analyse. Le juge Gonzalo que je piste depuis un certain temps car son amour pour la cause basque était trop enthousiaste, trop spontané, trop bruyant pour être crédible, est un traître. Il a rejoint le camp des factieux mais comme il subsistait un doute dans la tête de nos grands chefs, je devais enquêter pour confirmer ce qui était pour moi une évidence. Car ce Gonzalo n'était qu'un sale opportuniste qui a rejoint le camp des rebelles. Profitant de la confusion qui règne en ce moment à Irun, il n'a pas hésité. Il a assassiné sa femme pour avoir les mains libres. J'ai découvert les preuves de ce que je te raconte en bougeant le corps de sa femme. Ses ongles ont parlé, elle a compris trop tard la véritable personnalité de l'homme qu'elle vénérât. Oui, Alvaro, c'est bien le juge qui est l'assassin. Il a simplement fait appel à tes services afin que tu viennes maquiller son crime. Alvaro, tu n'as eu que le second rôle dans cette histoire.

Tu as menti mais je vais te laisser une chance de t'en sortir parce que tu es basque. Relève-toi et enfuis-toi, va expier ta trahison hors de ma vue.

– Mais, mais, je ne peux pas marcher... ajouta Alvaro !

– Dans ce cas-là, puisque tu refuses de t'enfuir, je vais t'abattre comme un chien, comme le sale traître à la cause que tu es !

Au prix d'un effort violent, Alvaro essaya de se redresser pour s'approcher de la porte située derrière lui. Dans son dos, Celso avait déjà enveloppé son arme dans le coussin et avant qu'Alvaro n'atteigne la poignée, il fit claquer deux fois le Ruby. Alvaro n'eut même le temps de comprendre que la guerre d'Espagne était terminée pour lui-aussi. Après avoir fouillé rapidement le bureau du juge à la recherche d'éventuels documents compromettants, Celso s'éclipsa discrètement. Il était arrivé trop tard et l'autre s'était enfui. Rien ne prouvait la trahison du juge. Pourtant Celso savait que cette crapule était un traître. Mais sans preuves ou sans les aveux du renégat, il aurait bien du mal à convaincre, non pas son patron qui partageait son point de vue, mais les dirigeants du PNV qui s'étaient laissés abuser. Un traître et une immonde crapule ! Pourquoi avait-il assassiné sa femme Il lui fallait retrouver au plus vite son antre cachée au fin fond de son restaurant afin de rendre compte de la tournure des événements au futur ministre de l'intérieur d'Euzkadi car pour le reste ce n'était pas bien brillant !

Guadalupe - septembre 1936

Iñigo, le policier basque devenu soldat d'Euzkadi était consterné, Irun venait de tomber aux mains des fascistes, sa ville de cœur venait d'être rayée de la carte. Les carlistes aidés de tous les bataillons nationalistes avaient fini par défaire les jeunes et courageux miliciens basques. Un mois et demi de combats acharnés contre la Légion, les *regularés* marocains, les phalangistes, l'aviation des forces de l'axe, les canons allemands, un croiseur, une véritable armée bien équipée, dirigée par le vieux colonel Beorlegui.

C'en était trop pour des miliciens harassés qui tombaient les uns après les autres. Les combats se poursuivaient à présent en direction de Fuentarabia et de Behobia.

Mola avait eu un mal fou à se défaire de ces maudits basques. Et au fur et à mesure que le temps s'écoulait, il se rendait compte qu'il perdait du temps face à cette kyrielle de généraux qui notaient tous ses atermoiements pour mieux l'écarter prochainement du commandement suprême de la rébellion.

Il voyait l'ombre grotesque du petit galicien se dessiner, elle allait finir par l'étouffer. Pourtant devant un parterre de journalistes français qui étaient venus l'interroger, il avait fait bonne figure lorsqu'il leur avait expliqué que la chute d'Irun n'était qu'une question d'heures. Il suffisait que Beorlegui s'empare des villes frontières pour couper définitivement ce lien pyrénéen naturel. Telle était la situation dramatique du Pays basque en ce mois de septembre.

*

Iñigo basé à Saint Sébastian, n'avait pas participé à ces violents combats mais il avait compris que la République avait été incapable d'organiser une défense solide face au rouleau compresseur de la sédition. La chute d'Irun était une catastrophe.

Il lui revint à l'esprit les consignes d'Ana qui avait compris que les dés étaient pipés dès le début mais il devait se battre.

Et pour arranger les choses, au moment où il s'apprêtait à quitter San Sébastian pour la Biscaye, il avait reçu l'ordre de prendre le commandement du fort de Guadalupe et d'en assurer la défense. Iñigo n'avait pas eu le choix, et il se demandait bien comment il allait sortir vivant de cette souricière.

Car il avait appris que les anarchistes asturiens venaient d'incendier Irun et qu'ils recommenceraient si Fuentarabia et San Sébastian tombaient à leur tour aux mains des rebelles.

Les deux camions roulaient en direction du fort sur la route entre San Sébastian et Fuentarabia.

Iñigo était en principe le commandant de cette escouade, foutaises car, comment pouvait-il, lui, le longiligne soldat de l'armée basque commander ces enragés, ces incontrôlés ? Il espérait secrètement négocier la reddition et sauver deux illustres commandants du corps des *Miqueletes* retenus prisonniers pour ne pas avoir accepté que l'Euzkadi se batte du côté républicain.

Mais lorsque le petit détachement parvint au fort, Iñigo comprit rapidement que la situation avait mal tourné pour les prisonniers. Accompagné des gardes et des miliciens, il descendit dans les fossés du fort, pour découvrir, horrifié, les corps inanimés des six prisonniers qui venaient d'être abattus.

Iñigo s'approcha et reconnut le capitaine et le lieutenant-colonel des *Miqueletes* qu'il connaissait moins bien. Il n'en menait pas large au moment où un des miliciens anarchistes l'apostropha violemment :

– Alors *hijo de puta*, tu les reconnais ?

Iñigo écarta brusquement le bras de l'anarchiste et lui répondit sur un ton qui le surprit lui-même :

– Non, je ne les connais pas, mais ce que je sais que c'étaient des basques comme moi et surtout des hommes. A présent ce ne sont que des morts. Tu peux le comprendre ça ? Est-ce que je t'ai traité de fils de pute ? Je suis un soldat de la République comme toi. Je me bats pour arrêter les rebelles, comme toi. Alors, la prochaine fois que tu m'insultes, je te colle une balle entre les deux yeux. C'est compris ?, tout en faisant mine de tirer son arme de service.

Iñigo n'en revenait pas de la violence de sa diatribe. Sa colère avait en fait été dictée par ce qu'il venait de voir. Il comprit à cet instant que cette maudite guerre était bien mal engagée. Il décida de bluffer car le rapport de force n'était pas en sa faveur, et il craignait pour sa vie :

– Je suis monté à Guadalupe pour diriger la défense du fort, certainement pas pour me faire insulter par des miliciens qui ne respectent rien. Si vous continuez dans ce sens, les nationalistes n'auront même pas à tirer une balle pour faire tomber l'enceinte.

Julio, le responsable de la colonne s'approcha du milicien et lui cloua le bec :

– Le lieutenant est là pour organiser la défense du fort, pas pour faire de la politique. Alberto, tu te calmes et on arrête avec ça ! Enfouissez les corps ou balancez-les à la mer. Nous sommes à vos ordres mon Lieutenant !

Iñigo venait de gagner la première manche grâce à cet individu qui avait réussi à calmer l'autre enragé mais sa situation lui paraissait bien fragile. Comme il n'y entendait rien en matière d'organisation militaire, il demanda à cet homme, le dénommé Julio, de prendre les choses en main car en bon chef de guerre, il se devait de prendre le temps d'analyser la situation avant de définir une stratégie.

Pour accréditer cette thèse, il monta au point le plus haut du fort, sortit sa paire de jumelles mais ce qu'il vit ne le rassura guère. Il devinait plus qu'il ne le voyait que les rebelles progressaient vers Fuentarabia. Côté mer, il découvrit un croiseur qui bombardait à intervalles réguliers les hauts de Fuentarabia. Guadalupe n'allait pas tarder à être la cible du vaisseau fantôme. Un avion ennemi survola la zone sans tirer une seule rafale. Iñigo en déduisit qu'il s'agissait d'une simple reconnaissance pour jauger la défense du fort.

La situation était tout simplement intenable. Iñigo demanda à Julio de mettre les batteries du fort en action. Mais de quel côté devait-il diriger le feu. Vers la mer ? Vers Fuentarabia ? Comme de son côté, Beorlegui attaquait à la fois Fuentarabia et Behobia avec des forces considérables, Iñigo repéra l'avant-garde des rebelles qui venaient dans leur direction. Leur position allait être bientôt être intenable.

Si le fort tombait, la route de San Sébastian s'ouvrait pour les rebelles. Dès que les nationalistes s'approchèrent près de la ligne de défense, les miliciens asturiens balancèrent leurs bombes incendiaires sur les assaillants pour les faire reculer. Le lieutenant Larunari-Atxeari fut impressionné par cette riposte aussi violente qu'elle fut soudaine.

Le lendemain aux alentours de midi, Iñigo constata que le fort était menacé par des pièces d'artillerie légère que Beorlegui avait fait monter en catastrophe afin d'ouvrir une brèche. Sa longue observation terminée, Iñigo se surprit à prendre des décisions. Il appela Julio afin de lui expliquer son plan :

– Dîtes à vos hommes de se préparer à partir. Il ne sert à rien de se faire massacrer sur place car les rebelles ont emmené une artillerie légère que nous ne pouvons pas détruire. Nous allons nous replier vers San Sébastian pour continuer le combat. Il faut tout d'abord que vos hommes dégagent l'entrée du fort pour permettre une sortie vers la côte. Si les rebelles nous poursuivent, il faudra les bloquer par paliers comme vous savez si bien le faire avec vos différents engins incendiaires. Ne perdons pas de temps, il ne faut pas que les rebelles encerclent le fort, ni que leurs batteries se mettent en action.

Les miliciens quittèrent le fort par vagues successives. Les anarchistes asturiens s'en donnaient à cœur joie en balançant leurs fameuses bombes incendiaires. Quelques bâtons de dynamite aussi.

Ce temps de répit permit à la petite troupe de plonger vers la côte déchiquetée. Un antique chemin de douaniers leur servirait de guide jusqu'à San Juan ou Lezo. Iñigo connaissait les lieux.

Mais contrairement à ce qu'il avait imaginé, les rebelles dirigés par quelqu'un qu'il connaissait très bien se replièrent vers Fuentarabia après avoir laissé une escouade de *régularés* garder le fort. Le lieutenant carliste descendu à Fuentarabia rendit compte de la prise du fort à son supérieur le capitaine Garcia :

– Mon capitaine, le fort est entre nos mains mais si je monte jusqu'au Jaizquibel par la route, je peux couper le chemin de San Sébastian à ces chiens d'anarchistes. Il vaut mieux les liquider avant qu'ils n'atteignent Lezo car ensuite ils sont capables de refaire le coup d'Irun et de brûler tout le Guipúzcoa.

– Bien vu mais ne poussez pas plus loin car j’attends les ordres de Beorlegui. Et il nous faut encore nettoyer les dernières poches de résistance de Behobia. L’objectif d’atteindre et de fermer la frontière est prioritaire, ne l’oubliez pas !

Iñigo continuait de s’étonner. Il ne savait ni comment ni pourquoi mais il avait l’impression de se transformer en chef de guerre. Il eut une pensée pour ses supérieurs qui n’avaient pas connu la même fortune puis une autre pour Ana. Si elle me voyait guider une troupe de miliciens anarchistes, elle n’en reviendrait pas. Julio mit un terme à ses rêveries :

– Les fascistes ne nous poursuivent pas mon Lieutenant. Ne pensez-vous pas que nous devrions remonter vers le sommet du Jaizkibel plutôt que de continuer à perdre du temps en passant par la côte ?

Le lieutenant leva le bras pour stopper la colonne, réfléchit rapidement :

– C’est tout de même risqué car nous sommes à pied et ils ont des camions !

– Ils n’oseront pas s’aventurer aussi loin, rétorqua Julio.

Même s’il n’était pas totalement convaincu par ce changement de cap, Iñigo se rangea à l’avis de l’homme qui avait décidé de le seconder. Il découvrait qu’un milicien anarchiste pouvait être autre chose qu’une bête sauvage.

– C’est risqué Julio !, il se surprit à appeler l’anarchiste par son prénom. On va essayer de prendre de vitesse les rebelles en remontant vers le Jaizkibel. Mettez-vous en colonne et surtout restez bien aux aguets. La pente est rude mais dès que nous rejoindrons la ligne de crêtes, préparez-vous au combat.

Aussi improbable que cela puisse paraître, la colonne libertaire obéissait à présent aux ordres d’un lieutenant basque. Ces fanatiques avaient fini par admettre qu’il avait pris les bonnes décisions à Guadalupe. Iñigo ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Aucun sentiment de puissance ne l’envahissait, il voulait juste sauver sa peau, le reste était superflu.

L'affrontement avec les rebelles eut bien lieu sur les hauteurs du Jaizkibel. Le propre beau-frère d'Iñigo, Carmelo, lança ses *requetés* mais les miliciens asturiens étaient de redoutables combattants. Ils n'avaient peur de rien, ni de la mort ni de leurs ennemis.

Les jeunes carlistes qui avaient pris un moment l'avantage, refluèrent vers les camions. Carmelo leur ordonna de repartir à l'attaque mais les anarchistes étaient aussi de très bons tireurs. Le combat tourna à l'avantage des miliciens qui prirent le camion d'assaut.

Mais avant de battre en retraite le carliste ordonna une ligne de feu pour protéger leur manœuvre, il hurla : Feu à volonté ! Une balle ricocha sur une pierre et foudroya Iñigo qui s'écroula. Les carlistes finirent par se débander. Celestino s'approcha d'Iñigo et appela Alberto :

– Alberto, viens voir, le lieutenant est mal en point. On va le laisser là, ça ne sert à rien de s'encombrer d'un prochain mort.

– Désolé Celestino, mais on le descend à Lezo. N'oublie pas qu'il nous a sauvé la mise depuis qu'il est arrivé. On l'emmène, on lui doit bien ça !

– Pas très logique ton attitude. L'autre jour tu voulais lui faire la peau et maintenant tu joues les nounous.

– Cela n'a rien à voir. L'autre jour, j'ai bien vu qu'il faisait partie de la même bande que les autres allongés mais aujourd'hui maintenant je sais que contrairement aux autres, il ne s'est pas trompé de camp.

Iñigo ayant perdu connaissance, les miliciens le hissèrent dans le camion. Les derniers défenseurs de Guadalupe descendaient se battre à San Sébastian. Les rebelles contrôlaient la frontière. Mola avait gagné la première partie mais à quel prix. Deux de ses principaux colonels étaient mortellement blessés. Beorlegui se mourrait aussi ...

Celso avait reçu l'ordre de rester sur place après la chute totale du Guipúzcoa. Un véritable désastre, une déroute malgré une résistance héroïque. Mais comment se battre contre un ennemi supérieur en hommes et en matériel ?

Il devait à présent jouer son rôle de restaurateur opportuniste qui a changé de camp après avoir constaté que le vent a tourné. Pour ne pas perdre son amour d'une vie, sa chère Paquita, il avait transgressé une règle d'or. Il lui avait avoué qu'il devait adopter cette attitude au nom des intérêts supérieurs de la nation basque. Ce fut une période terrible car tout s'effondrait autour de lui et pourtant il devait continuer à acheter du poisson, à cuisiner et à servir des criminels ou des traîtres qui avaient conquis son pays.

*

Dans son QG de campagne, qu'il avait établi dans une ferme, Mola fumait une énième cigarette pour calmer ses nerfs. Entrant dans une colère noire, il balaya d'un revers de la main son bureau ; la carte d'état-major et le cendrier s'envolèrent. Quelqu'un tapait à la porte, des petits coups discrets.

– Entrez !, hurla le général, oui, Garcia !, c'est pour quoi ?, ajouta-t-il en dévisageant le pauvre soldat qui lui servait d'ordonnance.

En découvrant l'état de la pièce, ce dernier regrettait son audace. Il ne savait plus ni quoi faire ni quoi dire depuis que les petits yeux méchants cachés derrière les épais verres de myope du général l'hypnotisaient. Il osa un pitoyable :

– Excusez-moi, mon général, dit-il en se mettant au garde à vous, j'ai entendu un fracas dans la pièce à côté et je me suis demandé si tout allait bien.

Mais Mola y Vidal qui n'avait que peu de considération pour ses subordonnés, répliqua avec mépris :

– Garcia, vous n'êtes pas une nounou que je sache ! Je vous rappelle que vous êtes un soldat, alors évitez de me faire perdre mon temps. N'oubliez pas de convoquer les colonels de la Verna et Lobo. Ici même.

Après la prise du Guipúzcoa, Mola aurait dû jubiler et pourtant il était en rage. Il venait de perdre Beorlegui lors de cette infernale bataille. La résistance de ces maudits basques lui avait fait perdre un temps précieux et un crédit énorme auprès des autres généraux putschistes. Tout son corps malingre fut pris de tremblements qu'il n'arrivait pas à calmer. Il venait de comprendre que le général Franco, l'homme qui avait hésité jusqu'au dernier moment à les rejoindre, l'homme qui aurait pu tout balancer aux politiques pourris de la République s'ils n'avaient pas été aussi stupides, venait de supplanter El Director, l'illustre général Mola. Et ça il ne pouvait le supporter.

Car lui, le général Emilio Mola, avait été le cerveau de ce complot. Or, il redoutait que Franco ne s'envole au firmament fasciste car rien ne semblait arrêter son irrésistible ascension. Malgré son écrasante victoire sur le front Nord, Franco l'avait à peine félicité. Oui !, ce fourbe avait pris les choses en main. Il lui avait annoncé tranquillement qu'il suspendait les opérations dans le Nord à présent que la frontière était coupée.

Pourquoi ? Tout simplement pour concentrer le maximum de troupes avant de les lancer à l'assaut de la capitale de l'Espagne, Madrid.

Et l'autre s'était permis de lui donner des ordres. Et lui, général Mola, lui, El Director s'était exécuté.

Mola n'en revenait toujours pas !

Sans se départir de son sourire de carnassier, son homologue qui le considérait à présent comme un simple subalterne lui avait tranquillement expliqué sa stratégie.

El Director venait de comprendre que le galicien était un véritable faux-cul mais il était trop tard. Après la mort de Sanjurjo, Mola s'était déjà vu en Caudillo. Mais après leur dernière entrevue, il avait pris conscience que le rêve ne réaliserait jamais. Il rabâchait, déroulait le canevas de ces derniers jours, cherchait la faille, et moins il trouvait.

Où avait-il fauté ? Il sanglotait, oui, Emilio Mola pleurait !

Il n'épouserait jamais le destin national qu'il lui était dévolu, il ne resterait qu'un personnage secondaire alors que toute l'organisation de la croisade militaire était de son fait ! Non, non, et non !, hurla-t-il, Comment ai-je pu me faire avoir par ce paltoquet au petit ventre rebondi qui m'a volé la réussite du pronunciamiento ?

Des larmes embuaient ses lunettes de myope. Franco avait pris la tête de la révolution nationale. Depuis, il dirigeait les opérations militaires. Il avait mis les autres généraux putschistes dans sa manche. Et il les commandait car ils avaient confiance en lui. Mola finit par essuyer ses lunettes puis il alluma une nouvelle cigarette. Il se posa pour réfléchir. Bizarrement, il compara sa situation à celle de l'ancien ordonnateur de l'armée rouge, le feld-maréchal Trotski qui tomba lui aussi dans les rets du médiocre Staline. Certes le vieux soldat pourchassé par la police politique de Staline se répandait en calomnies contre la croisade nationaliste mais il jetait aussi le discrédit sur le camp républicain à qui il reprochait ses atermoiements, son manque de discipline et le peu d'écoute de ses conseils avisés.

Mais qui s'intéressait encore aux commentaires de l'ancien dictateur rouge en ces temps de misère ? Après cette introspection lucide, Mola en vint à se demander si à la fin de la croisade, après la victoire du camp nationaliste, il ne devrait pas s'exiler lui aussi ?

Mola avait conscience que son côté Grand d'Espagne nuisait à sa popularité. Il n'ignorait pas cette règle d'or qui veut que le peuple préfère les médiocres aux génies car il se reconnaît dans ces personnages, comme par exemple ce dictateur italien dont il détestait les gesticulations de pantin désarticulé.

Le grand Emilio le trouvait pitoyable. Il s'était toujours refusé d'adopter des attitudes de diva pour mieux séduire la populace. Mola continuait de s'interroger. Pourtant, tout s'était parfaitement déroulé dès le début de la rébellion. Dans une opération d'une telle envergure, à la vie, à la mort, ce sont les premiers jours qui comptent. C'était certainement lors de la phase incertaine qui avait suivi que le fade galicien avait déplacé ses pièces maîtresses, sans faute de goût.

Lorsque ils s'étaient retrouvés à la tête du complot nationaliste, sur l'échiquier militaro-politique, Franco avait progressé alors que lui, Mola stagnait dans le Nord de l'Espagne par la faute de ces maudits basques. Puis le galicien avait conclu un accord décisif avec le Führer qui lui avait assuré le fameux pont aérien entre le Maroc et l'Espagne afin de rapatrier ses légionnaires et ses *tercios* de Maures.

Enfin, Franco, ce diable d'agnostique, avait bluffé le pape en épousant la cause de Dieu, de son fils et des saints qui les accompagnent !

Mola ressassait, mais pourquoi avait-il fait allégeance à ce général à la voix de fausset lorsque ce dernier l'avait remercié pour sa victoire dans le nord de l'Espagne ?

Depuis ce jour, Franco assumait son destin et celui de l'Espagne comme tous les illuminés de tous bords qui pensent qu'un homme peut s'inscrire au-delà de la vie d'un pays. Mola était fini. Au diable, ses retentissantes victoires au Nord. Mola avait peur, oui, tout simplement peur. Franco était un prédateur sous ses airs de moine gras comme un cochon. Et pourtant c'était à lui et à lui seul que la République s'était adressée pour essayer de la sauver, lui, général Mola, El Director !

Franco avait basculé dans le camp nationaliste au dernier moment et aujourd'hui rien ne semblait arrêter son irrésistible ascension. La moustache qui barrait son visage poupin était à l'évidence celle d'un grand guide fasciste européen comme la moustache ridicule du nazi autrichien ou celle plus lourde du paysan géorgien qui ne valait guère mieux. Voilà les stupides réflexions que le cerveau déréglé de Mola déversait à intervalles réguliers. Il était temps qu'il se ressaisisse.

Son ordonnance interrompit l'analyse en tapant à la porte. Mola se dirigea vers une glace pour remettre en place sa silhouette guindée avant de beugler : entrez !

Garcia poussa la porte et introduisit les colonels de la Verna et Lobo qui, après la mort de leurs prédécesseurs lors de la conquête l'Euzkadi, s'étaient brusquement élevés au firmament carliste. Après les saluts réglementaires, Mola les invita à s'asseoir :

– Bien, messieurs, la bataille a été rude mais nous avons fini par triompher. Même si nous avons une pensée pour ceux qui ont payé cher cette victoire, nous devons la fêter afin de montrer à ces chiens de basques qui nous sommes. Je vous invite ce soir dans un restaurant de San Pedro. Rendez-vous dans dix minutes, Garcia nous conduira. Pas d'objections ?

Les deux colonels se levèrent et claquèrent un respectueux garde-à-vous, avant de se retirer. Mola chassa ses sales idées de sa tête. Il avait envie de se régaler. Il avait demandé à Garcia de lui dénicher un bon restaurant mais surtout un restaurant où les patrons n'avaient pas d'état d'âme.

Quelques heures plus, l'ordonnance garait la voiture dans le quartier San Pedro. Mola et ses deux colonels descendirent de la voiture. Mola demanda à Garcia de se tenir sur ses gardes et de le prévenir à la moindre alerte. Puis il se redressa, arrangea son uniforme et se dirigea vers le restaurant. Il poussa la porte et entra dans une des meilleures auberges des environs. C'était le restaurant de Celso !

Lorsque la porte d'entrée eut fait son demi-tour classique, Paquita qui était à l'intérieur faillit s'évanouir en voyant entrer la fine fleur du commandement de l'armée rebelle même si elle ignorait tout de l'identité de ces militaires. Elle ne savait pas quoi dire et elle restait là, pétrifiée. Les trois hommes ne bougeaient pas, ils attendaient eux aussi que quelqu'un intervienne.

Celso prit rapidement les choses en main tout en se demandant pourquoi Mola, ce général putschiste était entré dans son restaurant avec ses deux sbires. Mais comme ils étaient très légèrement armés, il se doutaient qu'ils venaient tout simplement diner.

Celso s'approcha d'eux, leur souhaitant la bienvenue :

– Avancez messieurs, je vous en prie et choisissez la table qui vous convient. Vous savez je n’attendais pas beaucoup de monde ce soir, tout en courbant sa longue silhouette avant de les diriger solennellement vers la table centrale du restaurant.

Il avait compensé la peur panique de sa femme qui aurait pu mettre la puce à l’oreille de ses pires ennemis, en irradiant son visage de ce sourire tout empreint de bonté. D’un sourire enjôleur, le plus naturel possible, il avait réussi à rétablir la situation. Il poursuivit :

– Désirez-vous un bon vin avant de commander, mon général ?

Mola y Vidal le regarda d’un air bizarre. Tiens, se dit-il, notre restaurateur connaît mon grade. Est-il de notre côté, pour rester ouvert, après le déluge de feu que nous avons asséné à ces maudits basques ? Ou comme tous ces commerçants, va-t-il dans le sens du vent tant que l’argent entre dans son bas de laine ? On va voir sa réaction en lui demandant ce qu’il lui reste à manger. Ses réponses vont m’éclairer.

– Apporte-nous ton meilleur vin ! Nous souhaitons fêter ce soir, la victoire de mes troupes. Instantanément, Celso lui répondit :

– J’ai de grands crus français, mais je pense qu’un excellent vin de Navarre vous fera plaisir, ..., il s’accorda un temps de respiration avant d’ajouter, à double titre mon général, parce qu’il vient de Navarre et parce qu’il est excellent.

– Va pour ton vin de Navarre et dis-nous avec quoi tu vas nous régaler.

Celso rejoignit la cuisine et mit un doigt sur sa bouche pour signifier à son adorable femme qu’il prenait les choses en main. Mais Paquita, cette incorrigible bavarde, ne put s’empêcher d’ajouter :

– Mais comment peux-tu parler à ces assassins ?

Celso lui expliqua brièvement la situation tout en débouchant une bouteille de Rioja qu’il transvasa dans un pichet à vin :

– Très vite, aujourd’hui nous sommes des restaurateurs neutres qui allons donner à manger à des vainqueurs. N’oublie pas qu’Iñigo a besoin de repos.

Il faut donc que cet évènement ou cet épisode se passe au mieux. Laisse-moi faire, même si Mola est loin d'être un imbécile ...

– Mola? Le général Mola ? interrogea Paquita incrédule.

– Oui, Mola accompagné de deux colonels de l'armée rebelle. Il est loin de se douter que nous jouons une partition mais à la moindre faute, il nous arrêtera sur le champ. Avec en prime une balle pour chacun. Tu files en cuisine, tu respirez un bon coup et je ne veux plus te voir en salle. Je t'appellerai pour saluer nos hôtes, oui, car à partir de cet instant, ce sont nos hôtes.

Celso revint en salle, déposa les verres, servit le général et attendit que ce dernier donne son avis avant de remplir les verres de ses subalternes.

– Excellent ton vin, d'où vient-il ?

– Des caves d'Olite, mentit effrontément le restaurateur, en accompagnant sa réponse d'un large sourire mâtiné d'un zeste d'hypocrisie commerçante, comme pour bien signifier au général qu'il était avant tout un restaurateur.

Et Mola interpréta ce sourire comme l'espérait Celso.

– Sers-nous ton nectar afin que nous trinquions à la victoire de l'Espagne. Souhaites-tu nous accompagner *camerero* ?

Le piège était grossier. Sans aucune hésitation, Celso répondit :

– C'est un grand honneur que vous me faites là, général ! Je ne sais pas si je suis digne de vous accompagner.

– C'est jour de fête, alors trinquons à la victoire d'aujourd'hui et à celles de demain.

Le général Mola se leva et les deux colonels firent de même. Celso avait rempli son verre. Après avoir entendu son pire ennemi débiter les sornettes habituelles des putschistes, sans aucune hésitation, il trinqua avec les trois hommes. Puis il leur proposa un repas simple, à base de poissons en entrée et de charcuteries, Celso réfléchissait, tout en alignant les piquillos et les anchois autour des grosses crevettes qui lui restaient, avant de passer les assiettes à Paquita afin qu'elle arrange la présentation. Pourrait-il abattre l'état-major carliste dans son restaurant ?

Non, car la présence d'Iñigo empêchait tout acte de révolte. Mais si le *Miquelete* devenu *Gudari* n'avait pas été là, est-ce qu'il en aurait de même ?

Celso eut des doutes qu'il balaya sur le champ. Il revint vers les fourneaux et fit sauter la poêle deux ou trois fois pour faire rissoler les pommes de terre de tous les côtés. Puis il confia le plat principal à Paquita avant de revenir en salle.

– Cela vous a plu, mon général ? demanda-t-il sans se soucier des deux colonels.

– Oui, c'était très bon, répondit le général qui n'avait mangé de si bonnes choses depuis que la guerre avait débuté. Peux-tu nous mettre une autre bouteille de cet excellent vin de Navarre ?

– Mais bien-sûr mon général, je suis impardonnable, je vous apporte ça tout de suite. Pour les plats, il faudra patienter un peu afin que ma femme finisse de cuire le tout. Je vous ai préparé une assiette de ma spécialité, qui a fait la renommée de ce restaurant.

Ce qui était totalement faux puisque la spécialité de Celso était le poisson. Là, il avait préparé une assiette à base de confit de porc et de jambon. Il ajouterait deux œufs en accompagnant le tout de patates sautées à l'ail et de *gundillas* légèrement poêlés. L'heure était bien avancée et il n'avait pas commis de fautes majeures.

Il lui semblait même que Mola était moins nerveux qu'au début du repas mais il fallait rester sur ses gardes. Il n'oubliait pas ce cher Iñigo qui récupérait tout doucement de son double traumatisme.

Il ouvrit une seconde bouteille de Rioja et la versa dans un autre pichet avant de recommencer ce dangereux balai où le moindre faux pas le ferait basculer dans le néant, lui et toute la famille présente à Pasajès. Après avoir avalé un dernier café arrosé, les trois militaires, se levèrent et saluèrent Paquita et Celso. Mola s'approcha de Celso, le fixa intensément et plongea son regard délavé de myope dans celui de Celso. Hélas, il ne put empêcher son regard de se durcir, ressentant une haine soudaine et incontrôlée à l'encontre du général putschiste qui avait attaqué puis massacré son pays.

Le général perçut ce flash mais il n'eut pas le temps de l'analyser car Celso se reprit dans l'instant :

– J'espère que le repas vous a plu. La guerre est loin d'être terminée, un court moment de répit avant de repartir au feu !

– Oui, c'était parfait mais le devoir nous attend, ces maudits basques ne sont pas encore entièrement vaincus.

Celso hocha la tête sans renchérir. Le général salua Paquita qui le lui rendit à son tour. Emilio Mola se demandait qui était ce drôle de tavernier ?

Comment savait-il qu'il était général ?

Il le connaissait, c'était évident.

Alors ami ou ennemi ?

Emilio Mola penchait au début pour une stricte neutralité mais il sentait que l'homme qui cachait une certaine désinvolture derrière son tablier bleu était un farouche adversaire des nationalistes.

Il en était certain lorsqu'il pénétra dans la voiture qui le ramenait à son QG. Dès que l'occasion lui en serait donnée, il diligenterait une enquête sur cet étrange restaurateur, trop honnête pour être crédible, dans sa neutralité bienveillante.

*

Celestino Guevara se leva discrètement et s'en vint rejoindre Celso au milieu de la salle du restaurant. Le journaliste français ne s'était pas caché, il avait écouté les inepties débitées par les trois militaires.

Si les trois fascistes l'avaient questionné sur sa présence insolite dans ce restaurant, il leur aurait présenté sa carte de presse. Il n'avait jamais été inquiet, nerveux certes mais pas inquiet. Il savait que les fascistes n'étaient pas tous des imbéciles, et Mola ne pouvait se permettre ce genre d'incident diplomatique en malmenant un journaliste étranger, le galicien ne l'aurait pas supporté.

Celestino prit la carafe de vin et s'approcha de Celso. Il servit un verre, but une gorgée, et lui dit en lui montrant la carafe :

– Alors comme ça cher ami, on sert du Rioja à la place d'un Navarre et ces abrutis de militaires n'y ont vu que du feu. Décidément, ils n'ont aucun goût et leur idéologie à deux balles ne s'acoquine qu'avec le meurtre.

Pour faire retomber la pression après cet exercice sans filet, Celso sourit au journaliste. Il se crispa dans la minute qui suivit lorsque Celestino toujours aussi provocateur, crut bon d'ajouter :

– Et comment va notre soldat basque arrivé en si piteux état dans ton auberge don Celso ?

Les traits de Celso se durcirent mais il ne se déroba pas. Il répondit du tac au tac :

– Il va mieux monsieur le journaliste communiste trop curieux et nous en resterons là, n'est-ce pas ?

Puis dans la seconde qui suivit, Celso décida de faire la paix :

– Paquita, porte-nous une bouteille de faux Navarre, que je trinque, peut-être une dernière fois avec notre ami journaliste.

Puis il se tourna vers Celestino Guevara :

– J'ai bien noté ta remarque et j'en assume les risques mais il va falloir prendre des mesures avant que toute la zone soit bouclée. Je te remercie tout de même car tu aurais pu tout faire basculer.

– Je n'en avais rien à foutre de ces guignols. Je crains pour le peuple espagnol, point. Les fascistes sont des tarés. Ils tuent père et mère pour filer le pouvoir à un guide aussi monstrueux que ses petits soldats, et qui va le leur confisquer jusqu'à sa chute car chute il y aura. Mais dans mon camp, les choses ne sont pas plus claires. Et comme le peuple a été massacré, muselé, mis aux fers, seuls les mous ou les moutons vont s'en sortir. La guerre industrielle que nous avons expérimentée en France il y a vingt ans de cela lors de la dernière boucherie va laisser sur le carreau bien des innocents. .

Et il tendit le verre en direction de Celso. Quoi dire de plus ? Celestino goûta le vin et le trouva délicieux.

– Et toi que vas-tu devenir ? Journaliste ou combattant dans les Brigades Internationales qui s'annoncent ?

– Journaliste ! Un alcoolique dont les mains tremblent ne peut tenir une pétoire. La guerre, ce n'est pas mon truc. Je vais essayer de couvrir les événements du Nord et voir si mon canard me rapatrie.

– Alors bonne chance !

Les deux hommes trinquèrent en attendant la suite des événements.

La guerre totale en Euzkadi

Iñigo était encore sous le choc. Certes il était toujours en vie mais c'était un véritable miracle. Lorsqu'il s'était réveillé chez Paquita et Celso, il ne se souvenait plus de rien. Un véritable trou noir. Puis avec l'aide de Celso, il reconstitua son parcours.

Guadalupe, les *Miqueletes* assassinés, la colonne anarchiste, les carlistes, le repli vers le Monte Jaizquibel, l'affrontement, Julio et puis le choc, une brûlure instantanée puis un voile noir.

Celso lui avait raconté comment toutes les villes frontières du Nord étaient tombées. San Sébastian était aux mains des nationalistes. Il fallait fuir. Par chance, Celso avait réussi le tour de force de le faire évacuer par la mer grâce à un pêcheur. Iñigo, le doux rêveur s'était transformé en chef de guerre même s'il n'en tirait aucune fierté. Il était en vie et c'était déjà une chose qu'il devait assumer car il était toujours tiraillé entre son amour pour Ana et le service qu'il devait à la nation basque. Oui, car depuis le mois d'octobre 1936, l'Euzkadi avait un Président, Euzko Jaurlaritzako Lehendakaria.

C'est Celso qui lui avait annoncé la nouvelle sans lui révéler les liens qu'il avait avec ce personnage. Après tout, Celso était un politique et Iñigo un simple militaire. Et tout bon militaire se devait de se conformer aux ordres sinon il virait dans le camp des factieux et des fascistes comme le traître Mola.

Sa convalescence arrivant à son terme, il devait reprendre le combat. Un jour, la Mère supérieure vint le prévenir qu'une ordonnance l'attendait au parloir.

Après avoir fait ses bagages, l'Alférez Iñigo Larunari-Atxeari salua les sœurs qui l'avaient soigné pour laisser la place au Teniente Larunari. Quelques heures plus tard, il parvint au centre de formation des bataillons basques où l'attendait le Comandante Iturriotz :

– Larunari, je suis heureux de vous voir !, lui dit-il en s'attardant sur la large cicatrice qui barrait le front de son subalterne. Je sais par où vous êtes passé. Vous êtes de retour parmi nous et c'est le plus important. Je ne vous brosserai pas un tableau de la situation car l'heure presse et j'ai une mission à vous confier. Le Guipúzcoa est en grande partie perdu, l'Alava est aux mains des carlistes, le front est stabilisé aux frontières de la Biscaye. Antonio Aguirre a demandé à l'état-major de préparer une vaste offensive sur Villeréal de Alava car cette ville se trouve à un carrefour stratégique. Si nous faisons sauter ce verrou, la route de Vitoria peut être reprise aux carlistes.

Iñigo écoutait le commandant en essayant en même temps d'analyser la situation. Elle n'était pas brillante. Son pays avait été conquis. Sa ville natale était occupée par les carlistes. Et même si tout le monde louait son courage, Iñigo était inquiet car il avait constaté l'évidente supériorité militaire des troupes rebelles. Au sol, les forces nationalistes étaient mieux armées, les avions de reconnaissance étaient italiens ou allemands.

Quant à la marine soi-disant restée fidèle à la République, Iñigo avait bien vu que le vaisseau basé près du Jaizquibel les avait longuement canonnés. Les basques, les miliciens, les jeunes, tous avaient du courage à revendre mais dans une guerre fratricide à la vie à la mort cela s'avérait bien insuffisant. Le commandant Itrurriotz interrompit la réflexion d'Iñigo :

- A quoi pensez-vous Larunari ?
- Je réfléchissais et je ...

Le commandant qui ne voulait pas se lancer dans un débat sur la pertinence de la stratégie définie en haut lieu coupa sèchement Iñigo et aborda la mission qu'il comptait lui confier :

– Bien ! Vous êtes encore trop faible pour diriger un bataillon de soldats. Je vais vous envoyer former des bataillons de réserve car la guerre risque d'être longue. Car jamais, vous m'entendez !, jamais nous n'abandonnerons la Biscaye à l'ennemi.

Il se calma et annonça la suite : je vous envoie à Elgueta, vous allez former un bataillon basque composé majoritairement de syndicalistes de la CNT.

– Pardon ? demanda Iñigo

– Oui, une formation basque mais composée de syndicalistes anarchistes pour la plupart !

– Mais pourquoi moi ?

– Allons Larunari, vous le savez très bien, ces gens-là sont incontrôlables. Et même s'ils se battent à nos côtés, ils se contrefichent de l'Euzkadi. Or, depuis votre intervention dans la défense du Jaizquibel, ils vous connaissent et ont peut-être même confiance en vous. Et puis ne discutez pas, ce sont les ordres. Moi-même je ne fais qu'appliquer ceux que j'ai reçus.

– Bien, mon commandant mais j'ai tout de même une requête personnelle à vous adresser.

– Allez-y, je vous écoute.

– Je souhaite être accompagné par un certain Julio, un asturien, qui m'a sauvé par deux fois la vie. Il a une autorité naturelle auprès de ses compagnons.

– Requête acceptée, je vais le faire chercher dans les bataillons des syndicalistes et je vous l'envoie. Vous pouvez disposer.

Iñigo salua et se retira. Il se demandait bien à ce moment-là, pourquoi dans cette foutue guerre qui avait placé l'Euzkadi de son cœur dans le mauvais camp, il se trouvait mêlé à une population qu'il détestait de par son éducation. Des anarchistes !

Loin de son Guipúzcoa natal, Iñigo se trouvait à présent en Biscaye à la frontière de l'Alava. Les bataillons basques s'apprêtaient à livrer bataille avec deux objectifs stratégiques : ouvrir la route de Vitoria à Bilbao et rompre l'enveloppement de la poche biscayenne. Bataille qui s'annonçait décisive pour l'avenir du Pays basque.

La mission d'Iñigo consistait à reprendre l'Autza Bizkargia que tenaient les brigades navarraises. Position inexpugnable qui servait de tour de contrôle aux fascistes qui surveillaient les alentours de Vitoria. Il commandait trois bataillons basques de confession anarchiste.

Le Bakounin était dirigé par Julio, l'inséparable Julio. L'anarchiste asturien ne se battait pas pour l'Euzkadi, il se battait contre les fascistes. Et il arrivait à marier ses convictions avec la direction d'un bataillon d'ouvriers basques pour la majeure partie affiliés à la CNT.

Le Neztor Makno, du nom du révolutionnaire ukrainien qui venait de décéder trois ans plus tôt à Paris après avoir été trahi par les bolcheviks et abandonnée par ses propres amis anarchistes, était dirigé par Julian Zarautz. C'était un ancien ouvrier métallurgiste biscayen qui possédait un charisme évident pour diriger une troupe réfractaire à toutes les notions de commandement et d'obéissance.

Enfin l'Izaak Zubizka, du nom du médecin anarchiste basque que les nationalistes avaient assassiné au tout début de la guerre d'Espagne, était dirigé par Ramon San Martin. C'était un prolétaire basque doté d'une force herculéenne qui détestait à la fois les basques mais aussi toutes les factieux républicains comme il les appelait.

Bien évidemment le commandement basque avait envoyé ces troupes suspectes sur une mission délicate avec une idée politique claire en tête. Si ces incontrôlés parvenaient à faire sauter le verrou de Vitoria, cette branche libertaire de l'armée basque ressortirait affaiblie.

Les dirigeants sociaux-démocrates basques ne concevaient pas que des basques puissent avoir des sympathies pour ces idéologies inadaptées puisque le peuple basque avait reçu en héritage une véritable connivence avec Dieu.

Alors que venaient faire ces délires de liberté et d'égalité dans un monde structuré, édifié par la main du créateur ?

Sur le terrain, la noria de camions avait déposé les trois cents hommes au col Elgeta, au pied du sommet occupé par les rebelles. Iñigo demanda à ses chefs de bataillons de déléguer à leurs subalternes l'organisation et la garde du campement afin de se retrouver au plus vite à son poste de commandement.

Enfin, poste de commandement était un bien grand mot, Iñigo voulait juste faire le point sur le plan de marche qu'il avait imaginé. Même si cela lui paraissait cohérent, il avait besoin de l'assentiment de ses trois chefs de bataillons. Deux heures plus tard, il prit la parole :

– Bien, allons à l'essentiel. Notre mission est claire. Nous devons reprendre l'Autza Bizkargia, et en chasser les navarrais ...

– Les fascistes !, mon Lieutenant, les fascistes ! l'interrompt Ramon.

– Au-delà des mots et cela m'importe peu, évitez de m'interrompre Ramon San Martin, vous aurez de quoi faire de la rhétorique un peu plus haut dans la montagne. J'ai une mission, vos commentaires politiques ou philosophiques, vous les gardez pour vous., ajouta-t-il d'un ton excédé

Après cette mise au pas du plus rebelle de ses chefs de bataillons, Iñigo s'arrêta, tira une longue bouffée de sa cigarette et reprit calmement :

– Bien, dès ce soir, vous me trouvez une escouade de cinq soldats pour aller en repérage jusqu'au col. Je veux savoir où se trouvent exactement car si les fascistes occupent le col à la sortie de la forêt, il faudra les y en déloger. Dans le cas contraire, le bataillon Bakounin installera la mitrailleuse Hotchkiss en direction du sommet. Je réserve la Maxim pour la défense au sommet. Vous, San Martin, avec le Izaak Zubizka, vous contournez la montagne en empruntant une piste juste au-dessus de la cascade. Parvenus au pied de la paroi sommitale, vous lancerez vos meilleurs mendigoxale à l'assaut de la partie vertigineuse, là où ils ne nous attendent pas.

Quant à vous Zarautz , vous aurez la tâche la plus compliquée puisque vous allez prendre d'assaut le sommet sous le feu de l'ennemi. Mais je serai avec vous et je compte sur les hommes de Julio pour faire baisser la tête aux ... fascistes. Pas de questions pour ce soir ? Vous envoyez immédiatement le commando en reconnaissance et vous venez me rendre compte. Exécution !

Iñigo avait un mal fou à parler normalement à ses chefs de bataillons, à les tutoyer. Il ne pouvait se départir de cette arrogance aristocratique que sa caste de nantis lui avait laissée en héritage.

Il n'était pas à l'aise sauf avec Julio qui lui avait sauvé la vie alors il jouait à fond son rôle de chef de meute. Il avait alors décidé de prendre les rênes de la colonne la plus exposée au feu afin de montrer à tous ces soldats politiques qu'il était autre chose qu'un soldat d'opérette. Il redoutait que sa vie s'arrête sur les pentes de l'Autza Bizkargia. Alors, pour se donner du courage, il ouvrit la fameuse bouteille de Cognac espagnol et but cul sec deux petits verres. La chaleur de l'alcool lui fit un bien fou. Il s'en servit un troisième et le sirota. Les premiers effets de l'ivresse lui donnèrent du courage.

Quelques heures plus tard, il reçut de bonnes nouvelles du commando de retour de reconnaissance.

Non, les fascistes n'occupaient pas le col.

Oui, ils avaient aperçu de la lumière au sommet.

Non, les fascistes ne se doutaient de rien.

Oui, ils pouvaient disposer.

Après avoir salué et renvoyé ses chefs de bataillons, Iñigo, titubant légèrement n'eut même pas le courage d'ouvrir son cœur à Julio et préféra se retirer pour essayer de dormir.

Mais le mauvais alcool qu'il avait ingurgité commençait à faire son œuvre. Une désagréable sueur accompagna son état d'ébriété. Son rythme cardiaque s'accéléra et le sommeil pointa aux abonnés absents. Iñigo se rendait compte que ce remède n'en était pas un.

Il tenta de se persuader que l'alcool, malgré les horribles brûlures qui torturaient son estomac, était la meilleure posologie pour affronter ces situations absurdes qui voient des gens jouer avec la mort afin que des marionnettes puissent tirer les ficelles et toujours au nom d'une bonne cause, la leur. Iñigo sentait que le sommeil avait désormais décidé de le fuir alors qu'il réfléchissait à tous ces jours passés en ordre de bataille. Il se demandait pourquoi la vie de cette Espagne-là valait la peine de jouer avec la mort ?

Sa tête tournait, il suait de cette sueur âcre qui vous saisit et ne vous lâche plus. Il finit par se lever pour aller se resservir un nouveau verre. Soigner le mal par le mal. C'était stupide, Iñigo en avait conscience mais il allait au bout de sa logique d'ivrogne d'un soir.

Tu es un lâche Iñigo se disait-il, tu fais le brave devant ces soldats qui vont mourir pour des causes incompréhensibles ou stupides.

Puis ces avortons laisseront les vainqueurs décider à leur place.

Certains d'entre eux allaient mourir.

Pour un Euzkadi bien mal en point !

Même schéma dans le camp adverse !

Les navarrais pour leur Patrie, leur Dieu et leur Roi !

Et au milieu de cette lutte : des anarchistes s'apprêtaient à mourir pour défendre la liberté d'une République qu'ils exécraient.

Décidément Iñigo commençait à faire des progrès, il arrivait à décoder leurs billevesées existentielles.

Et toi Iñigo, vas-tu mourir ou vas-tu vivre ?

Pour qui, pourquoi ?

Et tes enfants et Ana ?

Oui, comment faire ?

Ça tournait sec !

Il se recoucha, ferma les yeux, tira la couverture.

Par chance, une brise glaciale caressa son visage brûlant.

Le sommeil finit par le rattraper, abruti qu'il était par un trop plein d'alcool.

Au petit matin, un soldat vint le sortir de sa torpeur le délivrant de ses cauchemars. C'était l'heure d'aller vers le néant. La tête explosée, les tempes résonnant de battements sauvages, une barre lui traversant la boîte crânienne. Il décida de réagir. Non pas en avalant son breuvage préféré mais en faisant jouer ses prérogatives de chef. Il s'invita à la cantine et se jeta sur un café noir sans demander son reste. Iñigo était tombé bien bas. Une véritable déchéance physique et morale. Et il fallait encore aller jouer avec la mort.

Direction l'Autza Bizkargia. La troupe se mit en marche. Une escouade d'éclaireurs précédait les trois bataillons. Suivait le Bakounin puis les deux autres à des distances de sécurité respectables.

La pente dans la forêt était infernale et les lacets serrés se succédaient sans laisser de répit aux soldats. Deux forces de la nature comme ils en existaient un grand nombre dans ce pays portaient les deux lourdes mitrailleuses. Le gudari basque était jeune, sportif ou montagnard.

L'anarchiste politisé qui avait appris la lutte des classes dans les entreprises basques dirigées par la bonne bourgeoisie basque avait une grande foi dans la lutte antifasciste. Il avançait sans souci sur ce maudit sentier escarpé. Seul Iñigo souffrait le martyr au milieu de cette colonne qui se déployait tel un boa géant sur les pentes infernales de l'Autza Bizkargia. Parvenus au col Igartuia, le Bakounin se mit en position de combat couvrant ainsi l'avancée des deux autres groupes. Julio interpella Iñigo :

– Le commando poursuit son repérage jusqu'à l'arrivée des pâturages. Là, nous marcherons à découvert jusqu'au col Larain au pied de la montée finale. Si nous ne trouvons pas de fascistes et si l'attaque générale n'a pas été divulguée, je ne pense pas que l'affrontement ait lieu avant la partie sommitale.

La remarque de Julio choqua Iñigo

– Parce que tu crois Julio que le plan d'attaque généralisé aurait pu être communiqué au camp adverse. Mais nous sommes basques tout de même.

– Justement ! Les autres en face sont basques aussi. Alors sauf votre respect camarade chef Iñigo Larunari, ajouta-t-il moqueur, pour bien signifier à cet officier que les anarchistes se contrefichaient des conventions fussent-elles militaires, nous n’avons aucune confiance dans les élites basques. Elles se sont trop compromises avec leurs anciens alliés carlistes d’hier pour que leurs vieilles connivences tombent d’un seul coup de baguette. Camarade chef Larunari, tu es un idéaliste qui ne comprend pas grand-chose à la politique mais comme militaire depuis que je te fréquente, je ne te trouve pas trop mauvais ...

Iñigo avait bien compris l’avertissement politique de Julio mais il s’en moquait car il était très heureux que ce dernier lui ait parlé sur ce ton. Iñigo lui répondit de la même façon avant que les deux autres chefs de bataillons n’arrivent à leur hauteur :

– Je te remercie de cette leçon de géopolitique mais nous allons tout de même poursuivre la mission qui nous a été confiée. Mais je tiens compte de ta remarque. Merci camarade Julio.

Et Iñigo se surprit à lui sourire puis il présenta le plan d’attaque :

– Juste un dernier point avant d’entamer la seconde marche qui se fera à découvert. Dès que nous atteindrons le col de Larain, le bataillon Bakounin prendra position afin de couvrir les deux attaques. Nous prendrons d’assaut le sommet pendant que vous contournez la montagne avec vos hommes, ajouta Iñigo en désignant du doigt San Martin. Je vous demande de ne pas exposer vos hommes inutilement. Dès que le premier bataillon aura cessé le feu, vous devrez absolument vous mettre à couvert derrière le moindre rocher. Pas d’attaque suicidaire. Si les rebelles montrent leur museau, la mitrailleuse se chargera de leur faire baisser la tête. Si jamais ils insistent, il faudra mettre la seconde mitrailleuse en marche. Pas de questions ? Alors en avant !

Iñigo aurait voulu ajouter des paroles réconfortantes à présent que son horrible gueule de bois s'était enfin dissipée mais il ne voulait pas trop en faire. Parvenus enfin au col après une harassante montée, le bataillon Bakounin prit position sur la ligne stratégique du col.

Au-dessus de leurs têtes sur la plateforme sommitale, des silhouettes s'agitaient. Julio disposa la mitrailleuse sur un rocher plat. Elle était protégée par un autre bloc rocheux.

Le premier *gudari* régla l'arme qui reposait sur un trépied.

Le second *gudari* déroula la longue bande de balles qui devait rendre son office mortuaire dès que Julio en donnerait l'ordre.

Pendant ce temps, le second bataillon contournait discrètement le col. Enfin le dernier bataillon se scinda en deux afin d'attaquer les deux versants de la montagne dans deux directions opposées.

Les brigades navarraises qui occupaient le sommet venaient de comprendre que les basques allaient donner l'assaut.

Pourtant leur position leur paraissait inexpugnable !

L'officier demanda à ses hommes de se tenir prêts. Mais lorsqu'ils basculèrent leurs armes au-dessus du parapet naturel, le tir nourri et soutenu de la mitrailleuse fit reculer les carlistes. Les deux colonnes profitèrent de cet instant favorable pour progresser comme des chèvres de rocher en rocher. Les hommes qui accompagnaient Iñigo grimpèrent sur une piste rectiligne qui passait sous les barres rocheuses.

A cet instant de la bataille, aucun camp ne déplorait de mort mais les choses allaient se durcir au moment de l'assaut final. Julio demanda à ses hommes de s'avancer afin d'intensifier la violence du feu continu de leurs armes. La mitrailleuse chauffait mais elle ne s'était pas encore enraillée. Julio gardait la seconde en réserve car sans ces armes de dissuasion, il était impossible de prendre d'assaut le sommet.

De l'autre côté de la montagne, vingt miliciens basques progressaient dans la paroi. Ils étaient assurés du bas et ils montaient comme de parfaits montagnards qu'ils étaient. Pas un seul *requeté* ne pouvait imaginer qu'un *gudari* puisse venir de ce côté de la montagne.

Les hommes galvanisés par cette avancée sans casse se préparaient à l'assaut final. Positionné sous une barre rocheuse protectrice, Iñigo fit signe à Julio de déclencher un feu roulant incessant. Puis il leva son pistolet et commanda l'attaque en hurlant ses ordres. Au vu de l'intensité du feu, Zarautz ordonna à ses hommes de prendre d'assaut la plateforme sommitale.

Du côté des carlistes, le poste avancé de la Cinquième brigade navarraise n'en menait pas large car si les basques franchissaient le parapet protecteur, c'était soit la mort instantanée soit la chute dans le vide. Et les vociférations de l'officier n'y faisaient rien. Ils ne pourraient même pas se rendre car les basques ne leur feraient aucun cadeau. A la vie, à la mort, le combat ultime s'engagea ! Les premiers hommes tombaient les uns derrière les autres lors de cet engagement. Dans les deux camps, les balles crépitaient. C'était d'un classique : détonation, hurlement, plainte, mort instantanée ou douleur atroce. Le *requeté* ou le *gudari* tombait, et attendait que la mort vienne le délivrer. Iñigo devenait à son tour une bête féroce tellement il avait peur de mourir. Le pacifiste ou le poète s'était métamorphosé en un tueur sans état d'âme. Il lui resta une once d'humanité lorsqu'il constata qu'un *requeté* s'était transformé en torche humaine après avoir reçu une bombe incendiaire en pleine face. Et alors qu'Iñigo demandait au *gudari* Ignacio d'interrompre les souffrances de cet homme, ce dernier refusa d'obtempérer :

— Ce fasciste mérite de souffrir jusqu'au bout pour expier ses crimes. Fou furieux, Iñigo après avoir copieusement insulté le soldat récalcitrant abattit le *requeté* afin qu'il meure sur le champ. Il eut également envie d'abattre le *gudari* qui n'avait pas obéi à ses ordres mais il se ravisa.

Il venait de comprendre que tout ce qui se jouait dans cette quête d'un sommet soi-disant stratégique n'était qu'une pièce d'un puzzle qui déchirait les lignes claires pour aller se délayer en des touches irrationnelles qu'il ne pouvait ni maîtriser ni même comprendre.

Oui, Iñigo était devenu le pantin d'une pièce authentique, celle de la représentation frelatée de l'histoire de l'humanité. Un simple pantin, un paillaso, triste, dégoûté, sinistre mais d'une pièce bien réelle.

Gora Euzkadi !, hurla-t-il pour éloigner les démons qui commençaient à investir son cerveau secoué par tant de violence stérile. Puis revenant à la réalité, il fusilla du regard le *gudari* qui lui rendit son mépris en le fixant avec cette arrogance que possèdent les faibles lorsque la bêtise atteint son paroxysme. Détournant son regard d'être humain encore humain, Iñigo finit par récupérer sa bure sociale de guerrier. Il redevint le chef, le décideur suprême, et les choses rentrèrent dans l'ordre.

Pendant ce temps-là, les *requetés* qui voyaient leurs positions se déliter au fur et à mesure que les soldats basques investissaient le sommet, choisirent de fuir vers le côté ouest de la large base sommitale en espérant découvrir une faille dans la muraille qui leur permettrait de se replier. Malgré une progression rapide, ils furent cueillis par les *mendigoxale* qui venaient d'investir le sommet.

Les armes crachaient la mort à pleine puissance. Les jeunes *requetés* tombaient les uns derrière les autres car ils n'avaient pas imaginé qu'une colonne infernale pourrait venir de ce côté. Ceux qui fuyaient et revenaient vers le sommet étaient abattus. Les soldats de Zarautz passaient à côté des blessés ou des agonisants et les abattaient sans état d'âme. Les tirs sporadiques faisaient mouche à tous les coups. Les carlistes ou les nationalistes ou les fascistes s'affaissaient les uns après les autres pour leur Dieu, leur patrie ou leur Roi ou dans un ordre inverse. Mais ils n'avaient ni le temps de comprendre la logique de cette trilogie fondatrice de leur combat ni même d'entendre la mort les appeler. La vie les abandonnait au sommet de cette montagne inconnue de la Biscaye à la frontière de l'Alava.

Zarautz parvint à son tour au sommet accompagné des derniers soldats de son bataillon.

A l'est de la plateforme sommitale, voyant que le combat était perdu d'avance et que la paroi de plus de mille mètres de dénivelé empêchait toute fuite, les *requetés* levèrent les bras en jetant leurs armes et décidèrent de se rendre.

Le lieutenant navarrais qui possédait encore son pistolet décida à son tour de déposer son arme. Après tout, le déshonneur valait aussi bien que la mort, ses hommes ne lui ayant pas laissé d'autre choix.

Il s'approcha de San Martin qui lui tourna ostensiblement le dos. San Martin et Zarautz s'approchèrent du Lieutenant qui les avait rejoints au sommet, ils l'interpelèrent :

– C'est une grande victoire pour l'Euzkadi aujourd'hui !, ajouta ironique Zarautz mais elle ne sera complète que lorsque nous aurons crevé tous ces fascistes !

Iñigo venait de comprendre qu'il était pris au piège. Les deux chefs de bataillons souhaitaient que les choses aillent vite. S'il tergiversait, il risquait de se trouver en position délicate. Même s'ils étaient basques, Iñigo n'oubliait pas que ces basques-là étaient avant tout des anarchistes donc des bêtes féroces. Ils ne reculeraient devant rien y compris se débarrasser d'un nationaliste représentant de la grande bourgeoisie. S'il se montrait ferme, il gagnerait définitivement la confiance de ses hommes. Et après cette brillante victoire, son prestige ne pouvait être que renforcé.

– Suivez-moi, ordonna-il à ses deux chefs de bataillon considérant que l'humanité de Julio ne lui était plus utile.

Il avait espéré que ce dernier, comme à Guadalupe, pourrait l'aider à asseoir son autorité. Mais Iñigo réalisa que le temps que Julio parvienne au sommet, il lui serait impossible de trouver une éventuelle solution pacifique. Et le grand lâche qu'il était et qui lui faisait horreur, celui qui l'avait traumatisé encore hier soir décida de reprendre les commandes.

Il se dirigea vers les prisonniers carlistes. Il n'avait pas encore pris de décision lorsque le lieutenant navarrais l'interpella en basque :

– Je suppose que vous êtes le commandant de cette troupe ?, et comme officier, vous devez respecter les lois de la guerre. Nous sommes vos prisonniers et je voudrais savoir quel est le sort que vous réservez à mes hommes ?

– Le sort de vos hommes mon lieutenant ? Les lois de la guerre mon lieutenant ? répliqua violemment Iñigo toujours dans la même langue, c’est celui que l’on réserve aux traîtres. Vous êtes des basques et vous avez trahi Euzkadi pour vous battre avec les pires nationalistes espagnols qui ne peuvent pas vous sentir. Vous avez assassiné, torturé, violé, comme des bêtes enragées. Vous avez détruit, Irun, San Sébastian, le Guipúzcoa ma patrie et vous osez me parler des lois de la guerre. Pour vous c’est la mort qui vous attend avec une balle dans le dos comme seuls méritent les traîtres !

Ayant répondu à l’officier fasciste, qui baissa le tête ayant espéré jusqu’au bout que ce grand escogriffe épargnerait ses hommes même si lui se savait condamné, Iñigo dans un délire de puissance guerrière hurla :

– Qu’on les fusille tous et que l’on balance leurs corps dans le vide ! Les vautours se chargeront de nettoyer leurs carcasses puantes !

Le lieutenant s’adressa une dernière fois à Iñigo afin qu’il révise son jugement. Comme seule réponse, il reçut une balle en pleine figure qui fit exploser son visage juvénile. Pour conforter son éphémère puissance, dans un moment de folie meurtrière, Iñigo avait abattu de sang-froid un homme. Ce geste qui lui donnait un avantage certain aux yeux de ses hommes, venait de le détruire à tout jamais. Le temps que Julio parvienne au sommet, tous les fascistes étaient passés par les armes et leurs corps avaient été basculés dans le vide. La guerre impitoyable continuait. Une partie de la troupe tenait le sommet, la suivante contrôlait le premier col et une autre le second. Iñigo avait envoyé quelques hommes dans la vallée afin d’assurer le ravitaillement et trois estafettes au haut commandement pour annoncer la victoire de l’Autza Bizkargia.

Lorsque le soir, Iñigo fit le compte-rendu de cette brillante victoire à ses trois chefs de bataillon, Julio, l'anarchiste comprit que le nationaliste Iñigo Larunari n'était pas un soldat victorieux mais un homme brisé. A tout jamais

Ciérvana 18 juin 1937

Après la chute de Bilbao, une avant-garde de l'armée d'Euzkadi devait se rendre dans les Asturies. En effet, Iñigo avait bien reçu un ordre de marche qui lui ordonnait de guider ses bataillons sur la côte afin de continuer le combat à la frontière de l'Euzkadi.

Julio avait surpris cette fameuse conversation au cours de laquelle l'état-major avait décidé d'envoyer hors de la ville ces dangereux bataillons. Iñigo avait compris que cette avant-garde pouvait à tout moment être prise à partie et donc disparaître. Certaines réflexions entendues avaient accrédité cette thèse. Il avait été scandalisé par ce qu'il considérait être une trahison. Il venait de comprendre que la dualité en politique entre le bien et le mal n'était qu'une supercherie.

– Iñigo !, je peux t'appeler Iñigo à présent que tu as le même statut militaire que moi, tu es un soldat vaincu, et comme je considère tu as failli à ta mission, l'anarchiste que je suis, qui t'aime bien toi le militaire par force, elle est bien bonne celle-là un militaire contraint. Je viens te dire que ma mission est accomplie. Compañero Larunari, ajouta-t-il, j'ai trouvé la solution à ton problème. Je te disais camarade Larunari, que la chute de ta drôle de patrie, l'Euzkadi, était le fait des fascistes, c'est une évidence. On ne peut pas la nier. Mais il faut que tu saches qu'au début de cette farce diligentée par des militaires fascistes, la République bourgeoise a commencé par se défier du peuple alors qu'elle aurait dû l'armer sans tarder. Souviens-toi camarade Larunari, lorsque je te disais au pied de l'Autza Bizkargia que tu devais être moins naïf. Le lien historique entre les carlistes navarrais et les nationalistes basques ne serait jamais rompu même s'ils combattaient dans des camps adverses. Ce jour-là, tu m'as regardé d'un drôle d'air.

Je te le redis Iñigo, à Bilbao, tes chefs, les politiques, ont trahi, t'ont trahi. Les uns veulent arrêter la lutte, les autres négocier avec Mussolini, d'autres encore avec le petit galicien.

Plus tard, les deux hommes descendirent vers la dernière plage du Pays basque.

– Le but de cette sa mission Iñigo consistait à regrouper les bataillons les plus incontrôlés entre Laredo et Santoña afin de les éloigner des zones sensibles de Bilbao. On leur ferait croire qu'ils devraient partir en éclaireurs pour ouvrir la route vers les Asturies, le temps que les négociations se fassent ...

– A quoi penses-tu camarade Julio ?, persifla Iñigo, heureux de son trait d'humour lui qui en était dépourvu.

Julio chassa ses idées noires, sourit en entendant la remarque de son compagnon d'infortune et lui détailla son plan :

– Iñigo, à compter de cet instant, tu es dégradé. C'est moi qui dirige ces bataillons. Les basques feront ce qu'ils voudront lorsque nous atteindrons Laredo puis Santoña, les anarchistes asturiens poursuivront leur route pour continuer le combat. Non, tu ne dis rien, tu es à présent sous mes ordres ! Tu m'écoutes ? J'ai longuement réfléchi à ta situation et j'ai trouvé comment te sortir de cette nasse. Mais avec les honneurs bien sûr. En attendant, rejoignons San Martin. Il est au courant de ta mission et il a approuvé. Vite, il faut faire vite !

Les deux hommes retrouvèrent San Martin. La réunion devait durer peu de temps car ensuite il fallait agir. San Martin prit la parole :

– Compañero Salvador Guardia, voici ta carte de membre de la CNT. Pas de commentaires, ta mission est la suivante : tu dois retrouver Ramon Ferrer en France dans un petit port de pêche, à Socoa exactement. Julio te donnera tous les détails lorsque vous rejoindrez Timoteo Zapaldu au port cette nuit. Tu pars en France Salvador Guardia. Pour les uns, les basques, tu dois mener une mission difficile, celle de la dernière chance. Pour les anarchistes, tu dois récupérer des armes auprès de Ramon Ferrer. Il doit nous aider afin que les Asturies continuent le combat.

Une fois ta mission accomplie, débrouille-toi en France, tu trouveras bien une filière pour rejoindre ta famille. A toi de voir si tu restes Guardia ou Larunari ? J'ai été fier de combattre à tes côtés Larunari. Iñigo qui ne comprenait pas tout de ce tourbillon politique serra la main de San Martin puis accompagna Julio vers le village de pêcheurs.

– Tu vois Julio, même si je ne serai jamais un grand stratège, je comprends mieux à présent pourquoi tu tenais tant à ce que je fasse arrêter la colonne dans ce village. Tu avais tout manigancé mais tu crois que je vais être à la hauteur de la mission qui m'a été confiée ?

– Tu pars en bateau de pêche d'un port à l'autre, tu rencontres Ferrer, tu lui expliques le but de ta mission. A lui de trouver les armes et de les convoier jusqu'à Santoña. Je vais laisser des hommes en poste là-bas. Ensuite, tu verras avec lui comment tu peux retrouver ta famille en France. Dépêchons-nous car il faut que nous soyons le plus discrets possible, même la nuit, les murs ont des oreilles et ici les gens sentent que le vent commence à tourner.

Une heure plus tard, Iñigo Larunari devenait le pêcheur asturien Salvador Guardia. Quelques heures plus tard, la frêle embarcation elle glissait dans les eaux calmes de l'Atlantique. La guerre d'Espagne était terminée pour les deux compagnons d'infortune.

Iñigo voguait vers la France et Julio filait vers son destin tragique

Après la reddition de l'armée basque à Santoña, Julio poursuivit son combat dans les Asturies. Les milices anarchistes et républicaines souhaitaient ou espéraient que les différentes batailles engagées sur les autres fronts leur laisseraient le temps de se réorganiser afin de briser l'étau fasciste et carliste. Il n'en fut rien. Pourtant ils avaient bien reçu deux cargaisons d'armes que Ramon avait réussi à faire acheminer avant que les derniers combats ne s'engagent.

Julio trouva la mort dans la bataille d'El Mazuco à la tête d'une colonne libertaire. Il était mort comme il avait vécu, en homme libre. Quelques minutes avant sa fin, après vingt jours d'affrontement à la vie à la mort, il avait tué cinq jeunes carlistes.

Et il s'était demandé pourquoi ces gamins étaient venus mourir dans cette montagne perdue des Asturies. Lors d'une énième contre-attaque alors que les vagues fascistes s'abattaient à intervalles de plus en plus serrés, il s'était élancé à la tête de ses compagnons sans respecter les règles de base d'une attaque frontale. Une balle l'avait fauché. Il avait tournoyé, son élan brisé, puis s'était affaissé, s'était-il suicidé ?

Non, sûrement pas mais il était dans un tel état de fatigue qu'il avait manqué de lucidité. Ses compagnons avaient été pris à leur tour dans ce coup de main mal préparé faute de moyens. Seul San Martin s'en était sorti et avait vu la fin du front nord dix jours plus tard.

Julio Aràntone était mort à 35 ans parce que des généraux fascistes aidés de leurs comparses allemands et italiens avaient décidé de saigner le courant libertaire en Espagne. Julio et Marcelino avaient défendu la République bourgeoise jusqu'au plus profond de leur engagement. Une république bourgeoise qui n'avait cessé de les trahir, de les haïr, de les mettre en prison. Julio l'avait payé de sa vie, lus personne ne se souviendrait de son histoire

Au départ d'une ferme perdue au pied d'Harri Gain

Trois mois venaient de s'écouler depuis que la famille Larunari-Atxeari s'était réfugiée en France. Ana réfléchissait à la suite de leur périple. Les cousins étaient adorables mais elle se rendait bien compte qu'ils avaient tout de même du mal à joindre les deux bouts. Quatre personnes en plus à nourrir, cela comptait dans un budget. Et au cœur de ce Pays basque secret, personne n'évoquait cette fichue guerre d'Espagne.

Ana avait tout de même réussi à capter des bribes de conversation entre le maire du village et le curé. Le prêtre avait entendu dire que les principales villes basques avaient été prises par les carlistes, ces envoyés du Seigneur qui avaient fini par mater ces satanés Rouges.

Ana n'osa pas intervenir, elle ravalait sa colère car elle aurait voulu crier à ces deux ignorants que les fous de Dieu de carlistes menés par son petit frère étaient surtout de véritables démons.

Ils avaient peut-être déjà massacré son Iñigo dont elle n'avait aucune nouvelle. Elle eut une pensée pour lui, pour Paquita et Celso, et pour tous ceux de sa famille qui étaient plongés au cœur de la tourmente.

Puis elle chassa ces idées noires et poursuivit sa discrète introspection tout en continuant à plier le linge des enfants. Profitant de l'absence des cousins, et des gamins qui les avaient accompagnés, les uns dans les champs qui bordaient la ferme, les autres dans l'étable pour préparer le retour du troupeau, Ana avait pris sa décision. Sans la moindre hésitation, elle rédigea une lettre à l'attention de son frère :

Cher Julian,

J'espère que tu vas bien. Si je te demande de m'aider aujourd'hui, c'est parce que j'ai besoin de tes conseils. Il faut que je t'explique notre situation. Aujourd'hui nous sommes réfugiés chez les cousins dans leur ferme à Espelette.

Mais nous devons trouver une solution car même si nous sommes très bien reçus, nous ne pouvons pas abuser de leur gentillesse. Voilà pourquoi je sollicite ton aide. Bien-sûr cela ne sera que pour une courte période mais tu devras nous héberger le temps de nous retourner ...

Elle fut interrompue par l'arrivée soudaine des enfants qui entrèrent dans la maison en hurlant :

– Maman ! Maman ! Viens voir, *Osaba* a trouvé des cèpes ! Beaucoup de cèpes. Et comme les poules de *Ttanttan* ont pondu des œufs, on va pouvoir faire une bonne omelette !

Ana posa délicatement le porte-plume sur le buvard qui se trouvait à côté du plumier familial que lui avait prêté Dolorès. Elle referma l'encrier tout en enregistrant dans sa tête la suite de la missive.

Comme les gamins souhaitaient que leur mère partage leur enthousiasme, elle demanda doucement :

– Expliquez-moi ce qu’il vous arrive ?

– *Osaba* Jean a trouvé des champignons énormes dans le petit bois qui se trouve derrière les prairies. Et lorsque nous les avons montrés à tatie, elle nous a donné des œufs !

Dolorès entra à son tour et s’adressa à Ana :

– Ana, on va faire un vrai repas de fête ! Si tu t’occupes des cèpes, on va décrocher le jambon que l’on ne descend que pour les grandes occasions ! Et celle-ci en est une.

Ana se saisit du panier en osier que lui remit Diego avant de congédier ses enfants :

– Allez ouste, dehors ! Diego et Pablo !, allez voir *Osaba* Jean, il aura certainement du travail à vous donner. Toi aussi Andoni, tu peux y aller.

Mais le petit garçon regarda sa mère :

– Non, je préfère rester avec toi pour t’aider à nettoyer les champignons.

– Comme tu veux, range tout ce que j’ai pris pour écrire et pose-le sur le buffet ! Fais attention à l’encre, et vérifie que le pot soit bien fermé. Tu viendras me rejoindre à la cuisine.

Ana posa le panier de champignons sur la table avant de se diriger vers la cuisinière. Elle souleva la lourde plaque à l’aide d’un crochet, ajouta quelques bûchettes dans le foyer, tisonna les braises et referma le tout. Puis elle revint vers l’évier et se saisit d’un linge propre qu’elle humidifia légèrement. Andoni était déjà de retour et il interrogea sa mère :

– Est-ce que je peux t’aider à faire quelque chose ?

Ana réfléchissait à l’avenir incertain de la tribu avant l’arrivée de son fils :

– Andoni, je vais nettoyer les cèpes pendant ce temps, monte voir tatie et demande lui des torchons, merci mon garçon.

Le petit garçon partit en courant chercher ce que lui avait demandé sa mère. Ana en profita pour s'organiser dans la cuisine, car comme elle n'officiait pas dans son antre d'Irun, elle avait dû mal à repérer les ustensiles. Elle s'approcha à nouveau de la cuisinière à bois. Le feu avait repris. Elle souleva la plaque du dessus, jeta deux bûches de châtaignier dans le foyer.

Elle revint avec le beau panier de champignons. Elle les déposa délicatement selon une logique qui n'appartenait qu'à elle.

Tout d'abord elle commença par ausculter le cèpe. Puis en fonction de critères précis : calibre, jeunesse, état, elle les déposait sur la table à des endroits bien précis afin de les nettoyer en commençant par les plus abimés. Comme Jean avait bien fait les choses en coupant parfaitement les pieds des cèpes, elle passa à la phase suivante au moment où Andoni revenait avec les torchons.

Ana qui avait préalablement débité les cèpes en dés les jeta dans la graisse brûlante. Les champignons dorèrent rapidement. Ana surveilla la cuisson en prenant soin de les tourner et de les retourner pour éviter qu'ils ne brûlent. Andoni contemplait le spectacle. Il ne perdait pas une miette de la séance. L'eau rendue par les cèpes s'évaporait au fur et à mesure que la cuisson avançait. Ana en profita pour hacher l'ail et le persil avant de les jeter dans la poêle. Les cèpes cuits, elle retira la poêle du feu. Elle permit à Andoni de casser les œufs mais elle se chargea de les battre. De son côté, Jean avait coupé de belles tranches du jambon familial qui allaient accompagner l'omelette aux cèpes.

Dolorès avait dressé le linge basque sur la lourde table familiale avant de déposer la vaisselle que l'on ne sortait que pour les grandes fêtes ou manifestations. Sous la direction de la maîtresse de maison, Diego et Pablo avaient ensuite délicatement déposé les verres à l'endroit prévu. Tout était à présent en place pour célébrer un événement qui ne faisait référence à rien. La tradition avait même été bousculée puisque les femmes s'étaient attablées avec les hommes pour déguster ce festin.

Jean avait murmuré un bref remerciement au Seigneur puis il s'était saisi de la miche et avait rapidement dessiné la croix du Christ avec son couteau.

Le rituel achevé, les plats passèrent entre les mains expertes de Dolorès et d'Ana qui déposèrent dans les assiettes les parts des différents plats. Puis fourchettes et couteaux entrèrent dans la danse à tour de rôle pour diviser en bouchée délicate omelette ou jambon.

Repas de fête certes mais surtout un vrai repas comme les garçons n'en avaient plus dégusté depuis Irun.

Comme Dolorès et Jean maîtrisaient la langue de Cervantès, dès que les fourchettes cliquetèrent dans les assiettes, tout le monde put donner son avis sur le jambon de la ferme, sur les cèpes qui donnaient une odeur et un goût si particuliers aux œufs.

Andoni, Pablo et Diego se régalaient. Diego eut même droit à une larmichette de rosé de Navarre que Jean passait discrètement de temps à autre par le col des Veaux.

À la fin du repas Dolorès proposa à Ana d'assister à la prochaine messe tout en lui précisant bien qu'elle ne pourrait pas rencontrer son petit frère Antonio car le lointain voisin ne voulait pas avoir d'histoires avec les autorités qui pourraient l'accuser d'héberger un clandestin. Ana ne releva pas, car plus ils resteraient discrets et mieux cela vaudrait pour tout le monde. Et puis cela lui ferait du bien de prier, elle avait tant de choses à demander au Seigneur !

Deux jours plus tard, les deux femmes assistèrent à la messe dominicale. Et plus la cérémonie avançait, et plus Ana se disait que la silhouette longiligne du prêtre qui officiait ne lui était pas inconnue. Mais comme il était de dos, il lui était difficile de s'assurer que sa tête ne lui était pas inconnue. Où l'avait-elle rencontré ?

Tandis qu'elle réfléchissait, la mémoire lui revint : elle était en présence de don Luis Miguel. C'était un personnage incontournable en Euzkadi. Elle en déduisit qu'il s'était réfugié en France, lui-aussi. Elle se retourna vers Dolorès et lui dit :

– Dolorès, le prêtre ! Il faut absolument qu'il me confesse !

– Lequel, l'abbé Xalbat ou le nouveau ?

Leurs voisines sifflèrent un chut sans concession. En principe, on attendait la fin de l'office pour cancaner, ça ne se faisait pas de bavarder au moment où le prêtre s'adresse à Dieu. Vraiment, Ana et Dolorès n'avaient aucune tenue. Sous sa mantille noire, Ana fusilla du regard l'impertinente et pensa très fort afin que les saints statués puissent relayer l'information. Cette vieille chouette ne se rendait même pas compte que si ce serviteur de Dieu était déjà en France, c'est que la situation ne s'était pas améliorée et que forcément mon Iñigo est en danger. Mais Ana se persuada que son mari était encore en vie. Elle intégra l'image de son Iñigo vivant dans un coin de son cerveau. Cette pensée positive la revigora et elle en oublia les commentaires désobligeants de ses vieilles.

– Dolorès, le prêtre, je le connais, ou je l'ai déjà vu. Il faut absolument que je le rencontre !

Dolorès allait répliquer mais une nouvelle semonce l'interrompit ! Elle n'insista pas et se concentra pour savoir comment elle allait pouvoir organiser une rencontre dans la plus grande discrétion.

Les deux femmes sortirent rapidement de l'église sans s'attarder. Et alors qu'elles s'apprêtaient à prendre le chemin de la montagne, une surprise les attendait : Jean et Diego installés sur la charrette guettaient leur arrivée à un croisement stratégique. Le retour allait être rapide. Ana, en bonne mère de famille demanda à Jean pourquoi il avait laissé les deux gamins seuls mais Jean la rassura :

– Ne t'inquiète pas Ana ! Je leur ai donné à chacun un gant de cuir et une pelote. Ils ont inventé un drôle de *pasaka* mais bon, ils ont de quoi s'occuper. Et puis avec les mules, nous n'en avons pas pour longtemps, lui dit-il en basque car c'était la langue de la petite équipée.

Derrière la ferme Haranea, les deux mules arrachèrent la charrette pour franchir une pente redoutable. Puis la piste se fit plus douce et l'équipage se dirigea tranquillement vers la ferme de Jean et Dolorès.

Comme d'habitude, les deux chiens se précipitèrent à leur rencontre en jappant comme des forcenés. Le tintamarre mit un terme à la partie de pelote.

Andoni et Pablo firent leur apparition. Soulagée de retrouver sa progéniture, Ana fut définitivement rassurée. Merci mon Dieu !

Elle parvint à s'isoler pour terminer la lettre qu'elle allait envoyer à son frère où elle lui demandait s'il acceptait de les héberger le temps qu'elle poursuive son périple français.

Même s'ils étaient heureux à Espelette, cette situation ne pouvait s'éterniser. Trop de risques pour des réfugiés dans ce pays étriqué. Ana avait une vague idée de leur prochaine destination.

Puis toute la famille se mit à table pour déguster le poulet dominical que Dolorès avait accompagné d'une pipérade.

A la fin du repas, Jean se leva en déclarant :

– Je vais couper de la fougère à Urriztegia cet après-midi. Je pars avec la charrette car je descendrai le soutrage à la ferme.

Illico, les deux grands sautèrent sur l'occasion :

– Maman, maman ! On peut accompagner *Osaba* Jean ? »

Ana se tourna vers Jean qui donna son aval d'un hochement de tête. Il saurait occuper les deux garçons, il suffisait de charger deux faux supplémentaires. Profitant de la situation qu'il jugeait favorable Andoni sollicita l'autorisation de sa mère pour partir à la découverte d'Harri Gain. L'idée lui était venue comme ça, sans trop réfléchir.

Mais pour Ana, c'était une tout autre histoire car elle ne voyait pas son petit dernier partir seul dans la montagne même si le sommet n'était situé qu'à une courte distance la ferme. C'est Jean qui convainquit Ana :

– Andoni peut y aller sans aucun souci mais à une seule condition, qu'Argia et Iluna l'accompagnent. Les deux chiens se feront une joie de gambader dans la montagne et ils sauront retrouver la ferme à la descente si jamais il se trompe de côté, précisa-il en se tournant vers Andoni. Je vais juste t'apprendre deux ou trois mots en basque afin que tu puisses les commander.

Ces labrits ont un fichu caractère et s'ils sentent que tu ne maîtrises plus la situation, ils sont capables de n'en faire qu'à leur tête, ajouta-t-il en espagnol afin que le gamin comprenne son discours.

– Tu veux vraiment aller sur cette montagne ?

Et Andoni de lui répondre dans la foulée :

– Oh, oui maman ! S'il te plaît ?

Devant l'insistance de son fils, Ana accepta mais elle n'était vraiment pas rassurée. Andoni avait besoin de respirer, s'évader, de s'éloigner de la tutelle toute passionnée de sa maman.

Il voulait découvrir la montagne car les travaux de la ferme ne l'intéressaient pas. Il se mit résolument en marche accompagné par les deux labrits. Comme il avait du temps devant lui et que la montée d'Harri Gain n'était pas bien longue, il adopta un rythme qui lui convenait. La piste était assez large jusqu'à sa disparition complète au niveau d'un col anonyme. Là, le petit garçon s'arrêta, étudia la barre rocheuse qui se dressait devant lui puis finit par découvrir une étroite sente qui semblait contourner l'obstacle. Les deux chiens attendaient à ses côtés la reprise de la marche.

Le sentier se faufilait bien entre des blocs de poudingues et d'ajoncs. Puis il s'en venait mourir à un croisement de pistes qui n'était en fait qu'un col herbeux. De drôles de pierres dressées comme des dents de requins formaient un cercle presque parfait et ce détail étonna Andoni. Il n'eut pas le temps de s'attarder sur la vieille, la très vieille sépulture de ses ancêtres pasteurs car les deux labrits s'étaient brusquement arrêtés. Ils grognaient sans aboyer. Andoni s'interrogea pour tenter de comprendre le brusque revirement de ses deux compagnons. Jusque-là, ils n'avaient fait que gambader joyeusement à ses côtés, sans trop s'éloigner de lui, comme si les deux chiens avaient compris la mission que Jean leur avait assignée. Andoni scruta les alentours du col jusqu'à leur disparition au niveau de la ligne d'horizon. Il repéra deux chevaux sauvages à la belle robe qui avaient à peine relevé la tête en entendant les grognements des labrits.

Il se dit que ce n'était certainement pas les deux petits chevaux qui venaient de replonger leurs museaux dans l'herbe qui avaient provoqué ce brusque arrêt. Se tournant légèrement vers la gauche, Andoni comprit pourquoi Iluna et Argia l'avaient prévenu d'un danger immédiat en découvrant deux vaches faméliques à la robe claire accompagnées de leurs veaux qui s'énermaient en voyant des intrus pénétrer sur leur territoire.

Andoni ne s'affola pas :

– Du calme les vaches, je ne veux aucun mal à vos petits !, leur dit-il en signe d'apaisement.

Les deux veaux s'étaient dressés sur leurs pattes et la première vache commençait à gratter le sol en baissant la tête.

Allait-elle charger ? Andoni qui réfléchissait à voix haute se tourna vers les chiens :

– Vous aussi du calme !, vous restez à mes côtés et on va monter vers le sommet sans emprunter le chemin pour ne pas les déranger ! Allez hop, c'est parti !

Andoni leur tourna résolument le dos et reprit la marche sans se soucier des vaches car il avait compris que les deux betisoak voulaient simplement protéger leur progéniture d'une éventuelle agression.

Un peu plus haut, Andoni louvoya entre les rochers en suivant la sente qui finit par se frayer un passage au cœur d'un chaos de poudingues. Un dernier effort et Andoni se retrouva sur la plateforme sommitale. Les deux chiens l'entourèrent et il se surprit à leur caresser la tête. Andoni était heureux ! Il comprenait parfaitement que ce sentiment était égoïste car il imaginait bien que son père là-bas derrière la montagne qui barrait l'horizon se battait contre son oncle.

– Oui, papa est toujours en vie ! Vous entendez les chiens ? Mon papa va rester en vie et il va venir nous rejoindre. J'en suis sûr, leur dit-il en les regardant dans les yeux.

Argia, comme s'il avait saisi la remarque, lui lécha la main de sa langue râpeuse. Le petit garçon lui sourit puis se tourna vers Iluna, et pour ne pas faire de jaloux, lui demanda :

– Et Telesforo, qu'est-ce qu'il devient ? Où est-il en ce moment ? Est-il vivant ? A Irun ? Est-ce que je le reverrai ? Tu sais toi, Iluna, non ?

Le labrit pencha la tête pour signifier qu'il ne comprenait pas les questions, ni la langue !

– Non, tu ne le sais pas, tu ne peux pas savoir ... qu'allons-nous devenir ? Et l'école ? Et cette langue que je ne comprends pas ? ... comme vous ! Pas simple tout ça. Et dire que nous étions si heureux là-bas ! Tout ça est terminé !, murmura-t-il en signe de conclusion.

Il contempla longuement le paysage. Il parcourut du regard toutes les terres basques jusqu'à la mer ; tous ces villages qui s'étaient posés çà et là dans entre les collines. Les deux chiens étaient tranquilles à ses côtés. C'est lorsqu'il s'allongea sur le dos en croisant les bras sous sa tête pour profiter de cet instant de quiétude que les deux chiens jappèrent pour signaler la présence d'un intrus.

C'était un jeune garçon un peu plus âgé qu'Andoni. Il salua Andoni en soulevant légèrement son béret et lui demanda :

– *Zer duzu izena ?*

Les grands yeux noirs d'Andoni signifièrent au jeune berger qu'il ne comprenait pas le basque, ce que à quoi Jon, qui avait compris le message, répliqua :

– *Euskaraz ez zaramintzatzen ?*, se disant qu'en tournant autrement la question, il allait recevoir une réponse. *Aizu, ni Jon naitz, eta zu ?*

Andoni hésita et se fiant à l'intonation se dit que Jon devait être le prénom du jeune basque :

— Andoni ! répondit-il spontanément !

Jon le gratifia d'un grand sourire.

— Andoni !, répéta-t-il.

Comme la conversation entre les deux jeunes basques étant impossible, l'un ne parlant que l'euskara et quelques mots de français alors que l'autre ne s'exprimait qu'en espagnol, Jon descendit retrouver le troupeau de moutons qu'il surveillait.

Il avait entendu les aboiements des labrits et s'était demandé d'où venait ce tintamarre ? Il était remonté vers le sommet d'Harri Gain car il lui semblait que les jappements provenaient du haut de la montagne. Jon en avait conclu que si Andoni se trouvait en haut de Harri Gain, c'était tout simplement parce que le jeune homme était un berger navarrais puisqu'il ne parlait qu'espagnol. Jon se doutait qu'Andoni connaissait aussi bien la montagne que lui, ce en quoi il se trompait bien évidemment. Jon retrouva ses brebis au col d'Amezqueta. Il leva une dernière fois la tête vers la pyramide de pierre puis oubliâ Andoni. Deux vautours fauves survolèrent Harri Gain à ce moment-là. Il était temps de redescendre vers la ferme.

Andoni humait ce parfum de liberté qu'il venait de découvrir car il se doutait bien qu'il finirait par s'estomper au fur et à mesure qu'il retrouverait la famille. Les deux labrits sentirent que l'heure du retour avait sonné. Ils saluèrent l'initiative de leur petit maître en sautant et en tourbillonnant autour de lui. Andoni veilla à retrouver le sentier de l'aller et comme les betisoak avaient déserté les lieux, il eut un peu de mal à s'orienter mais Argia et Iluna lui montrèrent la bonne direction en le devançant au col. Quelques minutes plus tard, la ferme solitaire était en vue ...

Le lendemain, les deux cousines entrèrent dans une église encore silencieuse à cette heure de la journée. Seules deux vieilles bigotes égrenaient un chapelet qui n'en finissait pas de tourner au fur et à mesure que la énième prière se terminait. Les deux femmes les dépassèrent et bifurquèrent vers le confessionnal. Parvenues à cet endroit mystérieux où le croyant confie les égarements de son âme au représentant de Dieu, une surprise attendait les deux pénitentes. Un grand échalas les arrêta et leur souffla dans un euskara très policé :

– Je ne vais pas pouvoir vous entendre en confession ce matin, mais instantanément, il se reprit avant qu'Ana ne s'insurge, je vais vous recevoir dans la sacristie.

Dolorès abandonna ses deux compatriotes. Elle se glissa dans une rangée de chaises, s'agenouilla, prépara mentalement la litanie habituelle qu'elle allait déclamer en basque. Car dans cette partie de la France, Dieu était capable d'entendre ses ouailles dans cette langue que le diable n'avait jamais réussi à apprendre selon la légende transportée par le vent du sud. Les deux ombres s'éloignèrent en se dirigeant vers la sacristie. Le prêtre tourna la poignée, s'effaça et fit passer Ana dans la petite pièce. La porte se referma en renvoyant un écho sourd dans la nef presque abandonnée. A l'abri des regards, Ana et le prêtre abordèrent de suite le sujet qui les préoccupait :

– Vous êtes un prêtre exilé, n'est-ce pas ? Je vous ai déjà vu de l'autre côté de la frontière. Où ?, je ne saurais le dire mais je suis sûre de vous avoir vu !

Don Luis Miguel leva la tête en direction du Christ, non pas pour chercher une quelconque inspiration divine mais simplement pour rassembler ses idées. Il sollicitait l'aide du Seigneur car il devait faire vite avant que l'heure fatidique de l'office ne vienne interrompre cette discussion. Il avait décidé de ne pas s'attarder sur les événements dramatiques qui avaient noyé une partie de l'Euzkadi dans le néant car il allait devoir transmettre une information de tout premier ordre à cette réfugiée dont il ignorait l'identité. Mais à sa façon de s'exprimer en basque, il avait deviné qu'elle n'était pas labourdine. Elle ne venait pas de sa région non plus, ça il en était sûr, lui, le grand spécialiste du monde basque. Avant d'aborder le point essentiel, il décida dans un premier temps de vérifier l'identité d'Ana :

– Qui êtes-vous ?, et pourquoi avez-vous souhaité me rencontrer ? De ce côté du Pays basque, les paysans du coin ignorent mon identité. Je vous écoute.

Le ton était à peine aimable.

– Je m'appelle Ana Larunari-Atxeari, et ...

Le prêtre l'interrompit :

– Larunari-Atxeari, avez-vous dit ? Avez-vous quelque chose à voir avec le lieutenant Iñigo Larunari-Atxeari, l'héroïque défenseur de Guadalupe ?

Surprise par cette remarque Ana s'en tint à l'essentiel :

– Je suis sa femme, j'ai quitté Irun avec mes trois enfants au tout début du conflit. Je me suis réfugiée chez ma cousine dans une ferme perdue dans la montagne. Mais cette situation ne peut plus durer. Si j'ai souhaité vous rencontrer, c'est pour vous demander comment la situation évoluait de l'autre côté de la frontière car ici personne n'est au courant de rien. Et je voulais savoir comment les réfugiés s'organisaient en France. J'ai besoin de votre aide ...

Elle s'arrêta en attendant les réponses de don Luis Miguel. Elle réfléchissait, Iñigo était devenu un héros en Euzkadi. Pourtant, il ne devait pas jouer avec la mort. Le prêtre reprit :

– Oui, votre mari a joué un rôle essentiel dans la bataille du Guipúzcoa. Il a été blessé mais je vous rassure, il va bien. Hélas, le Guipúzcoa, mon pays, est aujourd'hui dévasté. Seule la Biscaye résiste mais pour combien de temps ?

– C'est si grave que ça ?

– Oui, la situation est grave, très grave en Euzkadi ! C'est pourquoi le Lehendakari a conclu un accord avec un département français qui a accepté d'accueillir la population basque. Sachez que de ce côté de la frontière, un homme politique basque a demandé à la Chambre des députés de ne pas nous accueillir en France sous prétexte que les basques espagnols étaient les alliés de la République espagnole car il considère qu'elle est infestée par la vermine Rouge. C'est une immense figure de la région et même si nous sommes basques comme lui, il nous déteste et pourtant il est **basque**, il s'appelle Jean Ybarnégaray ! Excepté deux ou trois villages frontaliers qui ont toujours noué des relations fraternelles, les basques d'ici nous regardent d'un drôle d'air. Moi, je suis un prêtre avant d'être un réfugié. Et comme je les reçois en confession, ils ne m'ont pas rejeté. Le temps presse, sachez que votre mari est un chef de bataillon de l'armée basque, armée qui s'apprête à livrer une bataille décisive pour la sauvegarde d'Euzkadi.

Ana le regarda, incrédule, mais don Luis Miguel poursuivit :

– Mais revenons à votre interrogation première. Si vous souhaitez émigrer vers cette colonie basque qui se trouve en Ardèche, vous devez prendre contact avec l'abbé don Mikelenrena. Il est basé à Pau. Ecoutez, je vais devoir mettre un terme à cet entretien. Réfléchissez calmement à cette proposition et si vous choisissez cette solution, je vous dirai comment contacter don Mikelenrena.

Elle aurait voulu lui dire que son frère Julian était basé à Jurançon et qu'il officiait comme prêtre mais don Luis Miguel ne lui en laissa pas l'occasion. Ana remercia le prêtre qui fila mettre ses habits sacerdotaux avant que les cloches ne signalent son retard. Elle s'éclipșa discrètement afin que personne ne remarque son retour dans les travées de l'église et décida d'écouter la messe en compagnie de Dolorès. La messe, elle s'en moquait éperdument, elle avait besoin de faire le vide afin de mettre de l'ordre dans toutes ces informations. Mais la native d'Ituren ne put s'empêcher de solliciter l'aide de Dieu. Elle lui susurra : puisque tu nous as abandonnés à Irun, essaye de te racheter. Je te demande juste de nous aider à rejoindre la colonie basque et de continuer à protéger mon Iñigo. Si jamais il devait lui arriver malheur, je te promets que je dirai à tout le monde que tu n'es qu'un charlatan. Et elle se signa pour mieux avaliser ses paroles déplacées à l'encontre du Tout-Puissant.

Les chemins chaotiques de l'exil

En relisant la réponse de son frère don Julian, Ana avait hésité entre le camp de réfugiés basques et une possible installation dans la capitale de France où vivaient ses frères car le prêtre ne voyait pas d'un bon œil l'arrivée de la famille. Le peu de charité chrétienne qui lui restait, l'avait forcé à accepter cette situation. Mais avant d'entériner son choix entre l'Ardèche et Paris, ou Paris puis l'Ardèche, Ana devait se résoudre à une cérémonie qui lui était insupportable, celle des adieux.

Entretiens, elle avait enfin rencontré son frère chéri Antonio à la ferme qui l'avait embauché. Ana lui avait tout raconté. Il ne fallait pas qu'il s'inquiète. Elle lui avait promis de lui donner des nouvelles.

Puis elle lui avait conseillé de faire sa vie dans ce coin perdu de la montagne basque. Le paysan navarrais avait acquiescé :

– Où veux-tu que j'aie Ana ? Pour les navarrais, je suis un traître puisque je n'ai pas voulu suivre leur folie. Un déserteur aussi ... Il évita de s'appesantir sur l'épisode guerrier qui l'avait vu occire sans sourciller des compatriotes. Puis il poursuivit : ici, en France, je suis un paria mais la montagne peut masquer cette condition. Ne t'inquiète pas Ana !, je suis tombé sur des basques qui ne posent pas de questions. Je travaille et, tu le sais, je ne parle pas beaucoup. Eux, non plus.

– Bien Antonio. Mais j'ai encore un service à te demander. Si jamais Iñigo passe la frontière et parvient à Espelette, fais-lui savoir que nous partons en direction de Paris puis ensuite, certainement en Ardèche. Et si jamais il lui arrive malheur, transmets-moi l'information par l'intermédiaire de Julian.

Le ton était grave. En prononçant cette phrase, Ana savait très bien que cette dernière éventualité pouvait se réaliser à tout moment même si elle chassait régulièrement ces idées avec l'aide superstitieuse de tous les lutins et sorcières qui appartenaient au monde secret de la montagne basque. Le frère et la sœur se saluèrent une dernière fois.

Jean ramena sa cousine à la ferme pour le dernier jour qu'ils passaient ensemble.

La suite fut plus difficile. Dolorès avait eu beaucoup de mal à comprendre le choix de Ana et elle pleura longuement au moment du départ. Elle s'était attachée aux enfants. Même son Jean, d'habitude indifférent, avait pris l'habitude de travailler avec les deux aînés.

Puis Jean descendit les quatre réfugiés en gare de Cambo-les-bains.

La petite famille attendit sur le quai de la gare que le train s'immobilise. Quelques voyageurs matinaux grimpèrent prestement et s'installèrent sur les banquettes désertées en cette journée particulière.

Les trois gamins prirent place à leur tour à côté de leur mère. Ana salua Jean qui reprit le chemin de la montagne après avoir rendu son au-revoir à sa cousine. Elle savait que ce voyage devait se faire en toute discrétion car elle ne récupérerait des papiers, sésames obligatoires, qu'après avoir reçu le blanc-seing de l'évêché. En attendant, il fallait compter sur la providence. Elle avait passé les consignes aux gamins en leur demandant de sourire de façon naturelle s'ils avaient à se déplacer dans le wagon. Mais pour le reste du voyage, ils devaient se concentrer sur le paysage qui défilait, en évitant de faire des commentaires dans leur langue naturelle.

Le train arriva enfin en gare de Bayonne. Ana descendit et se dirigea vers un guichet afin de demander les horaires du train en direction de Pau. Pour cela, elle interrogea en basque l'agent de la Compagnie du Midi. Par chance, le jeune homme maîtrisait parfaitement la langue et il renseigna Ana sans difficulté. L'omnibus T512 en direction de Pau devait se présenter dans dix minutes quai N°2, elle ne pouvait pas se tromper. Ana remercia le jeune homme puis entraîna ses trois enfants sur le quai. Les gens s'observaient tout en intériorisant leurs commentaires désobligeants.

D'autres feignaient un détachement de bon aloi mais Ana restait sur le qui-vive. Il fallait rejoindre Pau sans encombre. Et les trois gamins restaient une énigme pour le voyageur un peu plus curieux. Que faisaient-ils à cette heure de la journée sur un quai ? A cette période de l'année ? Mais lorsque le regard d'Andoni ou de Diego plongeait dans celui de l'enquêteur de l'inutile, ce dernier détournait la tête en direction de la ligne de fuite ferroviaire.

Enfin, le train s'immobilisa le long du quai. Ana fit passer les enfants devant elle puis monta à son tour. Les quatre s'installèrent dans un compartiment non occupé. Diego rangea les valises avant de s'asseoir. Le coup de sifflet strident du chef de gare déchira la quiétude de la petite gare provinciale.

Le train hoqueta puis s'ébranla avant de prendre de la vitesse. Lorsque le rythme saccadé des roues berça ce compartiment de clandestins, Ana finit par basculer dans un sommeil salvateur. Elle rêvait mais elle ne s'en rendait pas compte.

Autour d'elle, les enfants s'ennuyaient mais ils respectaient le silence imposé par leur mère. Ils finirent par se pencher à la fenêtre au moment où le train bifurquait en terre béarnaise découvrant la frange bleuâtre des Pyrénées qui découpait l'horizon en quelques taches blanches posées çà et là sur un ciel encombré de placides nuages. Pablo pointa du doigt la montagne en poussant un petit cri mais Diego lui demanda de faire doucement.

Le tchac, tchac, tchac, tchac régulier du train avait fini par endormir Ana, et elle ne se réveilla que lorsqu'il s'immobilisa en gare de Bordeaux. L'équation était simple à poser : l'exil, la fuite, un train, un nouveau train, Paris, ses frères, encore un train et puis l'Ardèche, Largentière, un camp de basques ?, mais bien difficile à résoudre ...

Elle regarda ses trois fils qui l'entouraient. Elle trouva ses enfants très beaux, ils ne ressemblaient pas à des parias.

Certes ils étaient typés avec un côté espagnol ou même arabe qu'ils ne pouvaient pas renier. Mais en aucun cas on ne pouvait penser en les regardant qu'ils appartenaient à cette basse engeance, honnie par tous les dictateurs de cette Europe du délire : le migrant, le réfugié politique, l'opposant.

Enfin installés dans le train en direction de Paris, Ana repassa en boucle leur séjour en Béarn. Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, elle avait trouvé Julian plutôt conciliant. Son grand frère était venu les chercher à la gare de Pau pour les mener à la maison paroissiale de Jurançon qui se trouvait rue des Bergers.

Ils avaient mis un peu de temps pour aller de Pau à Jurançon, et Julian avait simplement dit qu'il regrettait l'époque pas si lointaine où le tramway le conduisait deux fois dans la journée jusqu'à la capitale béarnaise.

Il leur avait proposé de s'installer dans la maison paroissiale. Ana avait trouvé que son frère avait une certaine tenue. Il était propre et il sentait bon contrairement à ces célibataires qui se laissent aller.

Puis Julian avait installé les trois gamins dans un cagibi près du grenier de la maison paroissiale. Même si le local était étroit, les enfants avaient de quoi se mouvoir autour des trois emplacements qui allaient leur servir de lits.

Lorsqu'Ana avait félicité Julian pour la tenue de sa maison, ce dernier lui avait répondu qu'il était aidé par une dame de Bétharram qui faisait office de bonne pour l'ensemble de la communauté qui résidait dans la demeure du Seigneur. Ana comprenait mieux pourquoi tout était parfaitement propre.

Lors du premier repas qu'Ana prépara, il y eut un sévère accrochage verbal lorsque Julian commenta les derniers évènements de la guerre fratricide entre basques :

– Je ne comprends pas comment ton mari a pu se tromper de camp. Explique-moi pourquoi il se bat aux côtés de sauvages qui brûlent les églises, tuent les prêtres et violent les sœurs lorsqu'ils investissent les couvents ?

Julian s'échauffait au fur et à mesure qu'il développait sa pensée. Sa pensée ? Non, il ne faisait que réitérer les commentaires des jeunes loups de l'extrême droite locale qui répétaient à satiété que les basques rouges étaient des gens infréquentables car ils avaient le crime politique dans le sang. L'un d'entre eux était un célèbre député basque qui avait soutenu les généraux factieux à l'Assemblée Nationale. Ana le connaissait à présent depuis l'entrevue avec le prêtre à Espelette, mais elle n'intervint pas car Julio était conditionné par un discours simpliste. Pourtant il n'ignorait pas que les prêtres basques avaient eu maille à partir avec ses chers carlistes navarraïns puisque une bonne vingtaine d'entre eux avait trouvé refuge en France. Mais Julian n'eut pas le temps de finir sa démonstration partisane qu'Ana lui coupa sèchement la parole :

– Ecoute Julian, je te remercie de ton accueil. Nous ne sommes que de pauvres parias, rouges du sang de l'innocent mais certainement pas de la couleur politique que tu détestes. Mais je ne peux pas te laisser dire ça. Iñigo est un garçon loyal. Loyal à sa patrie qui est, je te le rappelle, l'Euzkadi. Loyal au Président des basques. C'est un militaire aussi et comme militaire, il se doit d'obéir !

Elle s'arrêta, regarda son frère puis décida de modérer ses propos afin de ne pas le heurter :

– Que Carmelo ait choisi l'autre camp, c'est notre frère, je le comprends puisqu'il est navarrais comme nous mais dans cette guerre civile ni les basques ni les navarrais n'en sortiront indemnes. Et crois-moi, Julian, je ne suis pas certaine que je reverrai vivants les deux hommes que j'aime. Voilà pourquoi je déteste ce conflit, voilà pourquoi, j'ai voulu fuir pour mettre mes enfants à l'abri.

Puis elle décida de couper court à cette conversation qui ne pouvait que s'enliser tellement le frère et la sœur pensaient différemment.

– Tu sais Julian, je voulais te dire que j'ai été agréablement surpris de ton accueil ! Je te remercie et je tiens à te féliciter pour la tenue de ta maison.

Julian décontenancé apprécia ce brusque revirement. Ana perçut immédiatement son emprise psychologique sur son frère. Mais les remerciements étaient sincères car Julian, le prêtre carliste, le frère, avait été extraordinaire lors du court séjour béarnais.

Tous les matins, s'affranchissant des obligations liées à son sacerdoce, il avait pris en charge les trois enfants et leur avait livré un véritable cours de français.

Par chance, les gamins consciemment ou inconsciemment avaient saisi l'importance de ces leçons. Ce serait un passeport pour l'avenir. Si les choses étaient difficiles pour Pablo et Andoni, elles l'étaient encore d'avantage pour Diego qui à son âge, avait déjà intégré la structure basque si différente du français.

Julian avait été le précepteur persévérant de ses neveux. Il avait beaucoup aimé cet intermède dans cette vie de méditation basée sur des chimères.

Mais aujourd'hui, ce substrat de base que leur avait inculqué le prêtre réactionnaire allait leur ouvrir des pistes qu'ils étaient loin d'imaginer. En effet, la maîtrise d'une langue est une clef essentielle dans le rapport à l'autre mais l'utilisation de ces sésames est difficile lorsque le mode d'emploi est à moitié effacé.

Le train s'arrêta brusquement à Angoulême. Ana se redressa lentement, et comme il n'y avait personne d'autre dans le compartiment, elle demanda en français à ses trois enfants si tout se passait bien. Les deux petits firent un effort avant de répondre à peu près correctement en français mais Diego répondit spontanément dans sa langue naturelle qui était le basque. Il se reprit mais trop tard. Lorsque le convoi se remit en marche, Ana referma le chapitre Julian pour ouvrir celui de don Mikelenrena.

*

Un grand d'Espagne ou un grand d'Euzkadi ! La classe d'un aristocrate que sa riche ou puissante famille avait désigné pour servir l'église. Car comment ce prêtre tout empreint d'une noblesse discrète s'était-il transformé en un simple vacataire d'une agence basque de réfugiés ? Au vu de la tournure que prenait cette guerre fratricide, Ana avait bien une petite idée mais elle abandonna sa supposée théorie pour se concentrer sur cette rencontre qu'elle savait capitale pour l'avenir de sa famille. L'entrevue avait eu lieu à Pau. Son cher Julian, décidément plein d'attention pour sa sœur, l'avait accompagnée puisque les deux ecclésiastiques se connaissaient même s'ils étaient loin de partager le même point de vue sur les interventions divines en Euzkadi.

Et dire que le même Dieu soutenait à la fois les carlistes et les nationalistes basques. Julian avait salué son condisciple puis s'était retiré dans un salon attenant au bureau de don Mikelenrena en attendant que sa sœur en ait terminé avec l'émissaire du gouvernement basque.

L'abbé l'avait invitée à s'asseoir de l'autre côté de son bureau avant de reprendre sa place. Il ouvrit le dossier qui concernait la famille du *gudari*. Il tourna une ou deux pages avant d'entrer dans le vif du sujet :

– Comme vous le savez le gouvernement basque a signé un accord avec le département de l'Ardèche afin d'accueillir les familles basques qui fuient la zone de combats et qui se trouvent totalement démunis. Pourquoi l'Ardèche ? Ne me le demandez pas, je n'en sais strictement rien. Le représentant du gouvernement basque, le chanoine Alberto Onaindia, m'a prié de m'occuper de cette filière officielle. J'ai pris à bras le corps cette tâche car je suis moi-même un réfugié. Et même si cela doit vous froisser, je tiens à vous dire que ce travail déplaît à la fois fortement à votre frère ainsi qu'à une partie de l'évêché qui ne cesse de me faire comprendre que je leur dois beaucoup et qu'ils aimeraient avoir une reconnaissance plus discrète. Vous savez la charité chrétienne a parfois des absences assez incompréhensibles.

Puis il revint à l'essentiel car il se doutait que la sœur de don Julian n'avait pas le même avis tranché sur ce drame fratricide que son frère puisqu'elle venait le rencontrer afin qu'il lui délivre les clefs de la porte d'entrée française.

Lors d'une pause silencieuse, Ana adressa un sourire à don Mikelenrena qui l'interpréta comme la ligne de partage idéologique entre le frère et la sœur. Ce qui ne l'étonna pas puisque il n'ignorait point que la navarraise était la femme du *gudari* qui combattait pour la survie d'Euzkadi, son unique patrie. Il reprit la parole en faisant bien attention de bien rythmer ses phrases afin de mettre en confiance son interlocutrice :

– Pour les détails pratiques de ce long voyage, vous verrez tous ces aspects avec ma secrétaire à la fin de cet entretien. Sachez que le gouvernement basque vous a doté tous les quatre de papiers d'identité qui sont en règle. Ce point est capital car il va vous permettre de les présenter à une autorité quelconque. Dès que votre installation sera effective, vous devrez par la suite vous faire enregistrer à la mairie de Largentière.

C'est une des conditions obligatoires que les deux parties concernées ont paraphé. Mais don Cristino Ibanez le directeur du camp vous l'expliquera à votre arrivée.

Ses longs doigts tapotèrent la chemise ouverte comme pour signifier à Ana qu'il avait dit tout ce qu'elle devait savoir. Mais ce petit jeu de pianiste révélait aussi toute la tension qu'il accumulait à mesure que le peuple basque vaincu ou en passe de l'être lui confierait tous ses enfants démunis face à cet affreux conflit. Enfin, ceux qui échapperaient à ces odieux massacres de population innocente. Et ce qui avait été un épiphénomène au tout début de la guerre d'Euzkadi devenait maintenant un véritable problème. L'accueil des réfugiés allait rapidement poser de graves problèmes.

Les deux camps qui avaient été ouverts en Ardèche allaient devenir des ghettos ingérables si cet afflux de pauvres gens prenait des proportions exponentielles. Certes la Biscaye fortement peuplée résistait encore mais pour combien de temps.

Il s'attendait à des questions de la part d'Ana qui ne vinrent pas car elle avait besoin de tout enregistrer. Elle se préparait mentalement à poursuivre l'entrevue avec cette secrétaire qui allait délivrer les fameux sésames. Ana se leva et remercia longuement le prêtre dans un basque irréprochable. A cet instant de la séparation, le prêtre se demanda pourquoi le statut d'Estella avait capoté aussi facilement puisque à l'évidence les navarrais étaient bien des basques ...

*

Après l'intermède parisien, à Theil après un voyage de près de neuf heures. En descendant sur le quai, Andoni s'attarda sur la locomotive 140 J 152 qui crachait encore de la vapeur. Malgré leur vétusté, les voitures de voyageurs étaient relativement confortables mais les quatre réfugiés avaient besoin de se dégourdir les jambes.

– Andoni, où vas-tu ? Viens avec nous, nous allons nous installer à l'intérieur de la gare pour manger un peu !

Andoni revint sur ses pas tout en continuant à regarder autour de lui. Il trouvait que le train était beau. Remarque d'un jeune enfant fasciné par le monstre d'acier qui avait roulé si vite lorsqu'il était lancé à pleine vitesse sur les rails parallèles qui finissaient par se rejoindre. C'est ce qu'il avait noté lorsqu'il s'était penché par la fenêtre.

– Andoni, dépêche-toi !, insista sa mère.

Andoni rejoignit ses frères qui entrèrent dans la gare qui était une station importante de la région Sud-est. Les deux grands portaient le peu de bagages qu'ils avaient emmenés car au fur et à mesure de leur progression, Ana s'était délestée d'affaires qu'elle considérait comme inutiles. Les voyageurs qui s'étaient attardés se retournèrent pour dévisager les derniers arrivants. Ana observa cette assemblée hétéroclite et repéra un agent de la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Il essaya de se dérober mais Ana ne le lâcha pas d'une semelle et finit par l'interpeller :

– Pardon monsieur, pouvez-vous me dire à quelle heure est le prochain train pour Largentière ?

En entendant son accent étranger, l'ignoble personnage ne fit aucun effort, il claqua :

– Adresse-toi au guichet !

Puis il tourna les talons et maugréa dans sa barbe du jour. Mais jusqu'à quand le gouvernement va-t-il accepter de recevoir cette vermine rouge ? Même si Ana n'avait rien entendu de cette litanie intemporelle des gens peureux, ignorants ou tout simplement xénophobes, elle était scandalisée par l'attitude de ce triste sire.

Elle l'insulta copieusement dans sa tête en utilisant un chapelet entier de jurons basques. Puis elle se reprit et demanda à ses deux derniers de s'asseoir sur un banc et à Diego de l'accompagner au guichet. L'accueil du guichetier fut très désagréable mais les deux réfugiés passèrent outre pour se concentrer sur les renseignements que l'employé avait finis par leur concéder. Diego le remercia en le fusillant du regard.

L'employé de la Compagnie du PLM encaissa le coup d'œil haineux puis détourna le regard en pensant : si t'es pas content sale espagnol !, t'as qu'à demander les horaires à Franco ! Ana leur annonça qu'il y avait un train pour Largentière le lendemain matin. En attendant, il fallait trouver un endroit pour manger.

*

Dionisio et José, les deux adorables frères d'Ana, avaient mis tout en œuvre pour assurer la transition ferroviaire entre le Sud-ouest et le Sud-est de la France.

Deux jours de repos à Brunoy pour toute la famille. Les deux frères partaient tôt le matin et rentraient tard le soir. Ana en avait profité pour mettre de l'ordre dans le petit logis des deux irréductibles célibataires. Et si les deux frangins étaient des travailleurs acharnés, Ana avait eu la confirmation de ce qu'elle avait supputé lorsqu'elle était encore à Irun : la solution de repli parisien chez ses deux frères n'était pas envisageable.

Ana s'assit à son tour sur le banc. Elle était fatiguée mais sa tête était claire et c'était bien là l'essentiel. Même si elle n'avait pas faim, elle se força à grignoter un bout de pain et de jambon qu'elle avait posé sur une serviette de table. Les gamins mangeaient en silence.

Ana avait pensé que le meilleur endroit pour passer la nuit serait les locaux de la gare. Ce qui n'était pas une mauvaise idée puisque elle était désertée par les voyageurs bien-sûr mais également par les employés au fur et à mesure que les grosses aiguilles de l'horloge avançaient. Bizarrement, personne ne vint boucler la porte d'entrée ni effectuer une ronde quelconque.

Les quatre réfugiés partageaient cet abri de fortune avec trois clochards et un être inquiétant qui ne pouvait réfréner des quintes de toux qui revenaient à intervalles réguliers. Ana s'éloigna le plus loin possible des autres pensionnaires clandestins de cet hôtel ferroviaire si peu fonctionnel, et se rapprocha des toilettes.

Même si l'odeur d'urine qui envahissait ce coin excentré de la gare était difficilement supportable, l'endroit garantissait une certaine tranquillité. Ana ne dormait pas, elle veillait sur sa progéniture qui avait fini par trouver la position adéquate pour s'endormir.

Le sol était dur mais les gamins étaient encore à l'âge où le sommeil est un état qui convient à l'innocence. Elle savait qu'elle allait passer une nuit blanche mais elle avait les ressources physiques et morales pour encaisser ce nouveau coup du sort. Le personnage inquiétant qu'elle pensait être un légionnaire tuberculeux toussait de façon de plus en plus rapprochée. Un clochard lui hurla :

– Vas-y Toto, embraye la suivante ou passe l'arme à gauche mais tu ne vas pas nous les briser toute la nuit comme ça !

Mais rien n'y fit ! Malgré les soupirs des uns, les grognements des autres, les quintes revenaient sans cesse.

Au petit matin, le légionnaire tuberculeux était toujours en vie. Ce n'est qu'au lever du jour qu'elle se réveilla avec l'arrivée de la première armée de prolétaires à peine sortis du sommeil. Même si Diego, Pablo et Andoni n'avaient dormi que quelques heures, ils venaient de comprendre que le fait d'avoir un toit assurait une certaine tranquillité alors que les nuits à la belle étoile dans la montagne ou dans une gare abandonnée, sale et malodorante, étaient de véritables cauchemars. La famille au complet débuta la journée par un passage aux toilettes puis après un petit déjeuner succinct, sous la conduite de leur maman, les trois jeunes basques pénétrèrent à l'intérieur de la voiture.

Dernier voyage mais ce n'était pas aussi simple qu'il y paraissait, Ana s'adressa à Diego :

– Résumons-nous : Le Theil, Saint Jean le Centenier, Villeneuve de Berg, Vogüé, et on descend du train au terminus !

– Les noms ne sont pas simples maman !

– C'est vrai Diego mais il faudra bien lire la signalisation à chaque arrêt. Installons-nous dans un compartiment et restons concentrés.

On va demander à Pablo et Andoni de nous aider, on pourra jouer tous ensemble !

Cette singulière conclusion lui permettait de garder le moral car elle redoutait la suite des événements de ce voyage sans retour. Elle avait bien perçu le regard méprisant des français au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans ce territoire inconnu.

Que pouvait-elle faire d'autre que de subir cette fin de non-recevoir qu'elle encaissait régulièrement sans pouvoir répliquer dès qu'elle demandait un renseignement ? Il fallait passer outre car elle devait redonner confiance aux enfants pour ne pas louper la dernière marche. Le train avait fini par s'ébranler, puis par avancer après quelques soubresauts hésitants avant de se lancer à allure respectable. Une fumée âcre envahissait parfois le compartiment lorsque le vent changeait de direction. Mais le convoi progressait.

Vingt-cinq kilomètres séparait les deux gares. Le paysage évoluait au gré des passages obscurs du tunnel ou de l'ouverture sur la plaine que dispensait le viaduc. Les basques découvraient les grandes plaines cultivées. Puis la vigne qui complétait de ce long daguerréotype évolutif. Ils se penchaient à la fenêtre dès qu'une gare se présentait ou lorsque le sifflet strident de la loco déchirait leurs tympan engourdis par le tempo monotone des voitures de voyageurs.

Ana avait trouvé un petit air de Navarre à la montagne bleuâtre qui barrait l'horizon, les monts d'Ardèche. Puis après Vogüé, il fallait encore s'arrêter à Saint-Sernin pour changer de train, énième transfert entre Lachapelle sous Aubenas et Largentièrre. Les gares intermédiaires de Vinezac et Uzer ne servaient qu'à confirmer la bonne direction car il était extrêmement difficile pour des étrangers de déchiffrer ce puzzle ferroviaire. Si Ana et Diego ne s'étaient pas trompés, Largentièrre deviendrait le terminus naturel de cette odyssée car cette voie secondaire qui était née au gré des fluctuations de l'activité économique de la vallée de la Ligne n'allait pas plus loin que la gare de la petite sous-préfecture ardéchoise.

Une journée entière avait été nécessaire pour clore ce jeu de piste d'à peine une quinzaine de kilomètres mais la délivrance survint lorsque le train franchît l'admirable viaduc au-dessus de la Ligne avant de décélérer quelques encablures plus loin pour atteindre la fameuse gare tant attendue.

Gare de Largentière

Le train arrêté vomissait ses derniers crachats de vapeur.

Tout le monde descendit.

Les voyageurs traversèrent la petite gare avant de rejoindre les différentes personnes qui les attendaient ou s'éloigner pour rejoindre le cœur du village.

Fin du premier épisode